

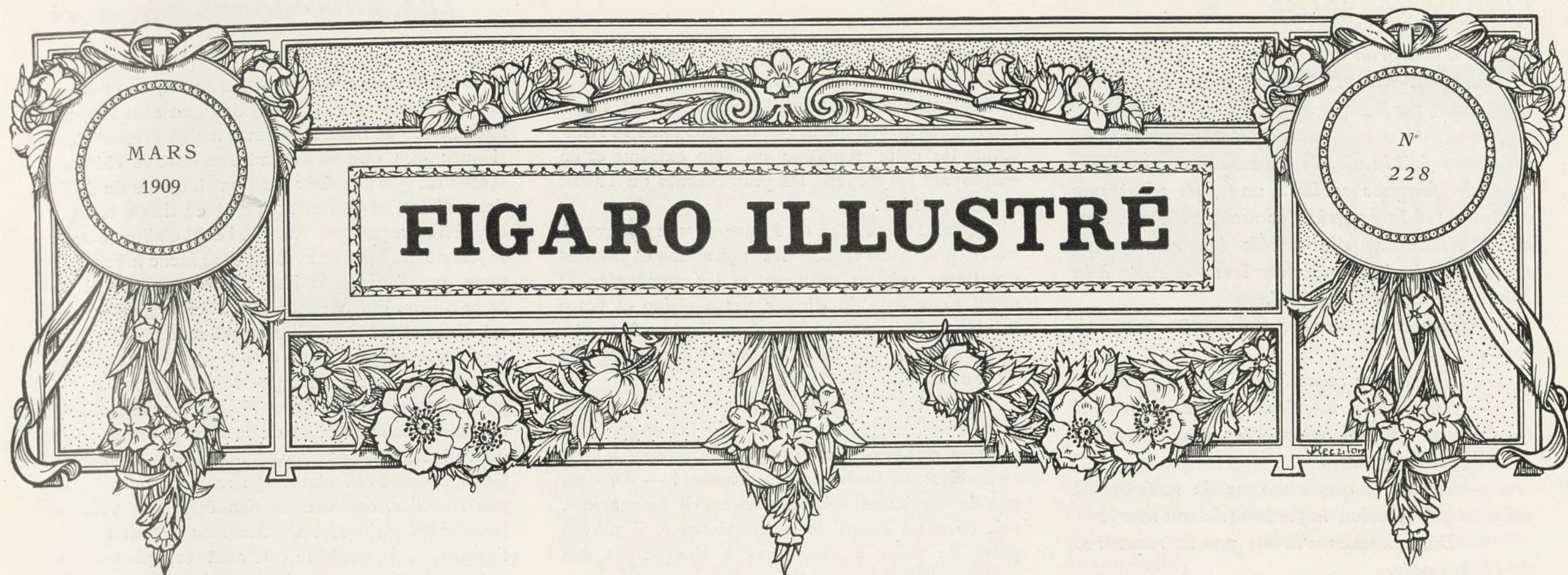
FIGARO ILLUSTRÉ

MADRID



Jean SALA

Ayuntamiento de Madrid



Les Chroniques du Mois

Journal d'une Etrangère

Après le Lycée

Mon mari était tout joyeux, hier soir, en endossant son habit. Pour la forme, il s'excusait bien un peu de me laisser seule à la maison ; mais nous connaissons toutes ces baisers à la fois chaleureux et distraits, ces petites phrases tendres qui ont l'air d'avoir été apprises par cœur, ces apitoiements de maris — si drôlement hypocrites ! — sous lesquels on sent se dissimuler une impatience folle de déguerpir.

— Alors, je laisse ma petite femme dîner toute seule ? — Mais oui. — Tu ne m'en veux pas, chérie ? — Mais non. — J'ai tout de même un remords, tu sais ? — Pas possible... — Je t'assure. Il ne m'amuse pas autrement, leur banquet.

Frantz ment effrontément. Ce banquet l'enchantait. En lui reprochant de me laisser là, pour aller dîner avec ses amis, — avec ses « labadens », comme il dit, — je commettais une de ces maladroitures que les meilleurs maris font payer tôt ou tard à leurs femmes. Aussi est-ce moi qui l'encourage à filer vite. J'ai refait le nœud de sa cravate (il n'a jamais su se cravater lui-même proprement), et je l'ai poussé dehors, avec un baiser. « Va-t-en, mon chéri. Tu es en retard. » Et je pense, en l'entendant dégringoler l'escalier, à une phrase de Dumas rencontrée je ne sais où, et qui, plus d'une fois, traversa mes rêveries de jeune fille :

« Les maris sont comme les cerfs-volants. Plus on leur rend de corde, mieux on les tient. »

Frantz a fait ses études à Paris. Sous la surveillance d'un « correspondant », ami de son père, il a été autrefois, pendant quatre ans, élève du lycée de Vanves ; et c'est une de ses joies d'évoquer ce temps-là. « Quand j'étais vanviste... » Il est heureux d'avoir été vanviste. Au fond, peut-être n'est-il heureux que d'avoir eu quinze ans, et de se le rappeler de temps à autre. Il a donc couru, comme chaque année, au banquet des « Anciens élèves » ; il est allé revivre un instant, autour d'une grande table, son passé de « gosse »... Trois heures, quatre heures passent. Je commence à m'énervier un peu. Les épouses les plus indulgentes éprouvent

quelque agacement à penser que leur mari s'amuse sans elles. Il est près de minuit quand j'entends grincer la clef dans la serrure. La joue allumée, l'œil rieur, un bout de cigare sous la moustache, Frantz est entré, m'embrasse avec une brusquerie joviale, et s'affale sur un divan.

— C'est fini, la grande noce ?

— C'est fini, mais je suis bien content.

J'ai revu un tas de figures... j'ai rencontré des crânes dénudés, des barbes grisonnantes d'anciens camarades de huitième ; j'ai tutoyé deux ou trois hommes importants, perdus de vue depuis le temps où nous jouions à l'ours, aux barres, ou à saute-mouton. L'un deux m'a dit : « Je te convoquerai la semaine prochaine à Saint-Augustin. — Tu te maries ? — Non, je marie ma fille. » C'est vrai... nous avons quarante-cinq ans. Cette fuite des années est affolante !

Frantz est allé mettre un veston de chambre. Il a jeté son bout de cigare, qui empestait, et allumé une cigarette.

— Tu fumes trop...

— Ça ne fait rien. Ce soir, c'est la grande noce, comme tu dis.

Il continue :

— Tu n'imagines pas combien certaines de ces rencontres font plaisir. Il semblerait que ce puisse être attristant. Eh ! bien, non. C'est paradoxal, et un peu comique ; et cela ne va jamais au-delà d'une petite émotion gentille, à fleur de cœur. Pour quelqu'un qui a le goût d'observer la vie, un dîner de labadens est la plus pittoresque et la plus édifiante des récréations. D'abord on s'y renseigne sur la façon dont la vie conserve et déforme les visages. En réalité, elle les déforme très peu. Tout à l'heure, sous des barbes grisonnantes, sous des peaux déjà marquées de la « patte d'oie », j'ai retrouvé des nuances d'expression, des tics drôles qui me rajeunissaient tout à coup de trente ans. Je revivais les minutes d'enfance dont le souvenir s'associait, en moi, à celui de ces nuances d'expression et de ces tics ; à travers le masque un peu détérioré de Monsieur Dupont, je voyais la frimousse de Dupont tout court me sourire... Et je ne trouvais pas Dupont changé. Et puis il y a ce pêle-mêle des conditions, qui est le plus amusant du

monde. Officiers, commerçants, magistrats professeurs, hommes de science, artistes, — que sais-je ? Toutes les ambitions, toutes les vocations, toutes les déceptions ; la fortune, la médiocrité, la pauvreté sont là qui se regardent, et fraternisent, — pour une heure. On reçoit les confidences du fort en thème qui a végété, et du cancre qui a réussi... Et s'il y a dans la bande un grand homme célèbre ou deux, on les contemple avec une pointe d'orgueil... A propos, tu ne devinerais jamais qui nous présidait tout à l'heure : Maurice Donnay, mon « ancien » de Centrale ! Il a été délicieux de simplicité et de bonhomie ; il a fait, à bâtons rompus, les mains dans les poches, au dessert, un petit discours où il a comme rêvé tout haut de toutes sortes de petites choses qui étaient toute notre enfance ; où le vieux parc, et les vieux maîtres morts, et la lingerie où les bonnes Sœurs faisaient silencieusement le compte de nos mouchoirs perdus, et les réfectoires, avec leur odeur « toujours la même », s'évoquaient en tableaux touchants ou comiques... Je te dis que les dîners de « labadens » sont quelque chose d'exquis !

L'émotion de mon mari m'avait gagnée ; et je sentais, à mesure qu'il parlait, me venir à l'esprit une idée dont j'étais contente. Je lui demandai :

— Pourquoi les femmes ne feraient-elles pas ce que vous faites ? Ce pays-ci est aujourd'hui plein de lycées de filles. Une jeunesse où toutes les conditions sociales sont représentées y reçoit une éducation qui fait de nous, vraiment, des égales... et puis la vie nous disperse. Ne trouves-tu pas qu'il serait très utile et très gentil qu'un lien pareil nous tint rassemblées, et que les femmes aussi eussent leurs associations, leurs dîners de labadens ?

— Comment, demanda Frantz en riant, écrirais-tu « labadens » au féminin ?

— Le mot importe peu ; ce qui serait intéressant, c'est que la chose existât. Nous aussi nous avons des souvenirs d'école. La salle d'études, le préau et la cour où l'on joue, le réfectoire, les surveillantes, les petites camarades, toutes ces choses, toutes ces figures ont laissé dans nos mémoires des souvenirs et, dans nos cœurs d'enfants, des impressions qu'il serait délicieux de faire revivre une fois par an,

autour d'une grande table où l'on ferait moins de bruit peut-être, et moins de fumée qu'autour des vôtres, mais où il serait très amusant de se retrouver, de se regarder, de s'interroger sur ce qu'aurait fait la vie, de chacune de nous. Banquet de femmes seules... une fois n'est pas coutume; et le progrès des mœurs s'accommoderait très bien d'une telle innovation. Les maris viendraient retrouver leurs épouses à la sortie... ce serait charmant.

Mon mari continuait de sourire narquoisement.

— Tu as une objection ?

— Une seule, une toute petite. Comment les femmes s'habilleraient-elles, à ce dîner-là ?

— A leur guise...

— En sorte que chacune de vous serait vêtue et parée selon la fortune de son mari ?

— Dame... nous n'avons pas la ressource de l'habit noir...

— Justement, dit Frantz. Ni l'opulence, ni la misère, chez les femmes, ne peuvent mentir. Elle n'ont pas l'égalitaire habit qui le leur permet, comme à nous. Et voilà pourquoi vos camaraderies d'école, à vous autres, sont sans lendemain. Ça a l'air bête, hein ? ce que je te dis là... mais pense-y.

Il était une heure du matin. Nous sommes allés dormir.

SONIA.

BEAUX-ARTS

Exposition Jean Sala

Un des principaux collaborateurs de ce numéro, M. Jean Sala, expose actuellement au Figaro une série de toiles rapportées de Madrid et de Grenade. M. Arsène Alexandre a écrit pour le catalogue de cette exposition une étincelante préface que nos lecteurs seront heureux de retrouver ici.

Essayez donc un peu, si vous voulez écrire une histoire complète de la beauté féminine et tracer un tableau complet et séduisant du romanesque, de vous passer de l'Espagne !

Certes, si on faisait un plébiscite entre ceux qui ont le culte de la femme et l'amour de l'amour, il est probable que Béatrix viendrait sur les listes électorales à une bonne distance de Carmen.

Le sourire de la Joconde, en dépit de son attrait pour les cœurs timides et les âmes méditatives, fascine moins sûrement que les œillades de ces diables que sont les Gitanas, et aux lys les plus suaves il est peu d'hommes qui ne préfèrent la rouge fleur de Grenade.

Fasse donc la moue qui voudra et déclare que les beautés d'Espagne sont beautés conventionnelles et de redite ! D'ailleurs parler ainsi est sacrifier à un autre genre de lieu-commun, et pour le moins aussi usé. Que l'on se croie original en proclamant qu'on en a assez de reconnaître que le jour est plus brillant que le crépuscule, que le poivre est poivré et que l'Andalouse ensorcelle. Pour nous, tenant à originalité plus grande de ne pas confondre la banalité avec la vérité vraie, nous croyons que ni Hugo, ni Gautier, ni Musset n'étaient des bêtes de rimer des strophes en l'honneur des beautés d'au delà les monts, et nous trouvons un agrément extrême, soit de désir, soit de souvenir, lorsque nous rencontrons un bon peintre qui nous trace de ces fleurs sauvages une image à la fois séduisante et véridique.

M. Jean Sala, qui expose dans les Salons du Figaro un choix étincelant de ces images, est un de ces peintres-là. Il a eu une grande hardiesse, dont il sera récompensé par le public : tentant joli, et capable d'exprimer d'une manière flatteuse, tout en demeurant minutieusement exact, il ne

s'est pas cru obligé de mettre son talent au-dessus ni au-dessous de la sensation personnelle. Il a franchement pris son parti de charmer, et il y a réussi sans effort, quoiqu'en mettant dans la réalisation de cette tentative un soin extrême et en employant les moyens les plus délicats qu'il avait à sa disposition.

Quand vous allez en Espagne, vous pouvez à votre gré, trouver soit les noiraudes et falottes créatures, soit les radiées et les mordantes. Il suffit pour cela de diriger votre vision et votre intention dans un sens ou dans l'autre. Au reste, qui n'avouera que la même expérience n'est pas de tous les jours en plein Paris ?

Quel est le Parisien un peu expert qui ne pourra se charger de prouver à l'étranger qu'il pilotera, que toutes les femmes à Paris sont laides, — ou bien que toutes sont délicieuses ? — Avec un peu de conviction, soit dans un esprit de rancune, soit dans un esprit de reconnaissance, il n'aura point de peine à rencontrer à chaque pas des preuves de l'une ou de l'autre thèse.

Bien plus. Il peut, tour à tour, les démontrer toutes les deux. C'est ce qu'a fait pour la femme espagnole le grand Goya lui-même, peintre des plus hideuses sorcières, pour lesquelles d'authentiques Espagnoles ont servi de modèle, mais aussi



portraitiste de la *Maja*, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus suave, de plus troublant, de plus précieux, de plus capricieux, de plus vainqueur en fait d'images de femme en général, et de femme d'Espagne, en particulier.

M. Jean Sala, lui, a délibérément laissé de côté les épouvantails. Il ne veut pas voir la duègne, ni la terrible laide, quel que soit parfois son piment, le pruneau, le morceau de charbon. Il ne fait cas, comme modèles, que des tailles souples, des belles lèvres rouges qui découvrent les éblouissantes dents blanches, des yeux d'émail vivant, des grâces féroces et douces de ces belles bêtes féminines, si ardentes et si saines, qui vont à l'amour comme à une bataille et qui s'y attachent comme à une religion.

Danseuses ? Fillettes du peuple allant puiser l'eau à la fontaine publique ? Demoiselles d'un monde plus civilisé mais non moins passionné ? Guère de différences fondamentales entre tout cela. Un détail de costume peut-être, une allure professionnelle, sans doute. Mais les mêmes yeux, les mêmes dents, les mêmes teints, la même fascination ; à ce point que, demain, cette mondaine pourrait avec désinvolture trousseur sur sa jambe nerveuse la jupe courte de la danseuse de fandangos, et que, sans plus d'efforts, la petite danseuse gitane, ignorante et superbe, instinctive et sûre de sa force, deviendrait une grande dame en bien moins de temps qu'il n'en fallut à Jean Sala pour la peindre.

Nous voici donc en présence d'un homme qui

a eu le courage de son opinion : Savoir que les filles de Grenade sont jolies d'abord, — et pires ensuite. Généralement les artistes ne sont réputés audacieux que dans la laideur, mais à présent c'est risquer gros que de s'aventurer dans le charme. Il est vrai que le public n'est pas toujours de l'avis des artistes, ni des critiques, et en fin de compte le public n'a pas tort. Rien de banal d'ailleurs dans le *joli* de M. Jean Sala. C'est trop facile à prouver pour que j'y insiste. Mais je me contenterai de cette raison, entre autres, que le caractère de race est observé avec pénétration et rendu en accents très forts malgré leur douceur. Cette *Carmen* (essentiellement différente de toutes nos Espagnoles d'opéra comique, si bien qu'elles aient chanté) avec son simple châle noir, sa jupe à pois de trois francs, ses accroche-cœur soigneusement lissés, ce rond et frais visage auquel il ne se faut pas trop fier, car vous auriez tôt fait de voir se froncer les narines et s'enflammer les yeux de la tigresse, qui, pour le moment est plus douce qu'une chatte ; — cette *Lucie* qui semble sa sœur jumelle, et qui dans l'idyllique besogne de puiser de l'eau apporte la même conviction qu'on la verra mettre aux besognes du cœur ; — cette autre superbe et âpre créature dont le nom m'échappe, en ce moment, mais qui se drape dans son châle clair aux riches bariolures, comme dans un appel qui serait brodé avec un défi ; — ces danseuses enfin, qu'un jour, il le faut bien, nous applaudirons à Paris, mais qui pour le moment font les délices des Séville et des Grenade, car celles-ci en gardent tout de même, et non des moins séduisantes, pour leur propre plaisir ; — toutes ces donneuses de rêves, toutes ces jeteuses de sourires, toutes ces improvisatrices perpétuelles de pas et de cambures, ne sont pas des figurantes, des déguisées, des modèles à l'heure, comme trop de gitanes peintes de notre connaissance. Elles ont vécu, aimé, vivent et étaient encore aux rives où les laissa M. Jean Sala après avoir obtenu d'elles ce qu'il voulait pour nous le redire.

A cette vérité de types, le peintre a mêlé la vérité de lumière et de coloration. Je ne m'inscris pas contre les Espagnes sombres que d'autres nous ont fait aimer. Cela existe aussi. Mais la lumière extrême, les ciels absolument bleus, les murs absolument blancs, les étoffes absolument orangées ou géranium, n'ont pas moins frappé nos regards, et ne leur ont pas moins laissé cette impression crue et claire, harmonieuse et distinguée pourtant dans l'intense. Quoi que l'on dise, ce ne sont pas des couleurs d'ici. Du reste, vienne un soleil couchant, M. Sala saura bien en noter l'embrassement, comme il l'a fait dans une de ses délicates vues du *Genelife*.

De même que pour passer à un autre genre de brasier, après avoir si bien raconté l'Espagnole, il se montrera singulièrement expert à étudier l'allure et les séductions de la Parisienne. Ce souple et sympathique portrait de jeune femme avec un chien favori, cette aimable image de la dame au voile bleu, d'une si heureuse arabesque, sont absolument différentes de nos petites bêtes fauves de tout à l'heure, et pourtant une observation sincère et un pinceau flatteur et agile les a faites tant soit peu sœurs, quoique l'on ne puisse pourtant point dire, à propos d'elles, qu'il n'y a plus de Pyrénées.

On ne sera point surpris de cette double aptitude de M. Sala, lorsqu'on apprendra qu'il est né à Barcelone, c'est-à-dire dans la ville où l'on peut voir les élégances de Paris et les véhémences de l'Espagne se coudoyer avec leur maximum de vie et d'éclat.

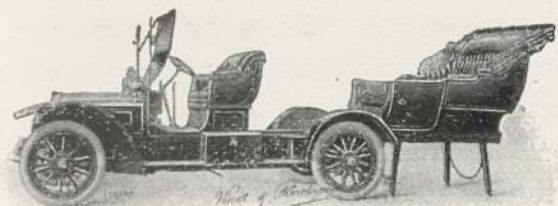
Ce sont ces qualités, sans doute, que prisait fort en l'artiste mon regretté ami Coquelin, qui n'était point commode en peinture, et qui estima assez M. Sala pour lui confier le soin de peindre de lui un portrait qui demeure un des documents physiologiques les plus précis et les plus véridiques que nous ayons sur le grand acteur.

Je ne saurais terminer sur une meilleure impression et appréciation de l'œuvre de M. Jean Sala.

ARSÈNE ALEXANDRE.

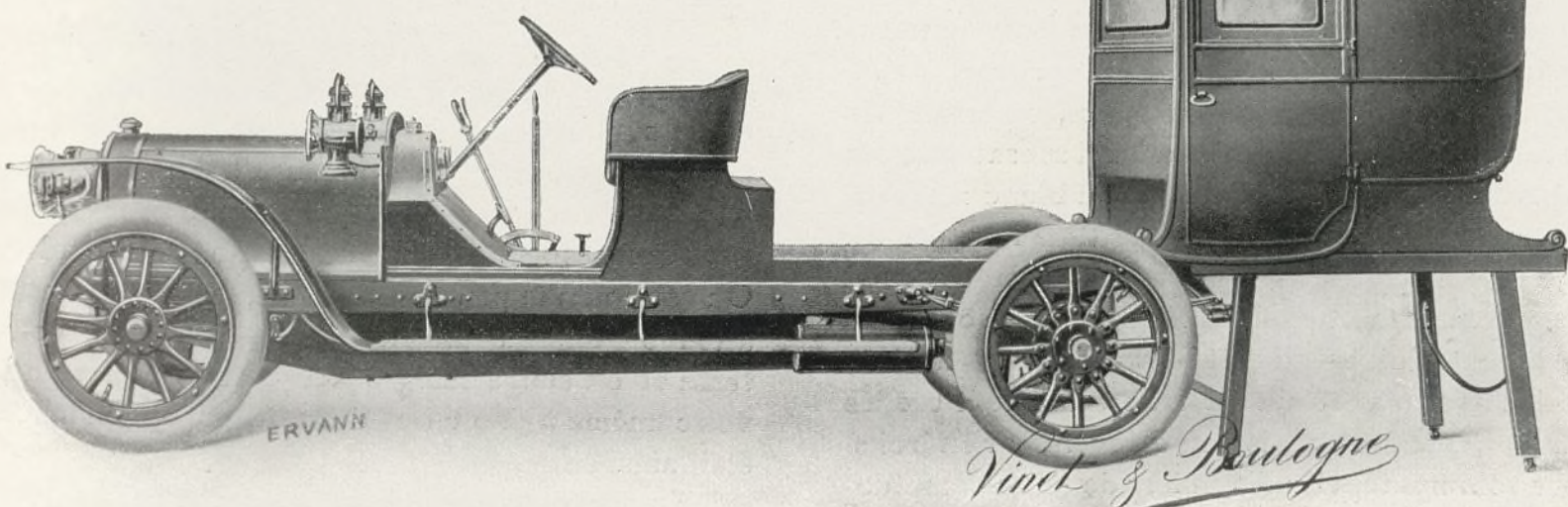
La Carrosserie Amovible Vinet-Boulogne

A l'approche d'un changement de saison, se pose, pour la grande majorité des propriétaires de voitures, la question d'un changement de carrosserie.



Elle est plus épineuse qu'on ne le croirait d'abord, et bien que presque tout le monde ait aujourd'hui une carrosserie d'hiver et une d'été pour le même châssis, les périodes de transition, comme mars et avril, octobre et novembre, ne vont pas sans de véritables désagréments.

Sitôt que l'air devient plus doux, l'imagination aidant, on étouffe dans le coupé ou la limousine, et l'on se hâte de faire monter la victoria ou le phaéton, — ce qui fait qu'à la première reprise de froid ou de giboulées on regrettera d'avoir abandonné trop vite un abri chaud et confortable. Même jeu,



bien entendu, lorsque c'est l'été qui s'efface devant l'hiver : les premières soirées un peu fraîches font désirer la carrosserie fermée, — et à se calfeutrer trop vite on perd les dernières caresses du généreux automne. Tout cela fait partie des petites misères humaines qu'on n'évite pas sans ingéniosité : il faut qu'une voiture soit ouverte ou fermée, le tout est de savoir l'ouvrir ou la fermer à propos.

M. Vinet, à qui nous devons déjà les *jantes amovibles* Vinet, qui rendent des services si considérables, a résolu la question en arrivant à créer un dispositif breveté qui rend le montage tellement simple et rapide qu'en cinq minutes on peut transformer un coupé en phaéton, et vice-versa. Dès lors, le changement s'effectuant instantanément, sans frais et sans peine, il devient loisible à tout le monde de prendre à chaque sortie la carrosserie qu'il convient, de même qu'on prend sa canne ou son parapluie suivant l'état du ciel.

Les nombreuses personnes qui souhaitent depuis longtemps une innovation de ce genre, ont été vite conquises, au dernier Salon, par le modèle exposé au stand Vinet-Boulogne — les réputés

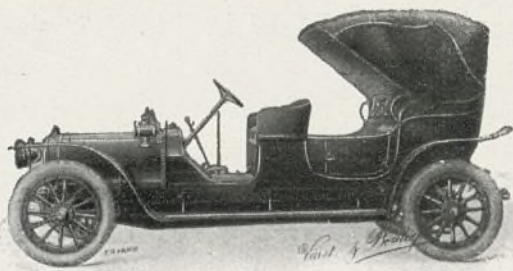
constructeurs de Courbevoie — où se faisaient les démonstrations. Sur un châssis Delaunay-Belleville, on montait et démontait tour à tour un coupé et une victoria. C'est un véritable jeu d'enfant : les deux places avant demeurent fixes, et pour déplacer l'arrière, il suffit d'enlever quatre écrous ; un homme y suffit et l'opération n'étonne pas moins par ses résultats que par sa rapidité. L'ensemble est parfait comme solidité, fixité et rigidité.

Bien entendu, au lieu de deux carrosseries, on peut suivant les besoins en avoir jusqu'à six de rechange : avec le même châssis on obtient ainsi successivement un coupé, une victoria, un landaulet, un phaéton, un breack, un coffre à bagages. On voit d'ici les avantages que présente ce système tant pour les particuliers que pour les marchands ou loueurs. Avec une série de châssis de différents modèles, portant le soubassement fixe tout prêt, on peut compléter instantanément devant l'acheteur n'importe quel modèle de voiture.

A signaler d'autre part que le dispositif con-

vient tout particulièrement aux carrosseries et garnitures luxueuses. En cas de réparation au châssis, on dételle l'arrière, qui reste à la maison à l'abri des taches et des risques de toutes sortes auxquels il serait exposé dans l'atelier du constructeur.

En résumé la carrosserie amovible Vinet, ingénie-



nieuse, économique et pratique, est appelée à rendre les plus grands services à tout propriétaire d'automobile. A peine révélée, elle est adoptée un peu partout. C'est qu'elle répondait à un besoin, et son succès, dû aux mêmes raisons, égalera sans aucun doute celui des autres créations de M. Vinet, la *limousine démontable* et surtout la *conduite intérieure*, qui, après avoir été tant critiquée au début est devenue courante aujourd'hui. F. R.



Gastronomie

Il y a quelques années un écrivain connu par ses importants travaux sur l'Art, M. Henry Havard, commençait, dans *l'Illustration*, une série d'articles sous le titre pessimiste « La décadence de la Cuisine française », et terminait ainsi le préambule de son étude :

« Aujourd'hui les dîners priés, au lieu de six heures, durent quarante-cinq minutes. Leur composition ressemble à la liquidation d'invitations témérairement acceptées. Le maître d'hôtel annonce que « Madame est servie » avec des intonations de maître de cérémonies s'adressant aux « personnes de la famille ». Sa tenue est lugubre, son service glacial. On sort de table sans savoir ce qu'on a mangé, et ce n'est que justice, comme on dit au Palais.

« Les élèves de nos derniers grands cuisiniers, des Dugleré, des Balway, des Cubat, n'ont plus le goût raffiné de leurs maîtres. La perfection apportée dans la machinerie culinaire leur a gâté le palais et la main. Les méditations ont cédé le pas aux improvisations, et les formules chimiques ont remplacé l'expérience personnelle.

« Au reste, pourquoi se mettre en peine, et pour qui ? Est-il un public capable d'apprécier les efforts qu'on serait encore capable de faire ? Tous ceux qui ont voulu, parmi nos restaurateurs en renom, persévérer dans les grandes traditions, ont été acculés à la liquidation ou à la ruine. Celui qui signe cet article a vu succomber tour à tour le vieux Café de Paris, Bignon, Brébant, le Café Riche, les Frères Provençaux, Magny, Bonnefoi, Désiré Beaurain, Véry, Véfour, la Maison Dorée. Si, parmi ces établissements glorieux, il en est qui n'ont pas fermé leurs portes, ceux-là ont été convertis en brasseries ou en restaurants à prix fixe.

« N'est-ce pas désolant ? Et n'avions-nous pas raison de dire, en commençant, que la grande cuisine française se meurt ? Et n'est-il pas possible de lui rendre un peu de sa splendeur passée ? »

C'est là précisément la tâche que nous entreprendrons ici dès le prochain numéro et que nous espérons mener à bien avec le concours de collaborateurs d'élite, ainsi que de tous ceux qui sont encore sensibles aux belles traditions et aux jouissances délicates de la cuisine française.

GRIMOD.

Les Parfums

Le parfum complète la femme, il est comme l'âme de sa chair, il crée autour d'elle une atmosphère douce, capiteuse, toujours enivrante et charmeresse. La femme vraiment femme apprécie et recherche les senteurs saines, persistantes et discrètes ; ce sont ces raisons qui lui font apprécier les parfums de Guerlain. L'éminent parfumeur emploie toute son activité et les ressources de sa science à la composition des parfums de fleurs qu'il fait récolter à Grasse dont le climat est particulièrement propice à la culture des fleurs odorantes. C'est du calice des roses embaumées qu'il fait venir de ce pays enchanteur, qu'il a extrait son parfum « Une Rose » dont le succès égale



celui que remporta l'an dernier « Après l'Ondée ».

Toutes les élégantes parisiennes connaissent et emploient aussi le « Secret de bonne femme », crème que l'on met avant la poudre pour la rendre plus adhérente. Elles n'oublient pas encore de rehausser leur teint avec le « Rose du Moulin » qui leur donne une éclatante fraîcheur.

La coquette Louis XV que représente notre gravure doit assurément regretter de n'avoir pu donner à son visage le charmant velouté que communique à la peau la poudre « Ladies in all climate » ou la « Alba Pulvis ». Ces poudres sont composées par Guerlain pour nos coquettes, plus heureuses que leurs devancières qui devaient se contenter de produits inférieurs.

MARQUINETTE.

La Mode

C'est décidé. Nos chapeaux se font beaucoup plus grands, les formes très « coiffantes » emboîtant largement la tête. Et cela nous donne d'amusantes petites frimousses, un peu écrasées, un peu rapetissées peut-être... Seuls résistent au grand mouvement de rares petits chapeaux destinés à nos courses ou à nos promenades matinales. Ces « trotteurs » sont de simples « cloches » d'une résistance et d'une commodité sans égales. Au Bois, elles s'affirment avec une gentille crânerie ; à droite, à gauche, elles sont légion : cloche de grosse paille abricot légèrement cassée de côté avec nœud de liberty gris étain ; cloche de paille bourruée noire garnie de paille verte nouée de côté ; cloche de ton « gravier » — une nouveauté ! — rappelant un peu la forme « cabriolet », que vient garnir une torsade de velours un peu plus foncé que la paille.

Des mélanges, des combinaisons interviennent, comme il est naturel lorsque l'imagination se met en frais, et Dieu sait si celle de nos modistes travaille ! Tantôt elles s'ingénient à composer le dessous d'un chapeau en paille noire pendant que le dessus est en piqué blanc ; tantôt elles chiffonnent pour la garniture une cocarde géante, faite de pétales de velours aux tons chauds que retient un gros cabochon de jais taillé. Parfois elles emploient le foulard, — le petit foulard d'une naïveté classique, — celui qui porte des pois blancs sur fond uni, — qu'elles plient et tordent à miracle pour mieux le nouer à grosses coques sur le côté d'un chapeau.

Pour Nice ou ailleurs, — mettons pour les pays



" POUR L'APRÈS-MIDI "
Princesse en serge de soie vieux rose, avec gilet de taffetas noir
et ruches de tulle
Créée par ZIMMERMANN (Cliché Félix)

de soleil, — leur fantaisie n'a plus connu de bornes. Elle s'affirmait encore tous ces temps-ci, en heureux présage de ce qu'elle réserve aux Parisiennes de Paris, du Concours Hippique aux Vernissages. Les après-midi lumineux s'égayaient encore de toques fleuries : toques de roses entr'ouvertes ; toques de pois de senteur nuancés du « marine » au « cerise » et au rose pâle, étoilées de côté d'une grosse marguerite blanche, avec ruban mauve et vert venant se poser sur les cheveux.

Pour les chapeaux élégants, les pailles s'affinent. En voici un, fort joli, de ton « banane », la forme vaguement Louis XVI, dégageant la nuque. Quatre énormes « têtes de plume » le garnissent, posées toutes droites derrière et resserrées au pied par un ruban de velours noir formant brides. — Aimable exception à la mode qui proscriit si largement plumes et aigrettes.

Avez-vous remarqué que nous suivons le Printemps pas à pas ? Les fleurs vivantes et leurs

copies éclosent en même temps. Sur une grande cloche de paille pain brûlé nous posons en ce moment des pervenches teintées de tous les bleus, des plus sombres aux plus pâles, — et sur un « Directoire » de tulle d'un mauve rosé, nous aimons l'enchevêtrement des longues branches de glycines.

Les lilas montrent à peine leurs premières pousses et les roses leurs premiers boutons, que nous fleurissons d'une énorme touffe de lilas et de roses pâles un « Lamballe » fait de bouillonnés de tulle blanc voilés de tulle rose, aux longues brides de tulle. — Et ce sont de délicieux et poétiques mariages que ces mariages de fleurs.

La saison d'Opéra, à Monte-Carlo, qui nous a tenues sous le charme, nous a révélé encore maints raffinements d'élégance, tout un luxe de bijoux, de parfums, et des coiffures inimitables ! Rubans d'or et d'argent mêlés en torsades aux cheveux souples, résilles de diamants, béguins de perles ! — En ce genre, je note une trouvaille : une résille de galons d'or de hauteur dégradée, larges derrière pour mieux emboîter la nuque et le chignon, plus étroits devant, et piqués d'une rose d'or. C'est chic, infiniment.

Les plus riches, les plus exquises trouvailles qui soient en chiffons nous sont encore données par les toilettes du soir. Je m'en voudrais de ne pas citer, entre beaucoup d'autres, ces quelques modèles qui firent tout dernièrement sensation. Tout d'abord une « princesse » de satin blanc merveilleusement rehaussée de bandes de pierreries du style moyen âge, cette « princesse » s'enveloppant dans un manteau de tulle noir brodé de soutaches gris argent. Puis une toilette d'un mauve délicat de glycine avec panneaux de tulle également brodés d'argent, que des ors discrets relèvent par endroits. Nous sommes tentées d'admirer de telles somptuosités qui ne sont pourtant qu'un pâle reflet des somptuosités d'autrefois... Que dirions-nous par exemple de la robe donnée à M^{me} de Montespan par l'ordonnateur des jeux de la Cour : robe d'or sur or, rebrodée d'or et par-dessus un or frisé ; rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée !...

Et auparavant, M^{me} de la Vallière n'apparaissait-elle pas, à la fête de Vaux, en une robe blanche « étoilée et feuillée d'or, à point de Perse, arrêtée par une ceinture bleu tendre, nouée en touffe épanouie. Epars en cascades ondoyantes, sur son cou et ses épaules, ses cheveux blonds étaient mêlés de fleurs et de perles à profusion. Deux grosses émeraudes rayonnaient à ses oreilles. Les bras nus étaient cernés au-dessus du coude, d'un cercle d'or ciselé à jour : les jours étaient des opales. M^{me} de la Vallière portait des gants en dentelle de Bruges ».

Il est vrai qu'alors la mode était une question d'étiquette. Louis XIV en dictait les lois. La Cour se rangeait aux désirs du monarque et la ville suivait la Cour autant qu'elle le pouvait, plus qu'elle ne le pouvait raisonnablement. Aujourd'hui, nous n'avons comme règle que notre fantaisie, et la raison n'a pas fait beaucoup de progrès... Mais seuls les maris grincheux pourraient s'en plaindre. Les autres, — qui nous veulent d'ailleurs habillées et chapeautées à miracle, — savent que les tentations naissent sous nos pas. Tous les quartiers chics en sont pavés : c'est affolant !

Malgré les plus pures intentions du monde, comment résister par exemple, au charme de certaine robe princesse aperçue, l'autre jour, chez Zimmermann ? En cachemire de soie anémone, elle précisait toute la ligne du buste pour s'épanouir vers le bas en une large ampleur : le corsage était marqué par la légèreté d'un petit fichu de tulle soulignant un minuscule décolleté à la guimpe filettée d'or. Du tulle encore, en écharpe frangée d'effilés.

Résister... personne n'y songe. Il y a bien autre chose à faire ! Les perplexités sont grandes en ce début de saison où nous guettons l'Hippique, les vernissages et toutes les réunions chic !... Avec cela, le changement de silhouette, le retour à l'ampleur, — un vrai coup d'État ! — Pour ne pas

nous égarer dans ce dédale, nous nous laissons tout doucement conduire par le talent et la grâce souriante de M^{me} Zimmermann. Dans le clan ultra-élégant, on affecte une préférence pour toutes ses créations. J'en note deux, prises parmi les dernières.

C'est d'abord un « après-midi » de marquise vieux rose rayée de blanc. Le corsage dessine un mouvement de bretelles se découpant sur une guimpe et des manches de tulle ; un peu de broderie le rehausse, broderie d'argent soulignée d'une touche de liberty Nil.

C'est ensuite une toilette d'ottoman nuancée de mauve et de gris argenté. Jupe plate devant, froncée derrière, — toujours pour l'ampleur ! — Le corsage, lui, drapé en fichu, est en tussor pompadour. Il s'agrément d'un gilet rose voilé de dentelle et liseré d'or. La manche longue de trois-quarts.

Et voilà le plus parisien des succès...

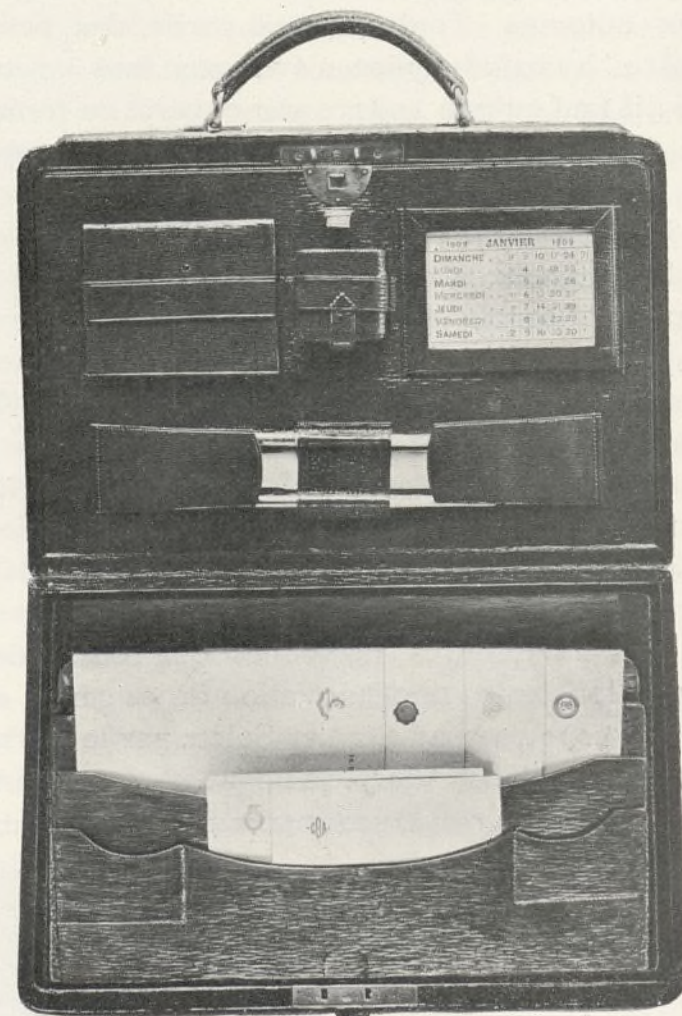
LAURENCE DE LAPRADE.



Le Papier à Lettres

C'est, je l'avoue, avec un sentiment de sympathie préventive que je brise le cachet d'une lettre écrite sur un papier choisi avec goût ; car c'est un plaisir devenu trop rare aujourd'hui de recevoir une de ces missives fermées comme jadis, d'un gros cachet bleu ancien, vert pâle ou rose tendre. On sent qu'une pensée aimable a présidé à cette attention, on pourrait même ajouter à cette politesse et on songe malgré soi à M^{me} de Sévigné, voire même à Voltaire, dont la correspondance était ainsi close.

Le sceau de cire qui met une tache en camaïeu sur la nuance tendre du papier est une coquetterie dont les femmes élégantes d'aujourd'hui ont conservé l'habitude. M^{me} Saintyves, Parisienne raffinée et conseillère de ses aristocratiques clientes, a



beaucoup contribué à perpétuer cet aimable usage dans la haute société, il faut l'en féliciter.

Le papier qu'elle fait exécuter a, il faut bien le dire, un cachet particulier : son grain, sa forme, ses nuances douces, le différencient du papier courant qui fait des lettres sans physionomie personnelle ayant un avant-goût de panier !

Il semble que ce soit un acte de politesse sociale que d'écrire sur du papier choisi, on sent de suite dans la missive que l'on reçoit la pensée d'une âme délicate, nos grandes dames d'aujourd'hui l'ont compris. M^{me} Saintyves ne se borne pas à nous faire fabriquer des papiers personnels, elle a transformé sa maison en un véritable musée d'objets utiles d'un goût délicat où l'on sent la pensée d'une femme de goût doublée d'une artiste.

MARQUISETTE.



DANSE "FLAMENCA" DANS UN FAUBOURG DE MADRID
d'après un pastel de M. Alexandre LUNOIS

La Mode

C'est décidé. Nos chapeaux se font beaucoup plus grands, les formes très « coiffantes » emboitant largement la tête. Et cela nous donne d'amusantes petites frimousses, un peu écrasées, un peu rapetissées peut-être... Seuls résistent au grand mouvement de rares petits chapeaux destinés à nos courses ou à nos promenades matinales. Ces « trotteurs » sont de simples « cloches », d'une résistance et d'une commodité sans égales. Au Bois, elles s'affirment avec une gentille crânerie ; à droite, à gauche, elles sont légion : cloche de grosse paille abricot légèrement cassée de côté avec nœud de liberty gris étain ; cloche de paille bourruée noire garnie de paille verte nouée de côté ; cloche de ton « gravier » — une nouveauté ! — rappelant un peu la forme « cabriolet », que vient garnir une torsade de velours un peu plus foncé que la paille.

Des mélanges, des combinaisons interviennent, comme il est naturel lorsque l'imagination se met en frais, et Dieu sait si celle de nos modistes travaille ! Tantôt elles s'ingénient à composer le dessous d'un chapeau en paille noire pendant que le dessus est en piqué blanc ; tantôt elles chiffonnent pour la garniture une cocarde géante, faite de pétales de velours aux tons chauds que retient un gros cabochon de jais taillé. Parfois elles emploient le foulard, — le petit foulard d'une naïveté classique, — celui qui porte des pois blancs sur fond uni, — qu'elles plient et tordent à miracle pour mieux le nouer à grosses coques sur le côté d'un chapeau.

Pour Nice ou ailleurs, — mettons pour les pays



« POUR L'APRÈS-MIDI »
Princesse en serge de soie vieux rose, avec gilet de taffetas noir
et ruches de tulle
Créée par ZIMMERMANN (Cliché Félix)

de soleil, — leur fantaisie n'a plus connu de bornes. Elle s'affirmait encore tous ces temps-ci, en heureux présage de ce qu'elle réserve aux Parisiennes de Paris, du Concours Hippique aux Vernissages. Les après-midi lumineux s'égayaient encore de toques fleuries : toques de roses entr'ouvertes ; toques de pois de senteur nuancés du « marine » au « cerise » et au rose pâle, étoilées de côté d'une grosse marguerite blanche, avec ruban mauve et vert venant se poser sur les cheveux.

Pour les chapeaux élégants, les pailles s'affinent. En voici un, fort joli, de ton « banane », la forme vaguement Louis XVI, dégageant la nuque. Quatre énormes « têtes de plume » le garnissent, posées toutes droites derrière et resserrées au pied par un ruban de velours noir formant brides. — Aimable exception à la mode qui proscriit si largement plumes et aigrettes.

Avez-vous remarqué que nous suivons le Printemps pas à pas ? Les fleurs vivantes et leurs

copies éclosent en même temps. Sur une grande cloche de paille pain brûlé nous posons en ce moment des pervenches teintées de tous les bleus, des plus sombres aux plus pâles, — et sur un « Directoire » de tulle d'un mauve rosé, nous aimons l'enchevêtrement des longues branches de glycines.

Les lilas montrent à peine leurs premières pousses et les roses leurs premiers boutons que nous fleurissons d'une énorme touffe de lilas et de roses pâles un « Lamballe » fait de bouillonnés de tulle blanc voilés de tulle rose, aux longues brides de tulle. — Et ce sont de délicieux et poétiques mariages que ces mariages de fleurs.

La saison d'Opéra, à Monte-Carlo, qui nous a tenues sous le charme, nous a révélé encore maints raffinements d'élégance, tout un luxe de bijoux, de parfums, et des coiffures inimitables ! Rubans d'or et d'argent mêlés en torsades aux cheveux souples, résilles de diamants, béguins de perles ! — En ce genre, je note une trouvaille : une résille de galons d'or de hauteur dégradée, larges derrière pour mieux emboîter la nuque et le chignon, plus étroits devant, et piqués d'une rose d'or. C'est chic, infiniment.

Les plus riches, les plus exquises trouvailles qui soient en chiffons nous sont encore données par les toilettes du soir. Je m'en voudrais de ne pas citer, entre beaucoup d'autres, ces quelques modèles qui firent tout dernièrement sensation. Tout d'abord une « princesse » de satin blanc merveilleusement rehaussée de bandes de pierreries du style moyen âge, cette « princesse » s'enveloppant dans un manteau de tulle noir brodé de soutaches gris argent. Puis une toilette d'un mauve délicat de glycine avec panneaux de tulle également brodés d'argent, que des ors discrets relèvent par endroits. Nous sommes tentées d'admirer de telles somptuosités qui ne sont pourtant qu'un pâle reflet des somptuosités d'autrefois... Que dirions-nous par exemple de la robe donnée à M^{me} de Montespan par l'ordonnateur des jeux de la Cour : robe d'or sur or, rebrodée d'or et par-dessus un or frisé ; rebrodé d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée !...

Et auparavant, M^{me} de la Vallière n'apparaissait-elle pas, à la fête de Vaux, en une robe blanche « étoilée et feuillée d'or, à point de Perse, arrêtée par une ceinture bleu tendre, nouée en touffe épanouie. Epars en cascades ondoyantes, sur son cou et ses épaules, ses cheveux blonds étaient mêlés de fleurs et de perles à profusion. Deux grosses émeraudes rayonnaient à ses oreilles. Les bras nus étaient cernés au-dessus du coude, d'un cercle d'or ciselé à jour : les jours étaient des opales. M^{me} de la Vallière portait des gants en dentelle de Bruges ».

Il est vrai qu'alors la mode était une question d'étiquette. Louis XIV en dictait les lois. La Cour se rangeait aux désirs du monarque et la ville suivait la Cour autant qu'elle le pouvait, plus qu'elle ne le pouvait raisonnablement. Aujourd'hui, nous n'avons comme règle que notre fantaisie, et la raison n'a pas fait beaucoup de progrès... Mais seuls les maris grincheux pourraient s'en plaindre. Les autres, — qui nous veulent d'ailleurs habillées et chapeautées à miracle, — savent que les tentations naissent sous nos pas. Tous les quartiers chics en sont pavés : c'est affolant !

Malgré les plus pures intentions du monde, comment résister par exemple, au charme de certaine robe princesse aperçue, l'autre jour, chez Zimmermann ? En cachemire de soie anémone, elle précisait toute la ligne du buste pour s'épanouir vers le bas en une large ampleur ; le corsage était marqué par la légèreté d'un petit fichu de tulle soulignant un minuscule décolleté à la guimpe filetée d'or. Du tulle encore, en écharpe frangée d'effilés.

Résister... personne n'y songe. Il y a bien autre chose à faire ! Les perplexités sont grandes en ce début de saison où nous guettons l'Hippique, les vernissages et toutes les réunions chic !... Avec cela, le changement de silhouette, le retour à l'ampleur, — un vrai coup d'État ! — Pour ne pas

nous égarer dans ce dédale, nous nous laissons tout doucement conduire par le talent et la grâce souriante de M^{me} Zimmermann. Dans le clan ultra-élégant, on affecte une préférence pour toutes ses créations. J'en note deux, prises parmi les dernières.

C'est d'abord un « après-midi » de marquise vieux rose rayée de blanc. Le corsage dessine un mouvement de bretelles se découpant sur une guimpe et des manches de tulle ; un peu de broderie le rehausse, broderie d'argent soulignée d'une touche de liberty Nil.

C'est ensuite une toilette d'ottoman nuancé de mauve et de gris argenté. Jupe plate devant, froncée derrière, — toujours pour l'ampleur ! — Le corsage, lui, drapé en fichu, est en tussor pompadour. Il s'agrément d'un gilet rose voilé de dentelle et liseré d'or. La manche longue de trois-quarts.

Et voilà le plus parisien des succès...

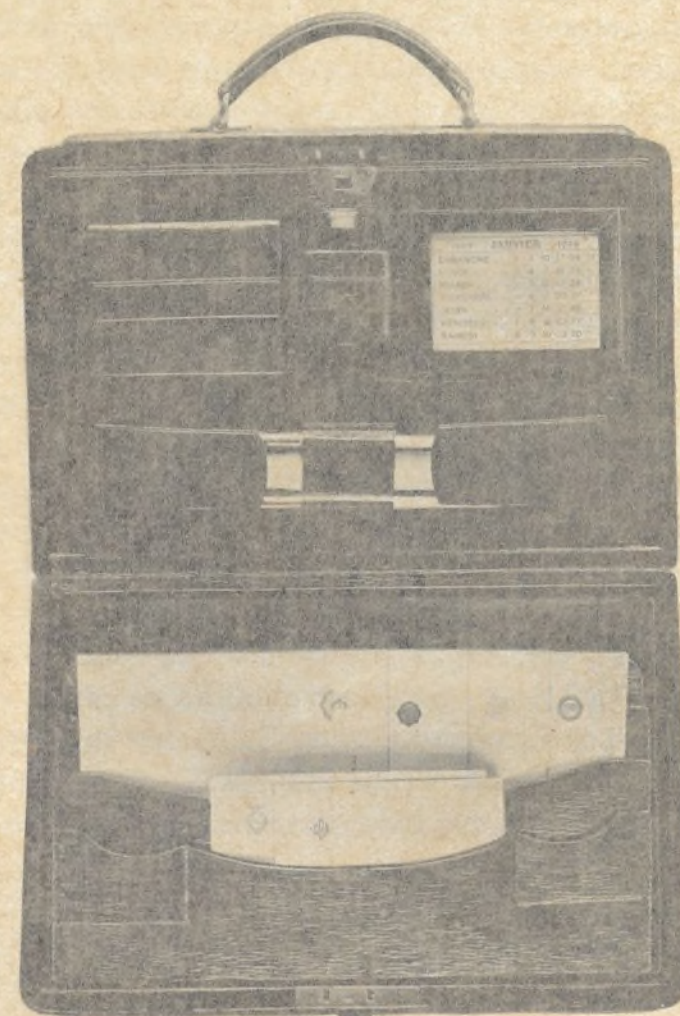
LAURENCE DE LAPRADE.



Le Papier à Lettres

C'est, je l'avoue, avec un sentiment de sympathie préventive que je brise le cachet d'une lettre écrite sur un papier choisi avec goût ; car c'est un plaisir devenu trop rare aujourd'hui de recevoir une de ces missives fermées comme jadis, d'un gros cachet bleu ancien, vert pâle ou rose tendre. On sent qu'une pensée aimable a présidé à cette attention, on pourrait même ajouter à cette politesse et on songe malgré soi à M^{me} de Sévigné, voire même à Voltaire, dont la correspondance était ainsi close.

Le sceau de cire qui met une tache en camaïeu sur la nuance tendre du papier est une coquetterie dont les femmes élégantes d'aujourd'hui ont conservé l'habitude. M^{me} Saintyves, Parisienne raffinée et conseillère de ses aristocratiques clientes, a



beaucoup contribué à perpétuer cet aimable usage dans la haute société, il faut l'en féliciter.

Le papier qu'elle fait exécuter a, il faut bien le dire, un cachet particulier : son grain, sa forme, ses nuances douces, le différencient du papier courant qui fait des lettres sans physionomie personnelle ayant un avant-goût de panier !

Il semble que ce soit un acte de politesse sociale que d'écrire sur du papier choisi, on sent de suite dans la missive que l'on reçoit la pensée d'une âme délicate, nos grandes dames d'aujourd'hui l'ont compris. M^{me} Saintyves ne se borne pas à nous faire fabriquer des papiers personnels, elle a transformé sa maison en un véritable musée d'objets utiles d'un goût délicat où l'on sent la pensée d'une femme de goût doublée d'une artiste.

MARQUISETTE.



DANSE “FLAMENCA” DANS UN FAUBOURG DE MADRID

d'après un pastel de M. Alexandre LUNOIS



La Puerta del Sol (Cliché Lacoste)

MADRID

Par ÉDOUARD CONTE

Madrid a ceci de commun avec Rome qu'il ne s'annonce point par des villas où jardinent des commerçants retirés, non plus que par des cheminées d'usines et de noires casernes du travail. C'est presque sans transition qu'on passe de la nudité des chaumes ou de l'immobilité des pins au conglomérat des hommes et des bâtiments. Toutefois, s'il ne se bornait pas au cinématographe vu de la portière d'un wagon, s'il remontait le Manzanares entre la ville et la propriété royale du Pardo, l'étranger serait délicieusement surpris. Des cascates, de ces pins parasols qui semblent exercer sur le paysage une sorte de souveraineté, des bouts de prairies dont la fraîcheur est entretenue par un *rio* savamment dérivé, de vastes *casas de campo* en brique vous ayant un honnête air de ferme, — c'est un des charmes de la Castille, le contraste de ces oasis de grâce bucolique à l'aridité ambiante. Celle-ci les fait valoir. Dans *Don Quichotte* ces retraites abondent. Et comme elles invitent au repos, c'est là que les épisodiques personnages du roman de Cervantès racontent des histoires d'amour.

La gare du Nord, quand j'y débarquai, retentissait du gloussement de milliers de poules parquées dans des wagons à claire-voie. Nulle part on ne mange des œufs autant qu'en Espagne. Du plus luxueux hôtel à la plus modeste *posada*, l'omelette (*tortilla*) est de rigueur au déjeuner d'une heure de l'après-midi (*almuerzo*), sans préjudice des œufs en cheveux d'ange et autres entremets nationaux. Même dans les régions réputées les plus dépourvues, dans celles où le Baedeker vous abandonne à la grâce de Dieu, vous ne manquerez ni d'œufs, ni de jambon, — le jambon de l'Estramadure, il n'y en a pas de meilleur, — ni de vin généreux. Cela dit pour les voyageurs qui craignent de mourir de faim.

Vous observerez que les portefaix qui ont été prendre

**

les malles dans le fourgon aux bagages les chargent non sur une épaule et en courant, mais sur l'échine et en cheminant d'un pas de procession, de la même manière que les Arabes. Beaucoup d'autres choses vous verrez qui rappellent l'Afrique. A la sortie de la gare, ce n'est point en vous promettant du confort que les pisteurs d'hôtel vous allèchent. C'est en vous disant : « Il y descend des ducs, des comtes, des marquis. »

Un long mur, Le jardin du roi est derrière. Une fois au faite de cette rue grim-pante, le palais se montre en plein. Les mots : majestueux, imposant, vous viennent à la bouche. Nulle part l'architecture dite des Bourbons n'a produit un monument plus conforme au caractère pompeux et em-pesé de cette famille. Commencé



Marchand de fleurs
Dessin de Mendez Bringa



La Latina avant la démolition (Cliché Lacoste)

par Philippe V, achevé par Charles III, celui-ci est dessiné selon la formule : Dôme en coupole et colonnade, emploi exclusif des lignes horizontales, grands emmarchements qui juchent comme sur un piédestal la bâtisse, toiture invisible, pavillons carrés aux angles ; au lieu de la division des ordres par étages, un seul ordre qui part du soubassement pour monter sans interruption jusqu'à la corniche supérieure. Quoique les écrivains romantiques nous aient appris à exécuter ce style, convenons que ce parallélogramme a grand air. Il le doit en partie à son heureuse situation, étant assis sur une esplanade à partir de laquelle le sol, dans la direction du nord, dévale jusqu'au Manzanares, de façon que les yeux, après s'être attendris aux jardins de la vallée, s'emplissent au loin de la farouche toile de fond que sont les montagnes de Guadarrama.

C'est au sud qu'est la principale entrée. Elle donne sur une vaste cour à arcades dont les intervalles sont ornés des statues d'Arcadius, de Trajan, d'Honorius et de Théodose. On admire le grand escalier à trois branches dont les marches sont faites d'une seule pièce de marbre de San Pablo. Et nous voici au salon des Ambassadeurs, fameux par le plafond de Tiepolo : la monarchie espagnole entourée de Vertus au-dessous desquelles les statues de la Prudence et de la Justice veillent sur un trône que défendent quatre lions de bronze doré. On a la sensation de parcourir des steppes d'ennui. Et ce faste allégorique vous glacerait l'âme, n'étaient les tapisseries flamandes du temps de Philippe II et de Charles-Quint, dont les nuances amorties flattent comme une caresse ; n'étaient des toiles de Vélasquez, Goya, Bayen, Mengs, Guerchin qui, de leurs couleurs toujours ardentes, avivent cet appareil.

Suivez-moi. Je vais vous montrer quelque chose de divertissant. C'est aujourd'hui Jeudi Saint que, suivant la tradition, le roi lave les pieds aux pauvres. Vous vous êtes procuré une carte d'entrée pour la cérémonie, comme j'ai fait moi-même. Ce n'est pas difficile. L'obligeance espagnole abaisse pour l'étranger des barrières qui se hérissent ailleurs. Nous passons devant des halbardiers de service postés à intervalles, grands flandrins à longues basques et à souliers à boucles. Nous foulons des tapis de fabrication espagnole qui se distinguent par l'ampleur des ramages. Et nous accédons à une tribune à hauteur d'appui, en face d'une autre tribune parallèle coupant une

seconde fois en sa longueur une salle que de ce double balcon on domine. A droite un autel au-dessus duquel, plaqué au mur, le miracle de l'eau changé en vin, chef-d'œuvre de tapisserie ; à gauche, large baie ouvrant sur une salle où l'on entrevoit force tables nappées, chargées de comestibles. Des valets en livrée des grands jours bâillent ou fument autour. Et des gâte-sauce surveillent les derniers apprêts.

En face, des chaises pour la famille royale et pour le corps diplomatique. A nos pieds s'allonge une table à treize sièges, treize couverts, treize pichets volumineux remplis de vin. C'est pour les treize pauvres qui vont venir. Plus près, treize autres sièges les attendent. C'est là qu'ils s'assièront, le temps de les déchausser et de leur laver les pieds.

Longue serait l'attente si les femmes de MM. les diplomates n'arrivaient, suivies de leur mari en costume ébouriffant. Uniformément coiffées d'une mantille blanche, — c'est la règle pour le quart d'heure, sauf pour l'ambassadrice japonaise drapée dans une robe fourreau de brocart à reflets de serpent, — ce monde échangerait encore des compliments si un bruissement de robe ne coupait les murmures.

C'est la reine-mère. Elle est en velours gris à traîne. Sur ses cheveux en salade frisée un diadème où se brise la lumière. Révérences de cour que d'autres révérences répètent : de la mère de la reine, corpulente maman, — de la sœur du roi, portrait de son frère, bouche grande, sourire doux, grands yeux plus doux encore, — des deux tantes du roi qui ne se ressemblent pas plus qu'elles ne ressemblent à feu Alphonse XII. Le beau-frère du roi, jeune Bavarois aux roses carnations et qui rit à tout le monde, heureux de vivre, arbore un multicolore costume de houssard auquel s'oppose le sobre uniforme du comte de Caserte, remarié depuis avec la plus jeune fille du comte de Paris.

Cependant les chambellans se sont massés. De leurs dorures, galons, broderies épaisses à en raidir l'habit à la



Samedi Saint, dessin de Mendez Bringa



La Plaza Mayor

D'après une aquarelle de Munoz Lucena

française, de leurs gilets plus fleuris qu'aubépine en avril, du miroitement des escarpins, de leurs bas blancs comme un filet d'eau congelée de la *Sierra Nevada*, de leurs crachats gagnés sur le champ de bataille de l'étiquette, ils éblouissent les yeux : ce sont des fils d'anciennes familles espagnoles, des grands d'Espagne et je reconnais que, pour l'aisance du port, la grâce du maintien, on ne saurait trouver mieux. Tournée de ce côté l'éducation a fait merveille.

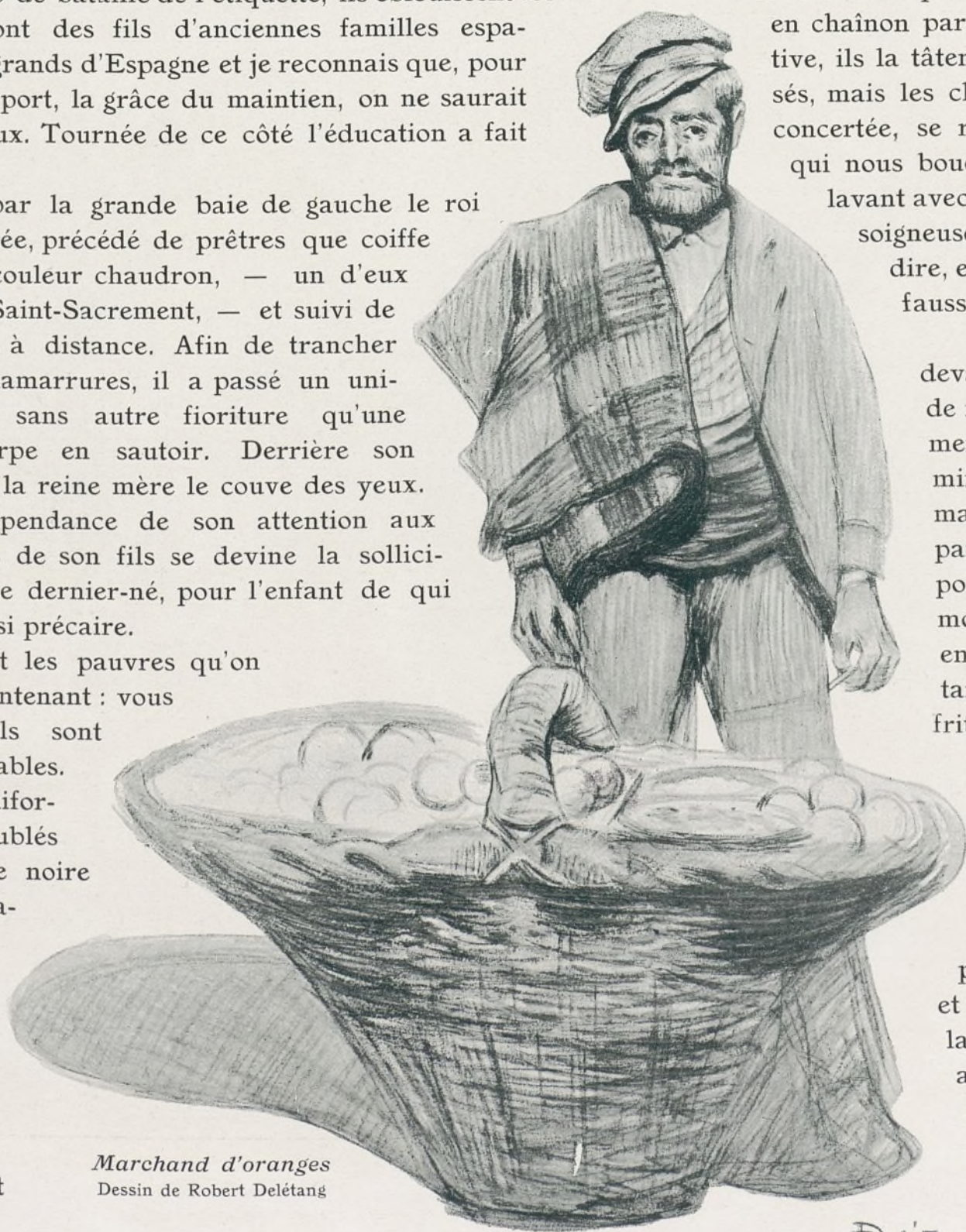
Enfin par la grande baie de gauche le roi fait son entrée, précédé de prêtres que coiffe une calotte couleur chaudron, — un d'eux portant le Saint-Sacrement, — et suivi de chambellans à distance. Afin de trancher sur leurs chamarrures, il a passé un uniforme bleu sans autre fioriture qu'une mince écharpe en sautoir. Derrière son face-à-main la reine mère le couve des yeux. Dans la dépendance de son attention aux mouvements de son fils se devine la sollicitude pour le dernier-né, pour l'enfant de qui la santé fut si précaire.

Ce sont les pauvres qu'on regarde maintenant : vous pensez qu'ils sont fort présentables. On les a uniformément affublés d'une mante noire et d'un pantalon noir. On dirait des pauvrescossus, retirés des affaires. La moitié sont aveugles. Et

c'est un tableau à la Breughel que cette douzaine d'orbites vides pour qui cette profusion de couleurs n'est que ténèbres par delà leurs habituelles ténèbres. Comme dans la sinistre et dérisoire peinture du vieux Flamand, ils se tiennent en chaînon par l'épaule. Arrivés à leur chaise respective, ils la tâtent avant de s'y poser. Les voici déchaussés, mais les chambellans ont le mot et, par consigne concertée, se rangeant au-devant, composent un mur qui nous bouche la vue du roi se mettant à genoux, lavant avec une serviette les pieds endoloris, pieds soigneusement lavés par avance, cela va sans dire, et les baisant... J'aurais préféré point de fausse honte.

Maintenant, chaque pauvre, installé devant son couvert, commence un simulacre de repas. De la pièce contiguë où elles sommeillaient, les victuilles prennent le chemin des convives, passées de main en main, tels des seaux contre un incendie, par des chambellans jusqu'au roi qui les pose sur la table, d'où d'autres mains non moins prestes les enlèvent aussitôt. Et il en passe ! Et il en passe ! Cabillauds de taille, morues, merluche, et du riz, et des fritures, et des pâtisseries, et des fromages de Hollande, et des fruits. Ils paraissent et disparaissent ces mets, ainsi que les figurants d'un cirque dont le montreur aurait bien fait les choses, tellement que, à n'en voir jamais la fin, les Espagnols rient d'un pantagruélisme si peu dans leurs cordes et que les étrangers tournent la tête vers la fenêtre où resplendit un peu de ciel afin de s'assurer qu'ils sont bien en Espagne, non dans un pays de goinfrie.

Il n'y a que les pauvres qui ne

Marchand d'oranges
Dessin de Robert Deléang

Deléang



La Famille Madrilène
D'après un tableau de Henri A. Zo (Crevaux, phot.)

rient pas, hiératiquement immobiles sur leurs stalles, ainsi que des dieux de l'indigence qui, pour avoir trop vécu de privations, en seraient revenus pour toujours. Des mendiants, — appellation fort à propos, — ferment la marche du dessert. Les pauvres reprennent mouvement. On les reconduit, les aveugles reformés en grappe. Le roi salue à la prussienne, avec un bruit sec de castagnettes produit par le cliquetis de ses éperons ramenés. Finie la fête. Et chacun des pauvres vend pour quatre-vingts pesetas à un syndicat de restaurateurs la nourriture qui lui est passée sous le nez.

Cette cérémonie fait songer. Elle ramène la pensée au temps où la primitive Église prenait dans le sol populaire ses fortes racines. En contraignant un représentant de la force à s'humilier, — c'est le mot, — devant un infirme, en conviant le peuple à assister à cette humiliation d'autant plus réelle que lavement et baisement des plaies les plus dégoûtantes n'étaient pas un simulacre, — témoin *Sainte Elisabeth soignant les teigneux*, chef-d'œuvre de Murillo et gloire du musée de Madrid, — l'Église rabaissait la superbe de l'un et flattait chez l'autre l'invincible passion d'égalité. Partout ailleurs, cette tradition paraîtrait surannée. Mais ici, grâce au bon garçonisme des assistants, à la familiarité du roi avec tout le monde, elle n'a pas complètement perdu son caractère démocratique.

Autre cérémonie, aristocratique celle-ci, dont le Palais Royal est le théâtre : l'investiture des grands d'Espagne. Faute d'y avoir assisté, j'en emprunte la relation à un roman, *Pequeñeces*, dont l'auteur, un jésuite, le père Luis Coloma, s'est rendu fameux pour sa vigoureuse censure des vices du beau monde de Madrid. La scène se passe en 1876, peu après « la Restauration », c'est-à-dire aux premiers temps d'Alphonse XII.

« Sabadell était beau, d'une beauté virile que son costume faisait valoir. Le pourpoint incarnadin des écuyers de Séville, tout brodé et chamarré d'argent, accentuait la sveltesse de sa taille ; la culotte de satin blanc, la finesse robuste de ses jambes. Une large écharpe en sautoir, de hautes bottes vernies,

un tricorne empanaché de blanc complétaient ce vêtement pittoresque.

« Les valets achevaient de disposer l'antichambre royale où se fait cette imposante et curieuse cérémonie instituée par Charles-Quint qui ne conserva le privilège de se couvrir en sa présence, auparavant accordé à tous les grands seigneurs, qu'à douze grands d'Espagne appelés par la suite : grands de première classe. Le nombre des privilégiés s'est accru depuis. Mais le cérémonial n'a pas changé. L'antichambre royale est une vaste pièce rectangulaire, d'un style et d'une ornementation sévère. Sur le plafond, Maella a peint une allégorie qui devrait faire frémir, s'ils la regardaient, tous les personnages qui passent en ce lieu : *Le Temps découvrant la Vérité*. A droite deux larges balcons s'ouvrent sur la place de la Armeria ; à gauche deux portes conduisent aux appartements intérieurs et celle du fond donne accès à la chambre du roi. Les murs sont entièrement tendus de soie bleue, semée de grandes fleurs de lis et des initiales M. B. entrelacées en velours rouge. Les portraits de Charles IV et de Marie-Louise, de Ferdinand VII et d'Amélie, se font vis-à-vis sur les parois verticales. Des banquettes de la même soie bleue courent le long des lambris de chêne aussi délicatement sculptés que les chœurs les plus vantés des cathédrales. Quatre superbes consoles de marbre et bronze supportent les bustes d'Isabelle II, de François d'Assise, de Philippe V et de Ferdinand VI. Une cinquième console, placée entre les deux balcons, en face d'une cheminée de marbre jaspé surmontée d'une glace colossale, sert de piédestal à une statue de Charles III, le manteau royal aux épaules sur une armure merveilleusement damasquinée et ciselée.

« Toutes les portes de l'antichambre hormis celle du cabinet étaient ouvertes... Les parents et les amis des héros de la fête y avaient pris place. Deux heures sonnant, le roi entra, suivi du Grand Chambellan, du Grand de service et de tous



Une Cigarière
D'après un tableau de Jean Sala



A MADRID. — UNE "GITANE"

Tableau de M. Jean SALA



La Porte d'Alcala

D'après une aquarelle de Diaz Huertas

les Grands d'Espagne déjà investis. Il portait l'uniforme de capitaine général. Il s'assit dans un fauteuil à dossier surélevé, devant une table couverte d'un tapis de velours couleur grenat. Il se couvrit. Les Grands se couvrirent également, mais restèrent debout, aux côtés de Sa Majesté. Le secrétaire du sceau royal ouvrit la porte du cabinet et appela :

« — Monsieur le Marquis de Benhacel.

« C'était, comme le veut l'étiquette, celui des récipiendaires dont la famille était le plus anciennement en possession de la grandesse.

« A ce nom on vit entrer un jeune capitaine d'artillerie qui donnait la main gauche au chambellan de service et la droite à un vieillard fort cassé, son parrain. Sur le seuil même de la porte du cabinet ils firent le premier salut de Cour, le second au milieu de la salle, le troisième devant le roi et saluèrent ensuite les grands qui leur rendirent ce salut. Puis le chambellan et le vieux duc reculèrent d'un pas, le roi salua militairement et dit : « Marquis de Benhacel, couvrez-vous et parlez. »

« Le capitaine se couvrit aussitôt et faisant face au roi commença un discours où il appelait à

grands traits, selon la coutume, la glorieuse histoire de sa famille. Restait la partie la plus pittoresque de la cérémonie. Lorsque le roi eut regagné ses appartements, les nouveaux investis, toujours accompagnés de leurs parrains sortirent de l'antichambre pour être présentés au corps des halberdiers. Ceux-ci étaient rangés en deux lignes sur l'escalier du palais. Les grands durent descendre une des ailes et remonter l'autre tandis que les soldats, frappant de leur pique les dalles de marbre leur rendaient le salut d'honneur. Pour assister au défilé, les spectateurs se massèrent dans la galerie et sur les degrés inférieurs de l'escalier dont la voûte a été

couverte par Guiaquinto d'une fresque grandiose : « L'Espagne offrant ses trophées à la Religion. »

Pour peu qu'on cause avec les Madrilènes on en entend qui censurent le faste de ces parades. L'étranger n'est pas de cet avis. Il vient pour quêter du pittoresque. Plus on lui en donne, plus il est content. Peu lui chaut que ces pompes répondent ou non à un besoin réel pourvu qu'elles le divertissent, que le *Palacio Real* entretienne nombre d'inutiles pourvu qu'ils concourent à un cérémonial qui le régale. La Cour

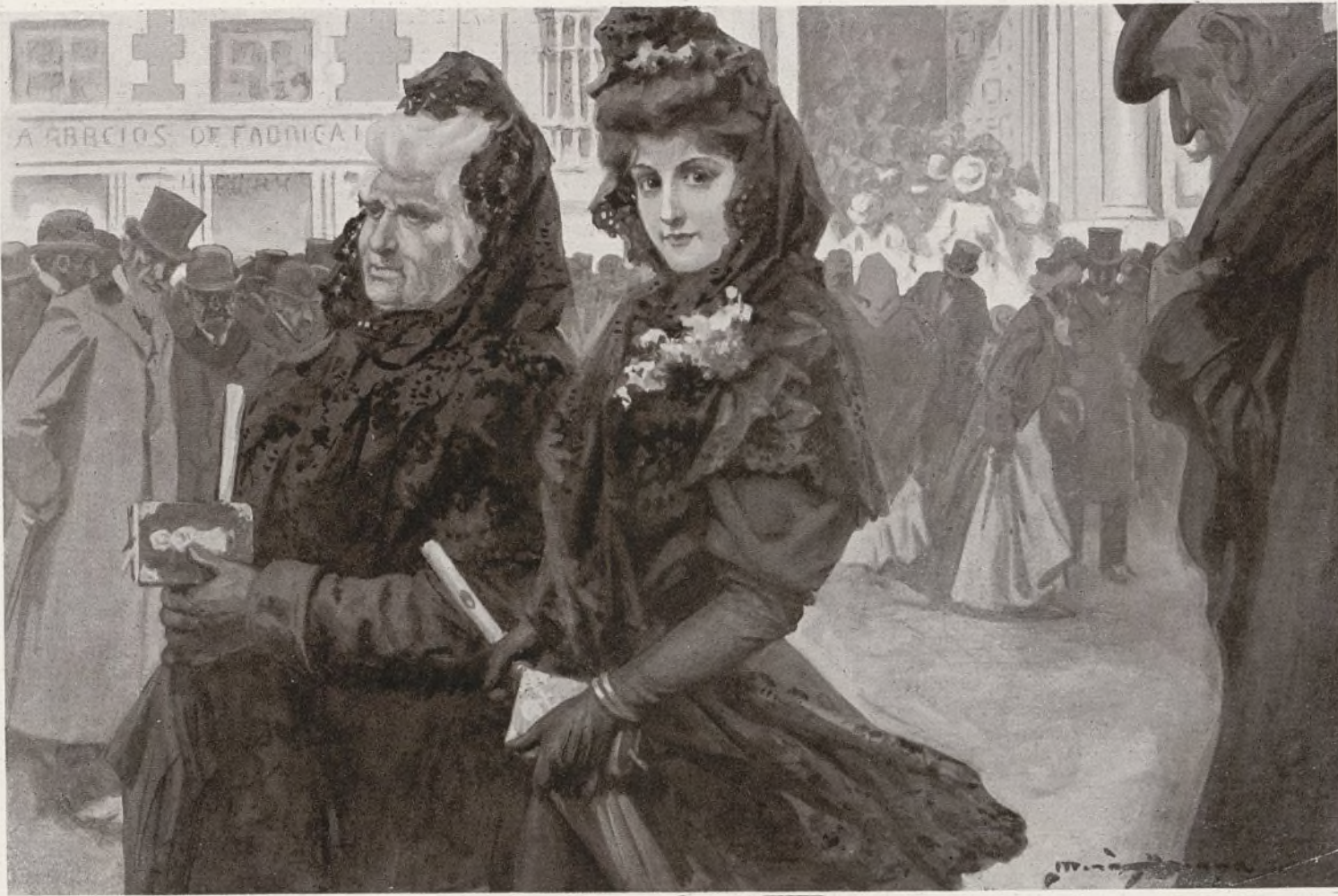


Fontaine de Cybèle (Cliché Lacoste)

d'Espagne foisonne de majordomes, de gentiles hommes del'intérieur, de gentiles hommes de casa y boca, de ujieres, d'alabarderos, de monteros (aides de camp), de chefs d'escorte, de dames, de grands d'Espagne, de caballeros, de monteros d'Espinosa qui, toute la nuit marchant à pas comptés par les couloirs du palais, un falot rempli d'huile à la

main, sont censés veiller sur le sommeil de Sa Majesté, ainsi appelés d'Espinosa parce que c'était autrefois une prérogative des « nés natifs » de ce pays de fournir le personnel de ces veilleurs. Chaque samedi le roi et la reine allant, suivant la tradition, entendre le salut dans l'église d'Atocha, c'est un essaim derrière leur carrosse, que précède « l'escadron du salut », casques argentés et panaches blancs. Spectacle gratis dont la foule est toujours friande, quoiqu'il reste le même invariablement.

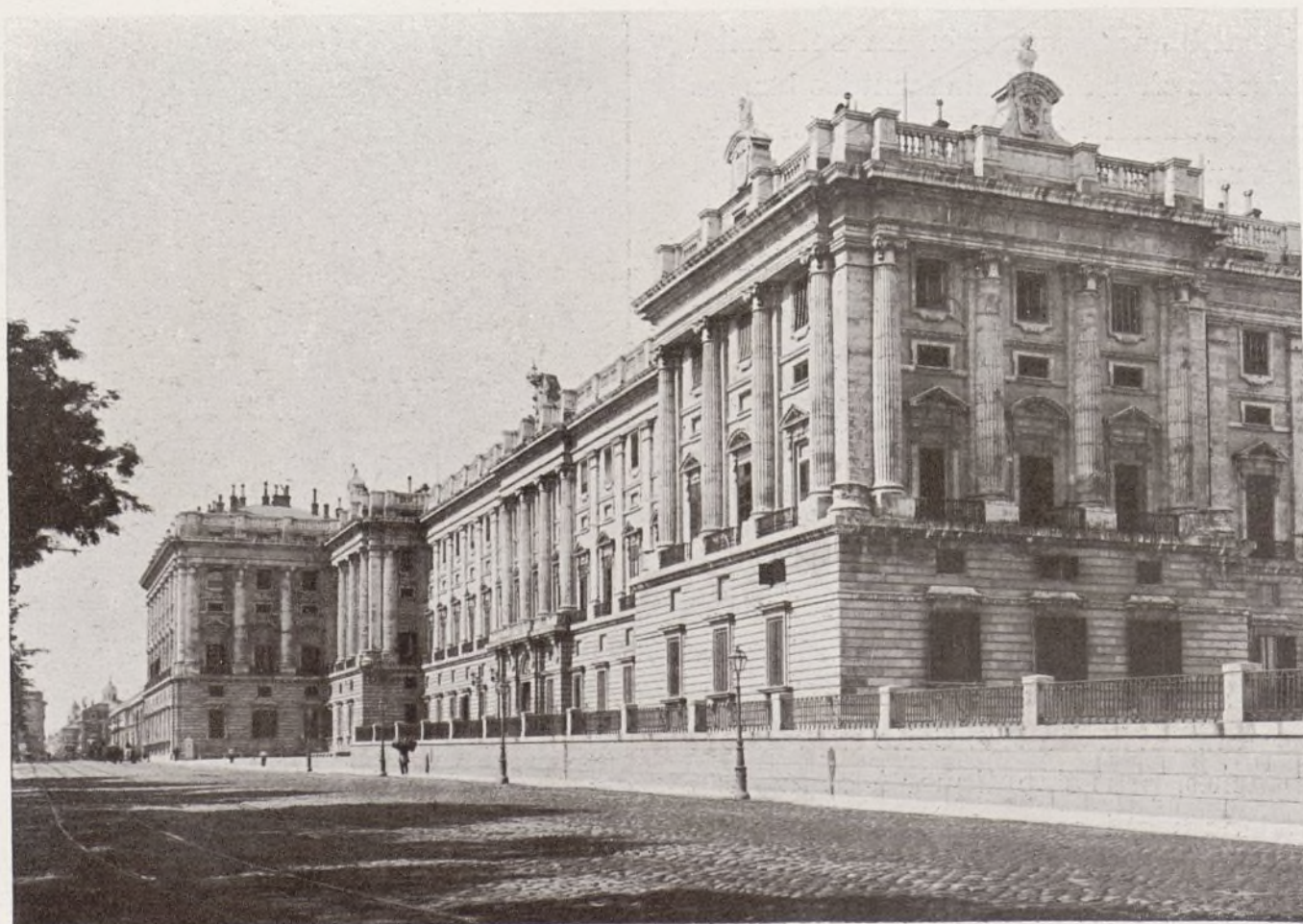
Le spectacle gratis, les Madrilènes excellent à se le donner. Ils le tirent de leur propre fonds. Vers cinq heures de l'après-midi, un dimanche, allez au *paseo de Recoletos*, continuation du *Salon del Prado* aujourd'hui moins couru. C'est une large avenue entre deux allées macadamisées plantées d'arbres maigres, au delà desquelles s'allonge la rue proprement dite où les tramways filent, ici dans une direction, là dans l'autre. Sur les deux allées, des chaises, rangées comme à Paris en bordure de l'avenue des Acaïas, invitent les piétons fatigués à admirer le beau monde. Celui-ci en coupé, en victoria surtout, plus rarement en huit-ressorts passe et repasse. Il vient du Parque où il est allé préalablement, en vertu de l'usage, faire un tour. C'est l'heure qu'on doit prendre plaisir à se promener. Il y a foule d'équipages plus ou moins riches. Mais pas un fiacre, hors deux ou trois qui cahotent des étrangers de passage et qui font triste



Vendredi Saint, dessin de Mendez Bringa



A la fenêtre, dessin de Jean Sala



Le Palais Royal (Cliché Lacoste)

mine dans cette allée et venue de parade. Parade est le mot ; on vient là moins pour se promener que pour montrer quel'on roule carrosse.

Le carrosse est ici le signe de la fortune. Ce trait de mœurs annonce l'Orient, où la dignité se mesurant à l'équipage, le luxe n'est pas tant d'avoir des meubles, du linge, une table délicatement servie que de caracol-

ler, escorté d'un ou plusieurs domestiques, où par conséquent pauvre et piéton sont synonymes. C'est là un luxe qui s'affiche, dont personne ne peut douter, au lieu que, n'avez ni meubles, ni linge de maison, nourrissez-vous de pois chiches, c'est un secret d'autant mieux gardé que certains Madrilènes ayant des dehors n'invitent jamais à fond. On se visite, mais l'après-midi, à la bonne franquette, le thé de rigueur étant remplacé à l'espagnole par de l'eau fraîche et des *azucarillos*. Une famille dégingole-t-elle ? Le carrosse est la dernière commodité qu'elle se retranche. C'est la déchéance suprême. Dans le XXXVI^e chapitre de la seconde partie de *Don Quichotte*, Sancho Pança, à la veille de toucher à son gouvernement d'une île, écrit à sa femme : « Sache donc, Thérèse, que j'ai résolu une chose, c'est que tu ailles en carrosse. Voilà l'important aujourd'hui. Car toute autre façon d'aller serait marcher à quatre pattes. » Un piéton salue-t-il vers les carrosses et ce salut

lui est-il largement rendu ? On voit, aux regards que lui jettent les autres fouleurs de macadam, en quelle considération ils le tiennent. A Paris la voiture à soi suppose soixante mille francs de revenu au minimum. A Madrid, trois fois moins. Et encore les victorias étant chargées de quatre personnes, est-il téméraire de supposer qu'on se partage les frais ? Aussi les équipages sont-ils proportionnellement plus nombreux qu'à Paris. Quelques-uns attelés de mules.



Le Sereno, par Sancho

Des jolies femmes mises à ébranler les plus sages résolutions des hommes, pas une promenade au monde n'en offre autant à une coulée de regard. Pour quelques-unes débordantes de graisse, pesantes, matérielles, à prognathique mâchoire, répugnante image de la torpeur trop méridionale, que d'autres aux formes sveltes et pleines ! A la grâce parisienne celles-ci ajoutent un grain de poivre. Elles ont du *chien*. Elles semblent viser les sens plutôt que l'âme.

A certaines dates consacrées, l'usage leur commande de dépouiller l'artifice parisien pour la mantille. Loin de s'y refuser, elles y trouvent un nouvel élément de coquetterie, un puissant moyen de séduction. Elles reprennent donc non sans joie cette parure nationale, qu'on ne sait vraiment porter qu'à Madrid. Elles la portent blanche ou noire. La noire sied mieux aux blondes qui, avec les châtaines, balancent les brunes par le nombre. Une robe de satin noir, des œillets fleurissant la mantille, pour peu que soit mignon et bien chaussé un bout de pied qui dépasse, et que l'œil darde comme dans les portraits de Goya, le charme de la Madrilène opère, du moins à distance, du macadam à l'avenue. Mais comme ce sont les mêmes figurants qui repassent, car une fois au bout des *Recoletos*, ils tournent bride et recommencent, on se retire en faisant réflexion que l'homme est un animal bien routinier. En vertu de la routine encore les équipages, à la tombée du jour, achèvent leur course par la *carrera de San Jeronimo*, la *calle de Sévilla*, la *Puerta del Sol*. Là des jeunes gens les guettent et, postés sur le trottoir, profitent de l'obscurité naissante, de la lenteur forcée des véhicules dans ces rues étroites pour glisser à l'oreille des nonchalamment voiturées des « fleurs », c'est-à-dire des compliments galants. Ils « plument la dinde ». Cette expression, qui se passe d'éclaircissements, peut s'appliquer à ce manège bien qu'elle se dise des fiancés qui se parlent de la rue au balcon grillé.

Parmi ces piétons des allées, vous remarquerez des Espagnols et des Espagnoles n'ayant rien d'indigène dans leur

mise, eux en redingote, elles en prétention d'élégance parisienne, ridicules surtout par des chapeaux qui n'ont pas osé prendre des libertés avec le sacrement de la mode telle qu'elle est figurée dans les journaux de mode pour l'exportation. Ces dames et leurs filles ont, avant de sortir pour la promenade, essayé devant la glace de l'armoire à glace toutes les poses possibles avant de s'arrêter à celle qui leur paraît la plus conforme à leur « rang ». Cette pose, elles la garderont jusqu'à la minute de rentrer, d'où un maintien guindé, une absence de spontanéité tout à fait divertissants. Ce type de la classe moyenne a été étiqueté du sobriquet de *cursi*.

Pourquoi ce type est-il particulier à Madrid, alors que le ridicule qu'il manifeste est général ? Ceci appelle un développement.

A Paris, le terme de classe moyenne ne répond à rien de défini. Dans une ville où les fortunes sont en mouvance de se faire et de se défaire, qui chercherait une correspondance exacte entre l'état de fortune et l'éducation aurait des mécomptes. Hors les extrêmes qui sautent aux yeux parce qu'ils sont des extrêmes, il y a dans Paris quantité de classes qui tiennent à la fois de celle d'au-dessus et de celle d'au-dessous. Et bien fin observateur qui les distingue et les subdivise. Il y faut un Balzac. Mais l'Espagne est le pays des oppositions violentes. De même que le soleil et l'ombre s'y découpent, ainsi les mœurs. Son chef-d'œuvre littéraire, celui de ses livres qui la résume, fait valoir le long Don Quichotte par le massif Sancho Pança et réciproquement. Enfin, en Castille, le peuple se montre partout crânement peuple et avec l'orgueil d'en être. Fidèle à l'accoutrement national et même régional, c'est en maître qu'on le voit aller par les rues. Pourquoi envierait-il l'aristocratie ? Il s'en estime l'égal. « Un homme en vaut un autre », c'est son dicton préféré. Si l'aristocratie le traite avec familiarité, c'est parce que les hommes finissent par obtenir de leurs semblables les égards



Soir de loterie, d'après un tableau de G. Ramos



PORTRAIT DE L'INFANTE DOÑA MARIA, REINE DE HONGRIE, PAR VELASQUEZ

Musée du Prado (Cliché Braun)



Le Sereno, par Sancha

Des jolies femmes mises à ébranler les plus sages résolutions des hommes, pas une promenade au monde n'en offre autant à une coulée de regard. Pour quelques-unes débordantes de graisse, pesantes, matérielles, à prognathique mâchoire, répugnante image de la torpeur trop méridionale, que d'autres aux formes sveltes et pleines ! A la grâce parisienne celles-ci ajoutent un grain de poivre. Elles ont du *chien*. Elles semblent viser les sens plutôt que l'âme.

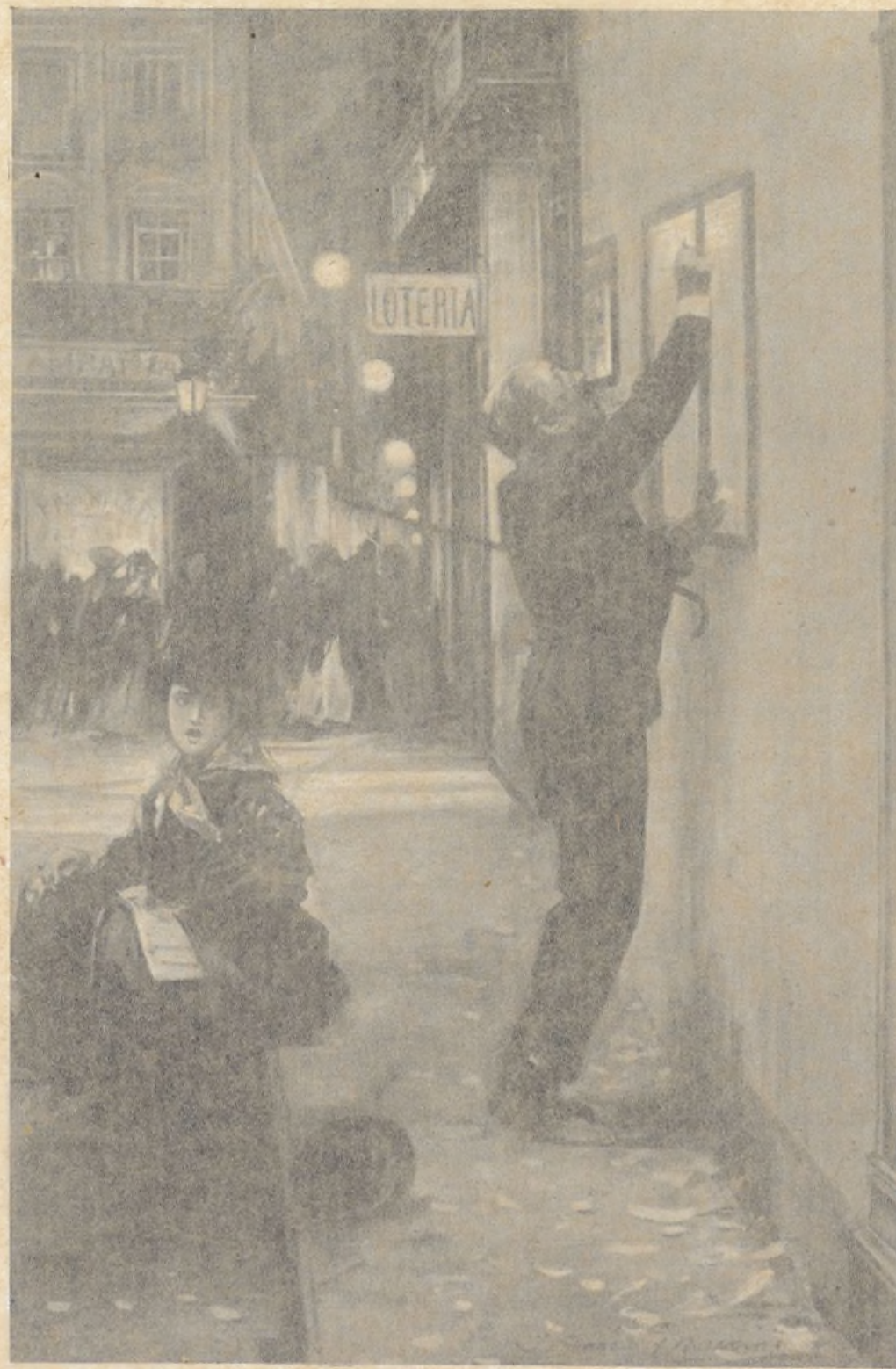
A certaines dates consacrées, l'usage leur commande de dépouiller l'artifice parisien pour la mantille. Loin de s'y refuser, elles y trouvent un nouvel élément de coquetterie, un puissant moyen de séduction. Elles reprennent donc non sans joie cette parure nationale, qu'on ne sait vraiment porter qu'à Madrid. Elles la portent blanche ou noire. La noire sied mieux aux blondes qui, avec les châtaines, balancent les brunes par le nombre. Une robe de satin noir, des œillets fleurissant la mantille, pour peu que soit mignon et bien chaussé un bout de pied qui dépasse, et que l'œil darde comme dans les portraits de Goya, le charme de la Madrilène opère, du moins à distance, du macadam à l'avenue. Mais comme ce sont les mêmes figurants qui repassent, car une fois au bout des *Recoletos*, ils tournent bride et recommencent, on se retire en faisant réflexion que l'homme est un animal bien routinier. En vertu de la routine encore les équipages, à la tombée du jour, achèvent leur course par la *carrera de San Jeronimo*, la *calle de Sévilla*, la *Puerta del Sol*. Là des jeunes gens les guettent et, postés sur le trottoir, profitent de l'obscurité naissante, de la lenteur forcée des véhicules dans ces rues étroites pour glisser à l'oreille des nonchalamment voiturées des « fleurs », c'est-à-dire des compliments galants. Ils « plument la dinde ». Cette expression, qui se passe d'éclaircissements, peut s'appliquer à ce manège bien qu'elle se dise des fiancés qui se parlent de la rue au balcon grillé.

Parmi ces piétons des allées, vous remarquerez des Espagnols et des Espagnoles n'ayant rien d'indigène dans leur

mise, eux en redingote, elles en prétention d'élégance parisienne, ridicules surtout par des chapeaux qui n'ont pas osé prendre des libertés avec le sacrement de la mode telle qu'elle est figurée dans les journaux de mode pour l'exportation. Ces dames et leurs filles ont, avant de sortir pour la promenade, essayé devant la glace de l'armoire à glace toutes les poses possibles avant de s'arrêter à celle qui leur paraît la plus conforme à leur « rang ». Cette pose, elles la garderont jusqu'à la minute de rentrer, d'où un maintien guindé, une absence de spontanéité tout à fait divertissants. Ce type de la classe moyenne a été étiqueté du sobriquet de *cursi*.

Pourquoi ce type est-il particulier à Madrid, alors que le ridicule qu'il manifeste est général ? Ceci appelle un développement.

A Paris, le terme de classe moyenne ne répond à rien de défini. Dans une ville où les fortunes sont en mouvance de se faire et de se défaire, qui chercherait une correspondance exacte entre l'état de fortune et l'éducation aurait des mécomptes. Hors les extrêmes qui sautent aux yeux parce qu'ils sont des extrêmes, il y a dans Paris quantité de classes qui tiennent à la fois de celle d'au-dessus et de celle d'au-dessous. Et bien fin observateur qui les distingue et les subdivise. Il y faut un Balzac. Mais l'Espagne est le pays des oppositions violentes. De même que le soleil et l'ombre s'y découpent, ainsi les mœurs. Son chef-d'œuvre littéraire, celui de ses livres qui la résume, fait valoir le long Don Quichotte par le massif Sancho Pança et réciproquement. Enfin, en Castille, le peuple se montre partout crânement peuple et avec l'orgueil d'en être. Fidèle à l'accoutrement national et même régional, c'est en maître qu'on le voit aller par les rues. Pourquoi envierait-il l'aristocratie ? Il s'en estime l'égal. « Un homme en vaut un autre », c'est son dicton préféré. Si l'aristocratie le traite avec familiarité, c'est parce que les hommes finissent par obtenir de leurs semblables les égards



Soir de loterie, d'après un tableau de G. Ramos



PORTRAIT DE L'INFANTE DOÑA MARIA, REINE DE HONGRIE, PAR VELASQUEZ

Musée du Prado (Cliché Braun)

qu'ils estiment leur être dus. En voici un trait caractéristique. Il m'a été conté par une vieille dame veuve qui possède dans la Manche de vastes vignobles. Son gérant, le moment venu d'embaucher les vignerons disponibles dans tel village, est tenu d'aller les visiter chacun chez soi et de leur demander : « Puis-je compter sur vous ? » S'il ne se rendait pas à cette exigence de leur orgueil, plutôt que de lui demander du travail, ils créveraient de faim.

Autre trait : L'an dernier, à Séville, un de ces *cicerones* plus ou moins sordides qui, autour de la cathédrale, guettent les voyageurs, voulait à toute force me faire visiter, à l'Alcazar, les appartements que le roi y occupe au printemps et qui sont accessibles en son absence. Mais le fonctionnaire préposé à l'inspection du mobilier royal y inspectait. « Demandez-lui la permission », fait un gardien. Et voilà mon haillonneux interpellant, de la cour, ce fonctionnaire que, d'une fenêtre à l'autre, on voyait marcher au premier étage : « Señor Marqués... » Et Monsieur le marquis, se penchant, d'écouter fort attentivement sa requête : « Attendez. Je vais descendre », lui cria-t-il. Et



Gitanos, d'après un tableau de Sola

ayant descendu, il lui expliqua avec de longs détails et une politesse charmante pourquoi l'accès ne serait permis que le lendemain.

Entre un populaire si pénétré de sa dignité et une aristocratie qui de tous les points de l'Espagne vient passer la saison à Madrid, jugez si cette classe moyenne est comprimée. Aussi le théâtre, le roman ne lui ménagent-ils pas les brocards. Le *cursi* est leur souffre-plaisanterie.

Cursis, voiturés et populaire, ils ont ce point commun de se divertir à peu de frais. Il y a les courses de taureaux. Mais le cirque fût-il plein, ce n'est que quatorze mille spectateurs pour une ville de 600.000 habitants où tous les gens valides par beau temps sont dehors. Il y a jeu de pelote au fronton basque. Mais on y parie ferme. Public spécial toujours le même. Restent ces masses de promeneurs qu'on ne voit ni prendre un bock ni acheter une orange, tous parfaits de tenue, enjoués sans bruyance de mauvais goût. Tableau si diffé-

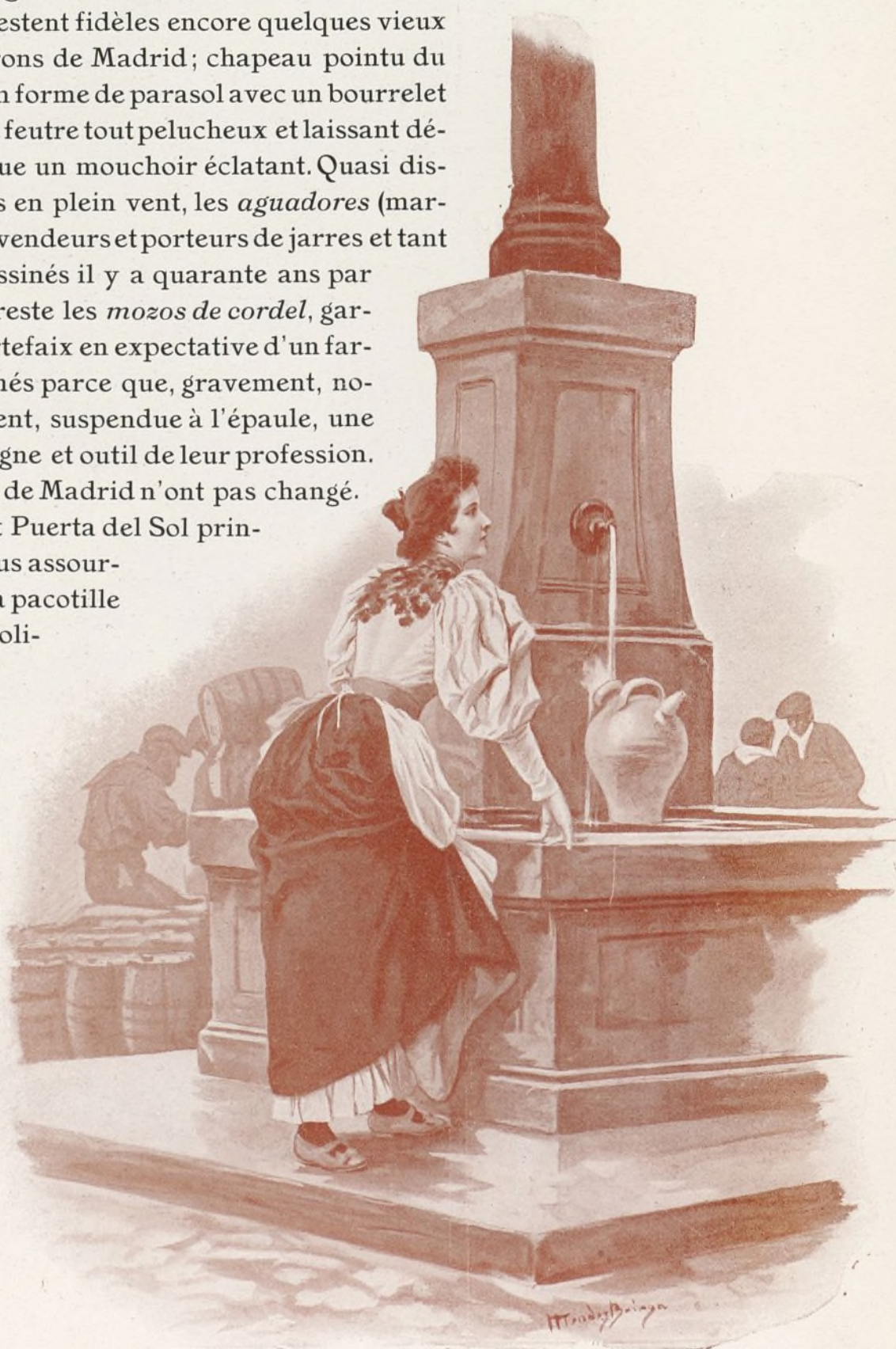


La Mantille blanche
Dessin de Robert Delétang

rent de nos foules parisiennes toujours la main à la poche et de qui la joie se gâte d'une encombrante voyoucratie.

Prise en gros, cette foule déçoit le chercheur de pittoresque : Les hommes, vêtus du complet d'ordonnance pour quasi toute l'Europe. Il y a exception pour les capes, de couleur marron en général, puis pour les adeptes du genre *flamenco*, coiffés du chapeau cordouan, portant la veste ajustée, le pantalon collant du haut, bouffant du bas ; pour des paysans de la province qui, venus exercer à Madrid une petite industrie, ont conservé les dehors du terroir : *faja* (ceinture plusieurs fois enroulée comme celle de nos zouaves), béret basque, mouchoir multicolore en serre-tête de l'Aragonnais, espèce de *plaid* tacheté en peau de couleuvre, propre au naturel de la Castille vieille ; espadrilles et *gorra* rouge ou violette du montagnard catalan, *montera* ou bonnet de fourrure auquel restent fidèles encore quelques vieux paysans des environs de Madrid ; chapeau pointu du haut et s'évasant en forme de parasol avec un bourrelet aux extrémités, en feutre tout pelucheux et laissant déborder sur la nuque un mouchoir éclatant. Quasi disparus les barbiers en plein vent, les *aguadores* (marchands d'eau), les vendeurs et porteurs de jarres et tant d'autres types dessinés il y a quarante ans par Gustave Doré. Il reste les *mozos de cordel*, garçons de corde, portefaix en expectative d'un fardeau, ainsi nommés parce que, gravement, noblement, ils portent, suspendue à l'épaule, une longue corde, insigne et outil de leur profession.

Mais les cris de Madrid n'ont pas changé. Calle de Tolédo et Puerta del Sol principalement ils vous assourdissent. Vanter sa pacotille en termes hyperboliques, employer de ces mots augmentatifs et de ces diminutifs auxquels prête la langue espagnole et qui sont une des particularités de l'humour national, désigner l'objet par une image ou glorieuse ou mé-



A la fontaine

Dessin de Mendez Bringa

prisante, c'est le sel courant de ces appellations. Il est dans le génie du peuple espagnol de substituer au mot usuel un sobriquet malicieux qu'il impose d'autorité. C'est ainsi qu'en politique les modérés sont surnommés les écrevisses, *cangrejos*; un sou, *perro chico* en souvenir du lion gravé sur les sous de la République; un écrivain public, *cagatintas*; un *tapeur*, un *sablista*, littéralement donneur de coups de sabre, sous-entendu dans la bourse du prochain. Avec les *cesantes* (employés mis à pied attendant d'un changement de ministère leur réintégration), ils encombrant tout le jour la Puerta del Sol ainsi que les cafés où on les tolère sans « consommer », dans l'espoir qu'un ami généreux entrera tout à point pour leur offrir un verre.

Les femmes du peuple sont en cheveux. Mais quels cheveux ! Quel architecte capillaire leur a édifié ces pinacles et

La nonchalance et la fierté castillane ne prédisposent pas les Madrilènes à être d'habiles boutiquiers comme nous l'entendons à Paris, où celui-là usurpe le titre de vendeur qui ne tire pas pied ou aile du chaland le plus rétif. C'est assez pour eux de montrer la marchandise, sans se mettre en frais de persuasion. J'entre un jour dans une boutique « d'antiquités ». Le marchand, bien entendu, est absent. Il y a sa femme, mais qui ignore le prix de la marchandise. « Isidro, interpelle-t-elle, avisant un gamin (San Isidro est le patron de Madrid, c'est pourquoi tout enfant du pavé, tout *gato* se doit de s'appeler Isidro), va dans ce café, qui est sur la place en prenant à gauche. Sûrement il est là qui s'attarde à jouer aux cartes. Va, cours et ramène-le. Vous devriez déjà être de retour. » Un quart d'heure s'écoule. Isidro revient sans compagnon. « Il n'est



Attendant l'heure, tableau de Henri A. Zo (Crevaux, phot.)

ces frontons, ces oves et ces dômes, ces pignons si bien taillés ? C'est la *peinadora* à gages, personnage important parce qu'elle fait et défait des mariages en même temps qu'elle fait et défait les cheveux. C'est son art qui à grands renforts de peignes et de rubans accommode à la Velasquez cette *chula* descendante des *majas* et des *manolas* d'autrefois. Toujours finement chaussée, le châle cache le reste. Ce châle qui si souvent sert de cache-misère, comme le waterproof aux ouvrières de Londres, ce châle est, en hiver, de lainage ou de cachemire; en été, de crêpe de Chine noir brodé à longues franges. Les jours de fête elle arbore le châle de Manille polychrome, d'un grand prix souvent. S'enrichit-elle ? Elle ne commet pas la sottise de délaisser cette mise, qui fait, semble-t-il, partie de son être. Le châle si démodé, si décrié, je vous assure que, qui sait le mettre, la cambrure des reins et la souplesse de la taille se dessinent sous ses plis.

pas où je t'ai indiqué ? Où peut-il être ? Eh ! parbleu, à bavarder chez un tel de qui il est coiffé jusqu'à en oublier son chez soi. » Et Isidro de détalier pour s'en revenir non moins bredouille. L'infatigable femme allait le renvoyer à quelque autre endroit de nonchalance. Mais mon attente était à bout et je promis de repasser. Le marchand ne manqua pas deux fois. Seulement il avait égaré la clef d'un coffre renfermant ce que je désirais. Peut-être la cherche-t-il encore. Je m'esquivai cependant, étonné que la faillite ne s'abattit pas sur une boutique aussi bizarrement tenue.

Nonchalance et fierté sont cause que les mendiants espagnols, pour si nombreux qu'ils soient, ne vous collent pas à la peau comme leurs confrères d'Italie qui, dans les rues de Chioggia ou de Baïa vous talonnent jusqu'à quarante ou cinquante en grappe. L'importunité de celui qui mendie explique la chasse d'exception au gibier rare. Et de fait, on ne voit guère,



Corrida royale, d'après une photographie instantanée

aux environs de Naples, un Italien mettre la main à la poche pour produire un tintement dans une escarcelle. C'est l'étranger qu'on guette et qu'on lasse, dont, d'une rue à l'autre, on s'annonce le passage. Le mendiant espagnol, lui, exerce une industrie reconnue et par les mœurs et par la religion.

Dans une des pages les plus expressives de son *Don Quichotte*, Cervantès raconte que, des étudiants ses contemporains, les plus pauvres mendiaient pour subvenir à leurs études. Ils n'avaient pas pour cela à ravalier de la honte. C'était admis. Réfléchissez que la religion avait résolu par l'aumône l'éternelle question sociale. Elle disait aux riches : « Donnez-nous de quoi distribuer la pitance à ceux qui en manquent. » Cette idée, jointe à celle que ne rien faire n'entraîne pas déshonneur donnent le mot de la dignité du mendiant espagnol. Il vous salue d'un large coup de chapeau par lequel il semble s'honorer lui-même plus qu'il ne vous honore. Souvent il n'ajoute pas un mot, estimant que le geste suffit. De la part du sollicite, du prié plutôt, ni rebuffade, ni impolitesse, ni mine dégoûtée par des plaies qu'on étale. Elles ne dégoûtèrent ni les grands peintres ni les grands écrivains d'Espagne. Seriez-vous plus délicat que ces illustrissimes ? « L'Espagne, a écrit Michelet, le seul pays qui ait une littérature de gueux. » Il a aussi une peinture de gueux. Ni son pinceau ni son verbe n'ont reculé devant les spectacles de clinique. On rapporte, comme étant d'hier, cette réplique d'un mendiant à un bourgeois qui lui reprochait sa fainéantise : « C'est de l'argent que je vous demande, non des conseils. » Elle est dans les épigrammes de Martial, écrivain latin mais Espagnol d'origine. Vous voyez que cette fierté remonte loin. « En Espagne, dit plaisamment Montesquieu, un mendiant ne rencontre jamais un autre mendiant sans lui demander : « Sa Seigneurie a-t-elle pris son chocolat ? » Ces propos entretiennent la dignité de l'espèce. »

Bien plus est-elle entretenue par la chimère. Pas un mendiant qui n'achète une parcelle de billet de loterie, pas un qui ne caresse la délicieuse supposition d'avoir gagné. Que dis-

je ? Supposition. N'est-il pas sûr de gagner, ou quasi sûr, autant qu'on est sûr des choses de ce monde ? Dieu, pour l'avoir si maltraité, ne lui doit-il pas cette compensation ? Si, pendant qu'il vous tend son feutre informe, les yeux de ce Dio-



Le Picador hué, par Medina Vera

gène à mante couleur d'amadou regardent dans le vague lointain, c'est qu'il est absorbé par l'usage de sa richesse future. Cette chimérique manie est bien nationale. Les grands observateurs l'ont notée et développée, aussi bien Cervantès que le romancier contemporain Perez Galdos. Dans un de ses romans, *Misericorde*, rien de plus drôle et de plus vrai que le dialogue d'un ancien vieux petit fonctionnaire réduit à la mendicité déguisée avec une voisine dont tout l'avoir a pris le chemin de la *Casa de Prestamos* (maison de prêt), mais qui espère duciel, c'est-à-dire de la mort problématique d'un parent riche, un complet remplumage. « Quand vous aurez hérité, lui dit le vieux, prenez garde aux parasites, vivez pour vous, ne recevez pas ou guère. Une fois par mois un diner de six couverts pour les intimes, deux fois par an un grand diner de vingt couverts pour entretenir certaines relations. » Cependant, ils n'ont diné ni l'un ni l'autre, et la cheminée a perdu le souvenir du feu.

De même que l'ingéniosité des voleurs, celle des mendiants défraie la chronique espagnole. Je cède au plaisir de conter une de ces bonnes histoires. Donc, un parfait chrétien, dévot à une église dont les mendiants l'accueillaient par des : « Dieu assiste votre grâce ! Que Dieu conserve à votre grâce la vue et la santé ! » s'aperçut, rentré chez lui et son argent de poche compté, qu'au lieu de donner à un de ses frères en Dieu un demi-peseta comme il en a eu l'intention, c'est par erreur une pièce d'or de dix pesetas. Il court à l'église. Des mendiants sont accroupis sur les marches du parvis, mais non celui à qui il a fait l'aumône. Son adresse ? Ils la lui indiquent. C'est loin, dans les quartiers neufs. Le tramway le dépose devant une maison de rapport blanche et bleue, dont la porte ouvre sur un palier garni de sa cage à ascenseur, éclairé à l'électricité. Il y a méprise, se dit notre homme, et s'adressant au portier : « C'est bien ici, je ne me trompe pas, qu'habite le seigneur Un tel ? — Oui, Monsieur. » De quel front dire au portier : « C'est bien un mendiant de profession, n'est-ce pas ? » Le plus sage est de se taire, de prendre l'ascenseur, et de sonner au troisième à gauche... On verra bien. A une femme qui est venue

lui ouvrir : « C'est bien ici... ? » Le voici dans un salon meublé du piano bourgeois et de la pendule sous globe, de sièges et de portraits d'ancêtres... Il attend. Sera-ce le mendiant ? C'est lui, en complet d'intérieur. « Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? » Et après explication : « Je n'ai pas sur moi mon vêtement de mendiant. Excusez-moi, je vais m'assurer... » Et revenant : « C'est juste, voici 9 pesetas et demi qui vous reviennent. Et merci, Monsieur, merci... »

Au-dessous des mendiants, les gitanos. Ceux de Madrid passent pour être de sang moins mêlé que ceux d'Andalousie. Comme en Andalousie, ils sont maquignons, tondeurs de chevaux et ressuscitent les ânes morts. Les femmes, on les voit tout le jour trotter par Madrid, la tête enbeguinée d'un foulard multicolore, de longs pendants de filigrane aux oreilles, pieds mignons, mains mignonnes, ovale parfait du visage, teint bistre, dents blanches et bien plantées. Cette brillante et saine dentition est d'autant plus remarquable qu'elles se nour-

rissent mal et qu'elles négligent la propreté de la bouche comme du reste. — Donnez un sou à un enfant gitano et à grands coups de poing de bas en haut sur son menton, il fera se choquer et s'entrechoquer les dents de manière à produire un roulement de castagnettes. — Elles s'introduisent dans les maisons des quartiers populaires, — bas quartiers, *bajos barrios*, comme on dit à Madrid, offrent des aiguilles, du fil, proposent des philtres d'amour, prédisent la bonne aventure, tirent les cartes, cependant que leurs yeux furettent en quête de quelque chose à chaparder.

Mais les intérieurs espagnols sont si soigneusement retranchés ! Judas, grilles, verrous, chaînes, barres transversales tant que vous voudrez. Néanmoins fidèles à leurs maris qui d'ailleurs les tueraient en toute tranquillité.

Tenez-vous à voir ces gitanos chez eux, au faubourg des *Cambreras*, au-delà de la porte de Tolède ? Quel meilleur guide que Henri

Regnault ? De Madrid il écrit à un de ses amis :

« Nous sommes entrés dans une longue maison composée d'un seul rez-de-chaussée, divisé en plusieurs petites chambres. Chaque famille en occupe une. Un feu de braise est allumé au



La Mantille noire
Dessin de Robert Delétang



La foule aux Toros, dessin de Robert Delétang



L'Arrivée à la Plaza
Tableau de Henri A. Zo (Crevaux phot.)

milieu de la pièce sur le carreau même de la chambre. D'un côté sont les paillasses sur lesquelles ils dorment. Ils sont assis autour du feu, les enfants couverts seulement d'une petite chemise déguenillée. Les ânes se promènent dans les chambres et passent de l'une à l'autre, mangeant les brins de paille qu'ils trouvent par terre. Un beau jeune homme jouait de la guitare, un autre chantait, les femmes marquaient le rythme en frappant leurs mains et les enfants dansaient. La pièce était éclairée par une petite lampe de forme antique. »

Au-dessous du gitano, « le golfo ». Type inconnu des étrangers de passage. Tout autant je l'ignorerais si une piécette de théâtre ne me l'avait présenté, romantisé, cela va sans dire, car au naturel le golfo n'est autre qu'un vagabond que la paresse et la passion de l'indépendance animent, par rapport à l'activité sociale, d'une force centrifuge, rétif à s'emboîter dans une quelconque alvéole de la ruche madrilène. Ce n'est pas notre chemineau. Celui-ci travaillote à n'importe quoi, parfois même possède une roulotte. Ce n'est pas notre apache. Le golfo est inoffensif. Ce n'est pas un mendiant puisque la mendicité en Espagne est un échelon dans la hiérarchie sociale. Il ne tend pas la main. Il subsiste de ce qu'il trouve et loge à la belle étoile.

Un historien a dit qu'à bien observer les figures contemporaines, il en est qui ramènent à l'âge de pierre. A l'en croire notre temps a ses anachronistes qui pâtissent d'être nés trop tard. Les golfos sont de ceux-là. Des golfos il y en a partout. Mais seul ce singulier pays de Castille dont voici un dicton : *De poetas y de locos todos tenemos un poco* (du poète et du fou nous tenons tous un peu) a assez d'étrangeté pour constituer un tel type de déclassement. Si la police refuse au golfo le droit de cité et le lui démontre en le raflant par masse, la littérature l'admet. Nulle part autant qu'en Espagne, elle n'a pour les outlaw de la prédilection. Voyez les drames de Calderon, les longues nouvelles intercalées par Cervantès dans la première partie de *Don Quichotte*. Pour un chagrin d'amour, pour une injure non vengée, pour un malentendu qu'auraient réglé deux mots d'explication, on y voit des

jeunes gens, voire des jeunes filles de la meilleure condition, se jeter incontinent dans la vie sauvage, s'enfoncer en des montagnes où ils se nourrissent de glands, de fromage que par compassion des chevriers leur abandonnent. On les recherche. On les trouve *poetas y locos* comme dit le proverbe, composant des sonnets et commettant des extravagances. Ce sont des golfos poétisés. Mais ce sont des golfos. Et si les moyens d'expression des littérateurs d'aujourd'hui sont faibles eu égard à ceux du XVII^e siècle, l'inspiration est la même.

Quant aux monuments, Madrid est une ville ingrate. Sans doute pour le Madrilène au fait des moindres particularités de l'histoire, une bâtisse insignifiante en elle-même s'architecture de tout un passé. Mais il ne suffit pas à l'étranger qu'une inscription dans la *calle Mayor* marque le logis qu'habitait Calderon pour que son album se garnisse. Les constructions du XVII^e siècle dont cette rue se jalonne, toutes fastueusement écussonnées, en pierre ou en granit, sont d'une massive carrure. De leur vestibule où miroite une vaste lanterne ancienne suspendue monte un escalier seigneurial. Mais ce n'est que *plaza Mayor* que l'étranger se sent dépaysé. Cette place le reporte trois cents ans en arrière. De même que notre place Vendôme elle est un tout, et semble sortir d'une même pensée. Bien que proche du centre, comme la vie brillante s'est retirée d'elle, que, après tant de fêtes, d'illuminations, d'autodafé, de tournois, de processions, elle n'est plus occupée que par des boursiers, des marchands de légumes ou de lainage, cette demi-déchéance, laissant intacte la magnificence, la baigne de cette poésie qui s'attache aux grandes choses un peu délaissées.

« Cette place, écrit Saint-Simon dans ses Mémoires, est plus longue que large. Les cinq étages des maisons qui l'environnent sont du même niveau, chacune avec des fenêtres égales en distance et en ouverture, qui ont chacune un balcon dont la longueur et l'avance sont parfaitement pareilles, avec un balustre de fer aussi de hauteur et d'ouvrage semblables entre eux, et



Une loge aux Taureaux, dessin de Mendez Bringa

tout cela parfaitement pareil en tous les cinq étages. » La fière statue équestre, en bronze, de Philippe III, par Jean de Bologne, ne se dressait pas alors au milieu. On ne l'a plantée que lorsque la *plaza Mayor* a été abandonnée comme lieu de cérémonie. En 1846 y a été courue, à l'occasion du mariage du duc de Montpensier avec l'infante, la dernière de ces courses de taureaux d'autrefois, où des gentilshommes attaquaient la bête, de concert avec des toreros de métier. En 1848, la statue a été portée là de la *casa del campo* où elle était depuis deux cent trente-cinq ans. Sans avoir la vigueur altière du Colleone et de cet autre condottière sculpté pour Padoue par Donatello, le voyageur l'associe en ses souvenirs avec les tableaux de Velasquez où le pieux mensonge du génie fait enfourcher un cheval qui se cabre par un fantôme de souverain.

C'est de là que part la rue de Tolède menant aux quartiers populaires. Aussi la place Mayor est-elle un point d'aboutissement aux paysans des environs de Madrid qui viennent à la ville porter des légumes et acheter de quoi se vêtir, eux et leurs bêtes. A certains jours de marché, elle est couverte de tentes, sous lesquelles rutilent des monceaux d'oranges, de limons, de grenades, de raisins, d'olives, de piments, tomates, etc. A ce barriolage répondent les boutiques de selliers où pendent des harnachements de cuirs, passementeries de laine rouge, pompons, miroirs, tout l'enjolivement traditionnel des mules espagnoles.

Descendant la rue de Tolède, avant d'arriver à l'emplacement de l'ancienne et fameuse place de la *Cebada* (avoine), qui se couvre aujourd'hui d'une moderne toiture de halle, on remarquait une étroite façade ogivale, contiguë à des maisons sans style, comme un précieux bijou sur des lambeaux d'une vieille robe, dit un historiographe. Ce n'était qu'un portail dessiné par un arc en tiers-point se développant avec correction depuis l'imposte jusqu'au claveau. Un archivolt l'encadrait, garni de feuilles d'acanthé et limité par un bourrelet. Sur la douelle qui fermait l'arc on lisait : ano 1507. Plus haut, l'inscription : *Este hospital es de La Concepcion de Madre de Dios que fundaron Francisco Ramirez y Beatrix Gelindo su mujer.* A droite et à gauche deux écussons entourés d'un câble, allu-



Le Soir de Noël, dessin de F. Alberti



Paysans de Castille, dessin de Robert Deléang

sion à l'ordre de Saint-François. Au-dessus, groupe sculpté de deux figures enveloppées d'un grand manteau et qui abritées d'un riche dais gothique, semblaient vouloir s'embrasser. Ce joyau était d'autant plus précieux, pour parler comme l'historiographe, que dans cette grande agglomération artificielle et voulue par l'esprit centralisateur et unitaire des rois d'Espagne, il restait le seul vestige, non seulement d'une architecture antérieure, mais aussi d'une de ces fondations par legs où se manifestent la mysticité et la liberté moyen-âgeuse. On l'abattit voici cinq ans et les dévots du vieux Madrid le regrettent.

Ce Ramirez, de qui le nom n'éveille pas grand chose chez un non-Espagnol, était grand maître de l'artillerie de Ferdinand et Isabelle. C'est un de ces démons de la guerre à l'image de notre Montluc, qui, robustes et hardis entrent casque en tête, comme dit Flaubert, dans les villes fumantes. Il prit Malaga... Il fut de ceux qui prirent Grenade. En 1499 c'est à lui qu'on a recours contre les Maures soulevés dans les montagnes de Ronda. Tué en 1501 dans la sierra Bermeja, il laisse une veuve extrêmement douce et pieuse, — les contrastes s'attirent, — lettrée, versée dans le latin et le grec et qui, beaucoup plus jeune que son

mari, repoussant toutes les offres de remariage se décide pour les bonnes œuvres. Cet hôpital parmi une population misérable, — en dehors des murs de Madrid en ce temps-là, — elle y demeure après l'avoir fondé. Elle le régit de par une constitution de son choix qui, — rare survivance,

— était encore en vigueur durant les dernières années du XIX^e siècle. Et elle meurt en 1534. Tout près, au monastère de la Conception Jérôme, dans la chapelle principale, à droite et à gauche du maître-autel, son mausolée et celui de son mari se font pendant. Ils sont en albâtre. Par l'excès d'une ornementation où abondent les hippogriffes, les volutes, les génies ailés, les griffons, les têtes de lion, les cornes d'abondance, les chérubins, les candélabres, ils témoignent d'une renaissance italienne déjà décadente.

En Espagne on trouve dans la sculpture et l'architecture partout la main italienne. Cela fait le désespoir des historiens patriotes. A les en croire, la tyrannie italienne aurait gêné l'efflorescence de l'art

national. Pour revenir à dame Gelindo, c'est un honneur pour la mémoire de la reine Isabelle d'avoir eu pour camériste une femme aussi éminente par l'étendue de son esprit que par sa piété.



Artillerie espagnole, d'après une aquarelle d'Estevan

De la Latina au Rastro il n'y a qu'un pas. On nomme ainsi, du nom de la place et du quartier où il se tient le dimanche, un marché analogue à notre Temple, mais en plein vent, où, sans réglementation aucune, vient vendre qui a quelque chose à vendre, n'importe quoi. D'où le même amas hétéroclite qu'à Paris à la foire à la ferraille, à Rome place Navonne. C'est une maxime que, avec du flair, du bonheur, de la patience, de la bravoure aux puces et même à pire, on a des chances de tomber sur un chef-d'œuvre et de l'acquérir pour deux reaux. Mais le phénix de la trouvaille est encore à citer. Les marchands d'antiquité de Madrid sont au fait et raflent tout ce qui est passable. Je n'ai point passé cinq minutes dans la boutique de n'importe quel d'entre eux, qu'il ne soit entré un pauvre, — ou un riche, — honteux qui, après des façons tirait quelque chose de dessous son manteau. En Espagne la loi n'oblige pas comme en France le marchand à prendre le nom du quidam et à s'en assurer en ne le payant qu'à domicile.

Revenons vers le centre par la *plaza del Progreso*. Tout en cheminant on s'avise que la vie rurale n'est pas à Madrid aussi distincte de la citadine que dans nos grandes villes. Non seulement les antiques *mesones* pour *arrieros* s'avancent là tout près. Mais encore derrière la grande poste, je croise d'autres mules qu'un garçon, d'espadrilles chauffées, mène abreuver à la vasque d'une fontaine érigée en gerbe au milieu d'une placette, cependant qu'une forte et grande Asturienne tend à l'un des jets d'eau le goulot de sa cruche verte et polie. Scène rustique qui, photographiée, donnerait en mille à deviner où elle se passe.

Me voici à la *Puerta del Sol*. C'est le cœur de la cité. Toutes les voies y mènent, tous les tramways. Carrefour plutôt que place, où débouchent les rues les plus passantes : *calle Mayor*, *calle del Arenal*, *calle de Alcalá*, *Carrera San Jerónimo*, *calle de la Montera*. Elle a la forme d'un demi-arc de cercle, dont le Ministère de l'Intérieur, bâtiment qui a des portes et des fenêtres, serait le segment. Là les grands hôtels alignent leurs balcons. Là les cafés flamboient, les régiments passent, les crieurs de journaux lancent leur cri aigle, des *chulas*

quêtent, sans en avoir l'air, le compliment des oisifs qui encombrant le trottoir... On stationne beaucoup. Ici les agents ne font pas circuler. C'est comme une bourse aux nouvelles, en plein cœur de la ville. On rencontre Pierre. On rencontre Paul. Et l'on cause tout en se récréant du spectacle si vivant, si coloré de la place...

La prochaine course de taureaux fait souvent les frais de l'entretien dans les cafés et au dehors. Justement le personnel de la *corrida* de dimanche est là qui flâne; tous reconnaissables à la *coleta*; banderilleros, picadores tournent comme des satellites autour de leur astre le matador, celui-ci imposant par la noblesse de son maintien, la dignité de ses gestes, le sentiment de la perfection de ses formes. Comme élégance nerveuse, on ne saurait sur cette planète trouver mieux. « Autour d'eux, s'agite l'essaim de ces mouches du coche de la tauromachie, de ces amateurs importuns qui jouent aux professionnels, et que ceux-ci surnomment ironiquement *maletas* (valises). A distance plus respectueuse, se tient

la contrefaçon du *torero*, le *chulo* : casquette crapuleuse, pantalon collant aux hanches et tirebouchonnant sur les pieds, veste étriquée et masque canaille. »

La calle de Alcalá est comme une ouverture du Madrid qui étouffe sur le Madrid qui a de l'air. A partir de la calle de Séville — où des mentons bleus font le pied de grue dans l'attente d'un engagement — elle s'abaisse puis, le Prado passé, se relève en même temps que s'allongeant et se déployant,



La Relève de la Garde (Hallebardiers)
D'après une aquarelle d'Estevan

elle permet au promeneur d'embrasser les arbres du Retiro, le monument du Dos de Mayo, la masse du Musée National, la Fontaine de Cybèle, la Porte en arc de triomphe

de Alcala et le magnifique édifice de la Banque d'Espagne. Grandiose perspective dont les Madrilènes sont justement fiers. Sur son char antique, que deux lions traînent, la mère de toutes choses, Cybèle, roule puissamment sur la terre et sur les eaux. On ne plaindrait pas la débauche d'inspirations païennes à laquelle se livra le XVIII^e siècle, si elle n'avait produit que des œuvres aussi décoratives. On n'en peut dire autant de la façade du *Palacio del Congreso*, où se tiennent les Cortès. Lions et colonnes antiques, du poncif le plus glacé. Les députés qui fréquentent là ont-ils la solidité des colonnes et la bravoure des lions? On en doute à voir l'indifférence du populaire. A l'égard de la sauce à laquelle on l'accommodera, il a le désabusement de l'Arabe. « Quand Dieu, — conte-t-il, — créa le monde, à chaque contrée il dit : « Demande de quels dons tu veux être pourvue, et tu les auras ». « Je veux un beau ciel », dit l'Espagne, accordé, « des vignes », accordé, « des oliviers », accordé, etc., etc. Elle s'en va, puis revient : « J'ai oublié : « Un bon gouvernement aussi ». — Trop tard, fait Dieu. — Et voilà pourquoi l'Espagne ne sera jamais bien gouvernée. »

Ainsi que les Romains, les Madrilènes ont le goût des fontaines architecturales érigeant leurs formes gracieuses de candélabres d'où s'épand la liquide lumière. Sur cette terre sèche, rien que de la voir rafraîchit les yeux autant que de la boire procure ce ravissement que l'Espagnol savoure plus que personne au monde, étant de sa nature grand engloutisseur d'eau. La plaza de Oriente, ainsi nommée sans doute parce qu'elle est au Nord-Ouest de la ville, s'est définitivement configurée à moi moins pour sa pompeuse statue équestre de Philippe IV, moins pour ses quarante-huit statues indifférentes de rois Visigoths, que pour le murmure de son onde en cascade et pour les pourpreslueurs africaines dont s'illumine le soir la ligne tranchante des monts Guadarrama.

La passion des courses de taureaux brûle-t-elle toujours d'un même feu? La question n'est pas oiseuse. Qu'elle s'attédie et ce sera signe que l'Espagnol n'a pas besoin, pour se procurer de l'émotion, d'un



Servante Andalouse
Tableau de Jean Sala

pathétique d'essence cruelle. Or, loin de s'attédir, elle bouillonne. Témoin cette ruée de peuple par la calle de Alcala, les omnibus chargés, les appels des aboyeurs, les victorias chatoyant de mantilles de *madroños* (pompons de peluche sur fond de satin éclatant); si ces dames sont en coupé, la capote tendue de châles de Manille; aux abords de l'édifice la foule des gagne-petit glapissant leurs *abanicos de calaña* et leurs rafraîchissements. A l'intérieur, quinze mille fleurs que le vent agiterait, tel est le premier choc de la sensation à l'aspect de ces mouvants et gesticulants gradins.

L'étranger le plus prévenu contre ce divertissement en est grisé. Il comprend que ce peuple qui lit peu, qui ne court plus d'aventures, qui est dégoûté de la politique, trouve là l'émotion conforme à son génie. Le meurtre tourné en jouissance, cela est bien espagnol apparemment, puisque, entrez dans le *Palacio de la Biblioteca y Museos nacionales*, — un bâtiment qui pour sa vastitude, l'ampleur de ses salles, son faste de marbre est aux collections ce que la Banque d'Espagne est aux finances, — et visitez-y le musée des peintres d'aujourd'hui. Peu de paysages, d'idylles, de scènes tranquilles et familiales. On dirait une incapacité de rendre les douceurs de l'amour partagé, la poésie de l'ombre et du mystère. Mais des têtes coupées et sanguinolentes, des cadavres

qu'on met en bière, des prisonniers qu'on fusille, des Lucrèce qui se poignent, et jusqu'à une exécution par le garrot!

Le roi de temps à autre assiste à une corrida. Il a bien fallu que sa femme surmontât sa répugnance. Aux courses royales, une rangée de haliebardiens forme rempart au-dessous de la loge du roi. C'est le peuple qui le contraint à y assister, de même que le peuple romain contraignait le doux Marc Aurèle à présider aux combats de gladiateurs. Au XVIII^e siècle, Philippe V interdit les courses de taureaux par cas de conscience. Aujourd'hui cela ferait une révolution.

Dans les corridas, la comédie se mêle au drame. Comédie, cet *aficionado* maniaque, ce pédant de la taumachie qui, à perte de vue, disserte sur les règles, juge avec un inimaginable sé-



Gitanes, d'après un pastel d'Alexandre Lunois



PORTRAIT DU DUC D'OLIVARÈS, PAR VELASQUEZ

Musée du Prado (Cliché Braun)

de Alcala et le magnifique édifice de la Banque d'Espagne. Grandiose perspective dont les Madrilènes sont justement fiers. Sur son char antique, que deux lions traînent, la mère de toutes choses, Cybèle, roule puissamment sur la terre et sur les eaux. On ne plaindrait pas la débauche d'inspirations païennes à laquelle se livra le XVIII^e siècle, si elle n'avait produit que des œuvres aussi décoratives. On n'en peut dire autant de la façade du *Palacio del Congreso*, où se tiennent les Cortès. Lions et colonnes antiques, du poncif le plus glacé. Les députés qui fréquentent là ont-ils la solidité des colonnes et la bravoure des lions? On en doute à voir l'indifférence du populaire. A l'égard de la sauce à laquelle on l'accommodera, il a le désabusement de l'Arabe. « Quand Dieu, — conte-t-il, — créa le monde, à chaque contrée il dit : « Demande de quels dons tu veux être pourvue, et tu les auras ». « Je veux un beau ciel », dit l'Espagne, accordé, « des vignes », accordé, « des oliviers », accordé, etc., etc. Elle s'en va, puis revient : « J'ai oublié : « Un bon gouvernement aussi ». — Trop tard, fait Dieu. — Et voilà pourquoi l'Espagne ne sera jamais bien gouvernée. »

Ainsi que les Romains, les Madrilènes ont le goût des fontaines architecturales érigeant leurs formes gracieuses de candélabres d'où s'épand la liquide lumière. Sur cette terre sèche, rien que de la voir rafraîchit les yeux autant que de la boire procure ce ravissement que l'Espagnol savoure plus que personne au monde, étant de sa nature grand engloutisseur d'eau. La plaza de Oriente, ainsi nommée sans doute parce qu'elle est au Nord-Ouest de la ville, s'est définitivement configurée à moi moins pour sa pompeuse statue équestre de Philippe IV, moins pour ses quarante-huit statues indifférentes de rois Visigoths, que pour le murmure de son onde en cascade et pour les pourpreslueurs africaines dont s'illumine le soir la ligne tranchante des monts Guadarrama.

La passion des courses de taureaux brûle-t-elle toujours d'un même feu? La question n'est pas oiseuse. Qu'elle s'attédie et ce sera signe que l'Espagnol n'a pas besoin, pour se procurer de l'émotion, d'un



Servante Andalouse
Tableau de Jean Sala

pathétique d'essence cruelle. Or, loin de s'attédir, elle bouillonne. Témoin cette ruée de peuple par la calle de Alcala, les omnibus chargés, les appels des aboyeurs, les victorias chatoyant de mantilles de *madroños* (pompons de peluche sur fond de satin éclatant); si ces dames sont en coupé, la capote tendue de châles de Manille; aux abords de l'édifice la foule des gagne-petit glapissant leurs *abanicos de calaña* et leurs rafraîchissements. A l'intérieur, quinze mille fleurs que le vent agiterait, tel est le premier choc de la sensation à l'aspect de ces mouvants et gesticulants gradins.

L'étranger le plus prévenu contre ce divertissement en est grisé. Il comprend que ce peuple qui lit peu, qui ne court plus d'aventures, qui est dégoûté de la politique, trouve là l'émotion conforme à son génie. Le meurtre tourné en jouissance, cela est bien espagnol apparemment, puisque, entrez dans le *Palacio de la Biblioteca y Museos nacionales*, — un bâtiment qui pour sa vastitude, l'ampleur de ses salles, son faste de marbre est aux collections ce que la Banque d'Espagne est aux finances, — et visitez-y le musée des peintres

d'aujourd'hui. Peu de paysages, d'idylles, de scènes tranquilles et familiales. On dirait une incapacité de rendre les douceurs de l'amour partagé, la poésie de l'ombre et du mystère. Mais des têtes coupées et sanguinolentes, des cadavres

qu'on met en bière, des prisonniers qu'on fusille, des Lucrèce qui se poignent, et jusqu'à une exécution par le garrot!

Le roi de temps à autre assiste à une corrida. Il a bien fallu que sa femme surmontât sa répugnance. Aux courses royales, une rangée de halbardiers forme rempart au-dessous de la loge du roi. C'est le peuple qui le contraint à y assister, de même que le peuple romain contraignait le doux Marc Aurèle à présider aux combats de gladiateurs. Au XVIII^e siècle, Philippe V interdit les courses de taureaux par cas de conscience. Aujourd'hui cela ferait une révolution.

Dans les corridas, la comédie se mêle au drame. Comédie, cet *aficionado* maniaque, ce pédant de la taumachie qui, à perte de vue, disserte sur les règles, juge avec un inimaginable sé-



Gitanes, d'après un pastel d'Alexandre Lunois



PORTRAIT DU DUC D'OLIVARÈS, PAR VELASQUEZ

Musée du Prado (Cliché Braun)



Rémouleur ambulant
Dessin de R. Delétang

de mannequins s'enseignent, et quand il rejette sur l'épaule les plis doublés de rouge de sa cape, on dirait que la tradition tauromachique y tient toute.

Comédie, ce matador qui, dans le même hôtel où je suis, déjeune en compagnie d'admirateurs. Au diner, sa table est vide. Que s'est-il donc passé? Que le matador a eu peur, a filé devant le taureau, — cela peut arriver à tout le monde, — qu'on l'a sifflé, que ses admirateurs l'ont lâché et qu'il dine dans sa chambre en attendant le train de nuit qui le ramènera vers son andalouse patrie.

Il est extraordinaire que de toutes les villes d'Espagne, Madrid seule soit dépourvue d'une cathédrale, d'une de ces Seos qui plongent la cité dans les siècles, de même qu'elles lui montrent le ciel du doigt de leur clocher. C'est une infériorité, une indigence. Elle tient à ce qu'au XVII^e siècle l'esprit municipal, plus édificateur des églises que la foi, n'était plus capable de cette merveille. De ci de là on en est à chercher soit un tombeau : celui de l'infante dona Juana, fille de Charles-Quint, dans l'église de *las Descalzas Reales*, soit des fresques de Goya dans *San Antonio de la Florida*. Ne parlons pas du Panthéon raté de *San Francisco el Grande*. C'est de l'art officiel, un prétexte à de la froide sculpture et à de la peinture glacée. Ces soi-disant religieuses fresques de Goya sont la plus amusante manifestation du bonheur dans l'audace. Figurez-vous qu'ayant à peindre une coupole, plusieurs petites voûtes, des tympans, des arcs, et le sujet imposé étant : *Saint Antoine de Padoue ressuscite un mort, pour lui faire révéler le nom de son meurtrier*, Goya campe ce saint et le mort qui

rieux de Machaquito et de Bombita, ne se manifeste jamais content, vantant, pour les déprécier, l'immortel Lagartijo, tel ce vieil abonné du Français qui vous ferme la bouche par un : « Ah ! si vous aviez vu Rachel ! » Bien entendu, il ne se sert que de termes techniques et, au sortir de la course qui a tant laissé à désirer, s'abîme dans la lecture du journal

spécial qui, en langage non moins particulier, non moins hérissé de science, publie le compte rendu. Au cirque, il s'assied toujours à la même place, de manière que les amateurs en herbe se le désignent : « Il est là, gare à la moindre faute ! » Il s'intéresse à l'école de taumachie, où les règles de l'art à l'aide

n'est plus mort ; mais la chose faite, envoyant promener l'histoire et la légende et se laissant aller à son génie, il groupe autour du saint et le contemplant, *manolas* avec la mantille, *majos* aux *mantas* bigarrées, toute une foule de passants, de badauds, tels qu'on les voyait dans la rue ! A ce modernisme qu'eût dit notre Institut ? Charles IV le trouva très bien. Et les colorations claires de ces fresques égayèrent les dames de la Cour.

Ce n'est point par ses divertissements que Madrid retient l'étranger : Le dimanche, s'il pleut, le musée est fermé, les gardiens ne voulant point assumer le risque de dégâts par dégoulinements de parapluie. Les taureaux doivent à ce contretemps d'être prolongés de huit jours. Et rien ne remplace ce spectacle populaire.

Les hôtels de Madrid ne sont pas aménagés pour réserver à leurs hôtes de vastes salons de lecture et de conversation soigneusement calfeutrés contre l'humidité ambiante. Pas un chat dans la rue, le Madrilène étant trop coquet de sa chaussure pour la compromettre dans les mares que favorise un pavé inégal.

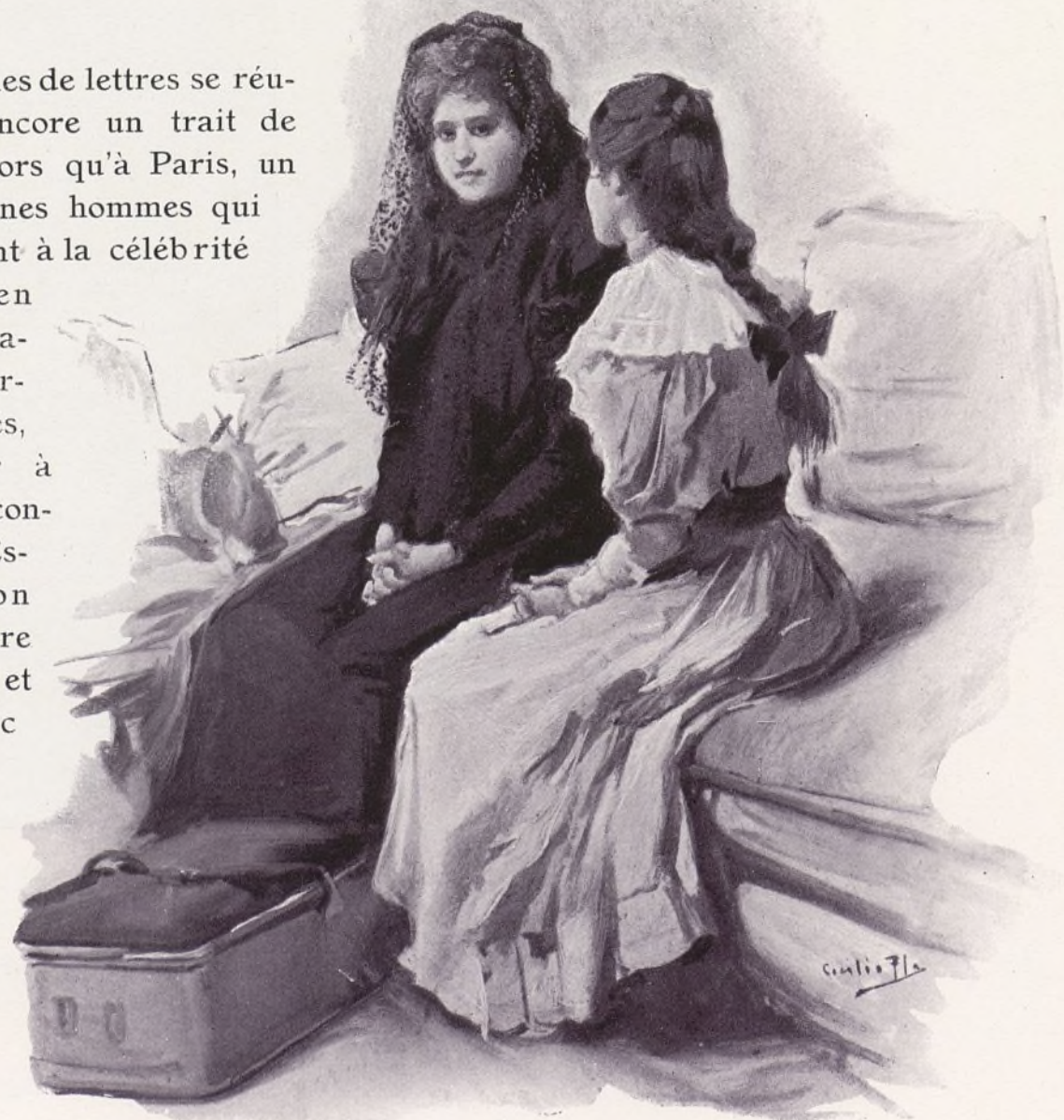
Entrons dans un café de la calle de Alcalá, celui qui passe pour le plus brillant. Nos vieilles petites villes possèdent des cafés, décorés à la française de filets blanc et or et de hautes glaces, auprès desquels celui-ci, avec ses banquettes entre la table et le mur, pâlit comme un lumignon auprès d'une lampe électrique. Il s'y rencontre des hommes de toute condition ou à peu près, trait de mœurs démocratiques. En France, au contraire, chaque café a, par la qualité de sa clientèle, son étiage social.

Comme tout le monde fume immodérément, on y est immergé dans de la fumée. C'est ici qu'un portrait de Carrière prendrait toute vérité atmosphérique. Pas de journaux pour tuer le temps. En Espagne, il est d'usage qu'un vendeur se tienne sur le seuil, un peu en dedans, et qui veut lire doit lui acheter. Dans une salle réservée, quel-



Plaza de Oriente (Cliché Lacoste)

ques hommes de lettres se réunissent. Encore un trait de mœurs. Alors qu'à Paris, un de ces jeunes hommes qui se destinent à la célébrité peut, rien qu'en s'attablant à certains cafés, s'acointer à des noms connus, en Espagne on plante entre le cénacle et le public une cloison : on a son casino (prononcez



Modistes Madrilènes

Dessin de C. Plà

comme s'il y avait deux s), ou mieux : sa *tertulia*, endroit tenant le milieu entre le cercle rigoureusement fermé et la salle publique.

Parmi ces réunions d'hommes de lettres, l'*Ateneo* prime tant pour la qualité de ses membres que pour sa bibliothèque, ses conférences, son fumoir fameux sous le surnom de la *Cacharrería*. On y verse dans l'art pour l'art. C'est un vice des raffinés de Madrid de se complaire dans le cliquetis des idées et des mots, à croire que cet exercice a sa fin en soi. Aux débats des Cortès cela éclate. Est-ce un grand orateur qui parle ? Partisans et adversaires perdent de vue l'objet de la discussion. Lui de même. Il n'y a plus dans la salle qu'un virtuose et un public capté. Ce n'est que lorsqu'il a fini, et que de droite et de gauche on lui a serré la main, qu'on

retourne à ses moutons. Travers « d'artiste » qui présume de la générosité, et qui a pour heureuse conséquence de galantiser entre incompatibles de principes les relations de société. Générosité de Prim, ordonnant une fois au pouvoir de servir le traitement aux agents de la reine Isabelle, chargés auparavant de le capturer. Générosité de la même reine Isabelle priant le républicain Salmeron, alors exilé à Paris, d'accepter d'être son avocat-conseil.

De Madrid, ce prestige ne s'impose pas à toute l'Espagne, comme de Paris à la France. L'Espagne a ses écrivains régionaux qui, tel Mistral chez nous, telle une chèvre au rayon de sa corde, se limitent à leur province. Partout c'est dans le peuple que ces artistes prennent leurs personnages, parce que leur instinct les mène là où ils trouveront relief et couleur. Pour une fois que le jésuite Luis Coloma peint le beau monde de Madrid, il le noircit des tons d'encre les plus vigoureux. Ils y sont poussés par le goût même du peuple passionné de contrastes, et en même temps de vérité. Il ne donne ni dans le mélodrame (pas un théâtre de ce genre à Madrid) ni dans les romans-feuilletons, où les princes épousent d'honnêtes ouvrières, ni dans la gravelure du café-concert — les music-halls ont fait fiasco. — Réaliste, moqueur tour à tour et passionné, il entend qu'on lui serve son âme. Entre le régime de ces littérateurs et celui des nôtres, quel abîme ! Les nôtres, ils passent l'habit, fréquentent chez des financiers, écorcent leur originalité extérieure, se tiendraient déshonorés si leurs personnages n'avaient un nom à particule et ne se faisaient point précéder de cinquante mille francs



Sainte Elisabeth, par Murillo
Musée du Prado (Cliché Lacoste)



Charles-Quint, par Le Titien
Musée du Prado (Cliché Lacoste)

de rente. En été, on les voit sur les plages à la mode lutter de voyance avec les rastaquouères. Ils ont des colifichets plein leur appartement, donnent, ou du moins rendent des diners. A Madrid, j'ai été surpris de la simplicité de l'intérieur de Perez Galdos, de qui les romans s'écoulent si abondamment dans les Amériques. « Nous autres, — me confiait un journaliste frugal, — nous en sommes à l'époque héroïque. »

Au théâtre, plus sensible encore cette fraternité des littérateurs et du peuple. C'est pour lui que travaillent les artisans du *genero chico* (petit genre). Ce *genero chico* est le frère cadet de « la saynète », petite comédie de mœurs dont les chefs-d'œuvre sont caustiques autant que nos *Précieuses Ridicules*, mais appliqués à des dehors truculents.

Quand elle vint à Paris, mesagère de Calderon et de Tirso de Molina, en compagnie de son mari, M. Diaz de Mendoza, — grand d'Espagne qui s'est fait acteur par amour pour elle, — M^{me} Guerrero plaçait une de ces saynètes en queue du drame de cape et d'épée. Tel y était l'accent de vérité des acteurs que la troupe de M. Antoine, par comparaison, passerait pour affectée. Je me rappelle une de ces scènes. Elle représentait une cité ouvrière, force fenêtres donnant sur une cour. A chaque fenêtre, une cage et son oiseau : serin, chardonneret, perroquet ; puis autant de femmes qui, les persiennes ouvertes, adressaient chacune à son volatile un discours enfantin coupé d'onomatopées, de diminutifs caressants, d'hyperboliques serments de ne jamais se quitter. Elles parlaient avec une volubilité, un éclat, une démonstration de gestes, une modulation de voix tout à fait divertissants.

La saynète, c'était trop nu. On y a intercalé de la musique, généralement empruntée à des airs populaires. Avec la musique, la danse. Quand musique et danse contrebalancent le dialogue, la pièce se range dans la *zarzuela*, sorte d'opéra comique, mais sans romanesque, — du moins tel que nous l'entendons, — et sans grande invention musicale. Les danses ont toujours le caractère de la province où se passe l'action. Pour peu qu'on séjourne quelques semaines à Madrid, on peut donc géographier la chorégraphie espagnole. Les pas les plus en vogue pour le quart d'heure ? Le *tango* et le *garrotin*, deux pas gitanos qui ne sont rien moins que chastes. Je ne vous les décrirai pas.

Non que ma pudeur s'y refuse, mais parce que les danses espagnoles, c'est un peu comme la tauromachie ; il y a des connaisseurs hérissés du pédan-

tisme d'une longue connaissance, qui ne me pardonneraient pas la moindre paille d'erreur. Dans ce pays où, comme dit Cervantès, *no hay mujer que no salga del vientre de su madre bailadora*, où la danse est un drame de la séduction qui commence par les yeux pour finir par l'enlèvement à bras le corps, chaque province a plusieurs drames à soi qui ont une conformité, non seulement avec le caractère indigène, mais aussi avec les diversités de l'attaque du mâle et de la défense de la femme : c'est vous dire si cette escrime est compliquée.

Sur quinze théâtres que compte Madrid, le *genero chico* en occupe une demi-douzaine sur lesquels excelle l'*Apollo*, qui en est, comme on dit là-bas, la cathédrale. La soirée y est divisée en quatre « sections », — autant de sections que d'actes. L'on achète au guichet une section, de même qu'à une gare on prend son billet pour une partie du parcours. La première, malheureusement sacrifiée, parce que la ponctualité n'est pas une qualité indigène. Un jour que pour midi et demi précis, j'avais invité à déjeuner un de mes confrères de Madrid, le garçon de restaurant, impatient de me voir devant



Maria d'Angleterre, par Antonio Moro
Musée du Prado (Cliché Lacoste)

tion qui se trouva juste. Pareillement au théâtre se déroule le dernier rideau sur Matines. En vain le préfet de Madrid lance sur cette heure indue la foudre de ses arrêtés. La pente des mœurs est au noctambulisme et au lever tard. N'espérez pas, dans un hôtel de Madrid, obtenir votre chocolat avant neuf heures du matin. Le *mozo* vous tient pour fou, et votre coup de timbre retentit comme une intrusion dans le silence des corridors.

Ainsi que tout à l'heure au café, votre œil habitué aux sculptures dorées et aux plafonds peints des salles parisiennes n'est pas flatté des murs peints à l'huile. Sur la scène, au lieu des magnificences du Châtelet qui, d'un éblouissement des Mille et une Nuits, ravissent par contraste celui de qui la salle à manger Henri II a coûté 290 francs, c'est un décor d'auberge de grande route, scrupuleux de vérité, mais non dispendieux. Défroque à l'avenant. Prix des places qui ne fait pas dire à l'étranger : *demasiado caro*, et qui permet à la *chula* de coudoyer celle qui, l'après-midi, aux *Recoletos*, se pavait. On les confond volontiers l'une et l'autre, étant, de par le règlement, en cheveux, encore plus artistement



Portrait d'homme, par le Greco
Musée du Prado (Cliché Lacoste)

une assiette vide, me dit : « Est-ce un Espagnol ou un Français que vous attendez ? — Un Espagnol. — Vous pouvez commencer. Il ne viendra pas avant une heure et demie. » Prédic-



Philippe II avancé en âge, par J. Pantoja de la Cruz
Musée du Prado (Cliché Lacoste)

édiés que dans la rue, cheveux qui, avec le fard que ces dames ne plaignent point, ne manquent que d'un cadre en bois doré pour les identifier avec un Zuloaga.

Spectateurs et spectatrices n'observent pas ce silence et cette immobilité qu'on tient ailleurs inséparables de la bonne éducation. Encore une fois, nous ne sommes pas dans un salon. Les acteurs y seraient aussi déplacés. Très peuple, eux aussi. Dieu les garde de l'habit et des bonnes manières ! Quant aux comédiennes, comment afficheraient-elles ce luxe, produit d'une galanterie fructueuse, auquel nous ont accoutumés les théâtres parisiens ? Moins bête que le Français, l'Espagnol riche, épris d'une comédienne, s'empresse de la tirer de ces planches, excitant de vanité, mais supplice de l'amour jaloux. Celles qui restent sont le plus souvent d'honnêtes femmes, à qui il serait imprudent d'adresser des billets doux.

Malheureusement, la morale et l'art ne font pas toujours bon ménage. Il arrive qu'à force de réalisme et de truculent à tout prix, les fournisseurs du *genero chico* risquent des excursions dans la basse pègre. Ils s'autorisent du *Rinconete* et *Cortatillo* de Cervantès et d'autres tableaux renommés de truandaille. Mais, outre que le génie sauve tout, ces peintures sont plus moqueuses que complaisantes. Elles n'encouragent pas à l'encanaillement, au lieu que cette crapule agit sur les spectateurs à la façon des parfums capiteux dans les endroits mal famés.

On joue à Madrid l'opéra italien dans une salle plus vaste encore que notre Opéra, le *Teatro Real*, Plaza de Oriente. La façade est d'une indigence qui ne cherche pas à se déguiser. Bien que, en principe, il soit ouvert jusqu'à la fin de mars, je certifie qu'il était bel et bien fermé certain mois d'hiver que je passai à Madrid. Les places n'y sont pas moins chères qu'à Paris. Que les abonnés des loges n'y rechignent pas, soit. Mais le reste ne saurait être rempli que par des étrangers à grosses dépenses. Si j'en juge par la rareté des hôtels, ces étrangers n'abondent pas, — un peu par la faute des Espagnols. Les ressorts de la vie voyageuse sont si peu huilés dans ce bizarre pays ! L'Opéra en italien, cela chiffonne certains patriotes qui réclament un Opéra national. Où diable le patriotisme va-t-il se nicher ? Cette susceptibilité ressemble à celle des médecins, madrilénes faisant feu des quatre pieds pour ce grief que la seconde femme d'Alphonse XII, — la reine-mère actuelle, — avait, pour accoucher, un médecin autrichien. Comme elle tenait à lui, on convint d'un compro-

mis : un médecin espagnol prendrait le nouveau-né par la droite et l'autrichien par la gauche.

Au sortir du théâtre, qu'un Parisien de passage à Madrid

fasse son deuil de ces restaurants où l'on soupe, moins pour souper que pour se donner du remuement après trois heures de stage, pour s'exciter les nerfs et se rincer la vue par le moutonnement des toilettes, les fusées d'esprit et les fusées de champagne ; plus sobre le souper des Madrilénes. Il se borne à manger dans des tavernes du poisson frit et des mollusques, arrosés de manzanilla. A moins que vous ne préfériez déguster le Xérès dans des « bodegas » de style andalou. L'été, on s'en tient à la *horchata*, boisson glacée à base de « chufa », sorte d'amande qu'on récolte dans la province de Valence. Ce sont des Valenciennes en costume régional qui la servent, et n'ayez pas des reminiscences de filles de brasserie. Cela se passe le plus décemment du monde. Quant aux rares restaurants chics, funèbres simplement. Vous y tâterez de toutes les cuisines, l'espagnole exceptée. Celle-ci est

calomniée. Elle a du bon cependant. J'ai déjà vanté le jambon et l'omelette. C'est quelque chose. A côté des *mutton-shops* qu'on débite dans les *grill-rooms* de Londres, les côtellettes de mouton de Madrid sont lilliputiennes. Les poulets espagnols n'ont guère que des pattes. Les pieuvres à l'encre donnent le haut-le-cœur. Les « garbanzos » du « cocido » national font, comme dit Flaubert, les digestions retentissantes. En vain le riz à la Valencienne est saupoudré de safran pour mieux vous tenter. Mais le gibier vous y a un fumet sauvage plus qu'en notre France, trop civilisée. Il ne m'a point paru qu'il fût pris trop de libertés avec l'âme du vin qu'on met en bouteilles. C'est à l'honneur d'un métier décrié déjà du temps de Cervantès. N'est-ce pas dans *Don Quichotte* cette déclaration : « Je suis honnête quoique hôtelier ».

De même qu'en Bretagne les pardons, les pèlerinages espagnols ressuscitent ces foules du moyen âge, qui se déplaçaient, était-ce par dévotion seulement ? ou bien par ce besoin d'émigration qui tourmentait les hommes moins éloignés qu'aujourd'hui de la vie pastorale, et, parce que cette

vie les isolait de longs jours, tout allègres de se sentir les coudes, de se perdre dans cette mer humaine dont le bariolage, la diversité des idiomes les amusait. Ah ! quels beaux



Don Carlos, fils de Philippe II, par A. Sanchez Coello
Musée du Prado. (Cl. Lacoste)



Isabelle de Portugal, femme de Charles-Quint, par Le Tittien
Musée du Prado. (Cl. Lacoste)

réçits une fois de retour ! Leurs sens rudes ne pâtissaient pas des incommodités du manger et du dormir. Et l'argent qu'ils portaient noué dans un mouchoir se laissait arracher par les mercantis, fléau de ces réunions.

Le pèlerinage de San Isidro qui se tient à la mi-mai sur les rives du Manzanares n'est donc pas à dédaigner pour l'observateur. De toutes les parties de la Castille il attire à Madrid nombre de paysans désireux de changer d'air et de faire ribote. Dans un tableau de Goya exposé au musée du Prado, on les voit avec leurs chapeaux de feutre à larges bords, leurs chemises plissées, leurs boutons de métal, leur pourpoint, haut-de-chausses et guêtres. Costumes hélas disparus ! Mais le paysage n'a pas changé. Comme je ne me suis jamais rencontré à Madrid avec cette printanière date, je picore dans l'ouvrage de Davillier et dans un article de notre confrère de Madrid, M. Causse, de quoi tracer ce croquis : « Dès le matin tous les véhicules sont mis en réquisition pour transporter la foule : fiacres, omnibus, diligences au long attelage de mules, antiques



Élisabeth de Valois, première femme de Philippe II,
par J. Pantoja de la Cruz. Musée du Prado

calesines aux grandes roues et à la caisse peinte en jaune... C'est un prétexte pour aller goûter et danser sur la *pradera* dont l'herbe n'est pas encore tout à fait desséchée. Dès qu'on a traversé le pont de Segovie, le frisson lointain des guitares se fait entendre, mêlé au son nasillard de la cornemuse galicienne et au cliquetis des castagnettes. La musique se compose de *jotas* et de *cantos madrileños* qui se chantent avec accompagnement de guitare et de *bandurria*. La flûte, le triangle et la *pandereta* sont les autres instruments en vogue ; sans oublier le *pito*, petit sifflet de fer-blanc et les *campanillas* de San Isidro, clochettes de terre cuite qu'il est de rigueur d'acheter et qui jouent ici le rôle des mirlitons de Saint-Cloud. Parmi les danseurs brillent les soldats et les *criadas* (servantes). Voici de bons bourgeois assis sur l'herbe autour d'un brasier improvisé. Ils font la cuisine en plein air, et bientôt cette énorme *bota* (outre), pleine de vin, que nous voyons suspendue à une branche, va passer de main en main



L'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II,
par A. Sanchez Coello. Musée du Prado (Cliché Lacoste)

pour arroser la *merienda* (pique-nique) champêtre. Voici les marchandes d'*alcarrazas* et *botijos* qui étalent par terre leurs poteries, des « *rosquillas del Santo* » (pâtisseries du saint) ; les *fondines* exhalent la friture. L'*altramucero* vend des lapins bouillis. La journée, cela va sans dire, ne se passe pas sans quelques *bromas* où des horions sont distribués ; et le soir, quand les outres sont vidées, la police ramasse plus d'un ivrogne. »

Ce dernier trait est-il véritable ? Je n'ai jamais rencontré d'autres *borrachos* que ceux de Velasquez. Ce n'est pas le bon vin bu en mangeant qui enivre. Sancho Pança, prenant des deux mains une *bota* regarde, comme dit Cervantès, les étoiles un bon quart d'heure sans en tituber et cependant c'était du Ciudad Real !

En France, pas un habitant des quartiers cossus ne s'égèrerait vers cette joie grossière. Là-bas, le roi et la reine se font un devoir de s'y montrer et, à leur suite, des gens du monde viennent se tonifier d'allégresse sans risque de brocards, sans la tristesse de saisir l'envie dans une lueur du regard. Sur la toile de Goya, des pages, des cavaliers, des suisses, des gardes



Isabelle de Bourbon, femme de Philippe IV
Musée du Prado (Cliché Lacoste)

du corps en habit rouge, des dames abritées sous des parasols de soie rose, des personnages vêtus de costumes chatoyants sont heureux de la multitude, comme ils le sont aujourd'hui encore, cent ans après.

J'ai gardé les musées pour la bonne bouche. Non que je veuille m'y appesantir. Ce n'est pas le lieu. Sur ce que la peinture, la sculpture, la ciselure gardent du courage et de la noblesse anciennes, tout a été dit. La collection d'armures désignée sous le nom bien sonnante d'Armeria serait moins impressionnante divisée en plusieurs salles. Mais assemblée dans un vaste hall où de hautes et larges baies versent à flots la lumière sur l'acier qui miroite, pavoisée de pavillons con-

quis sur l'ennemi, de drapeaux qui flotteraient au-dessus des mêlées, hérissée de lances, alignant des simulacres de chevaux dont les housses et les selles étalent sur d'ineffables velours des broderies d'or et de soie, ces chevaux enfourchés par d'humaines formes de fer au cimier desquelles des panaches dessinent de colorés accents circconflexes, tapissée d'épées, de sabres, de pistolets, d'arquebuses, on dirait un pan du passé qui sous l'effort des siècles n'a pas voulu tomber, se raidit. Devant ces trophées de la bataille de Lépante, on se relit à soi-même la page où Cer-

vous en savez ne vous est venu que par les livres et que, fusiez-vous artisan vous-même, votre impatience ne travaille plus pour les musées à venir ? tandis qu'au Prado, des

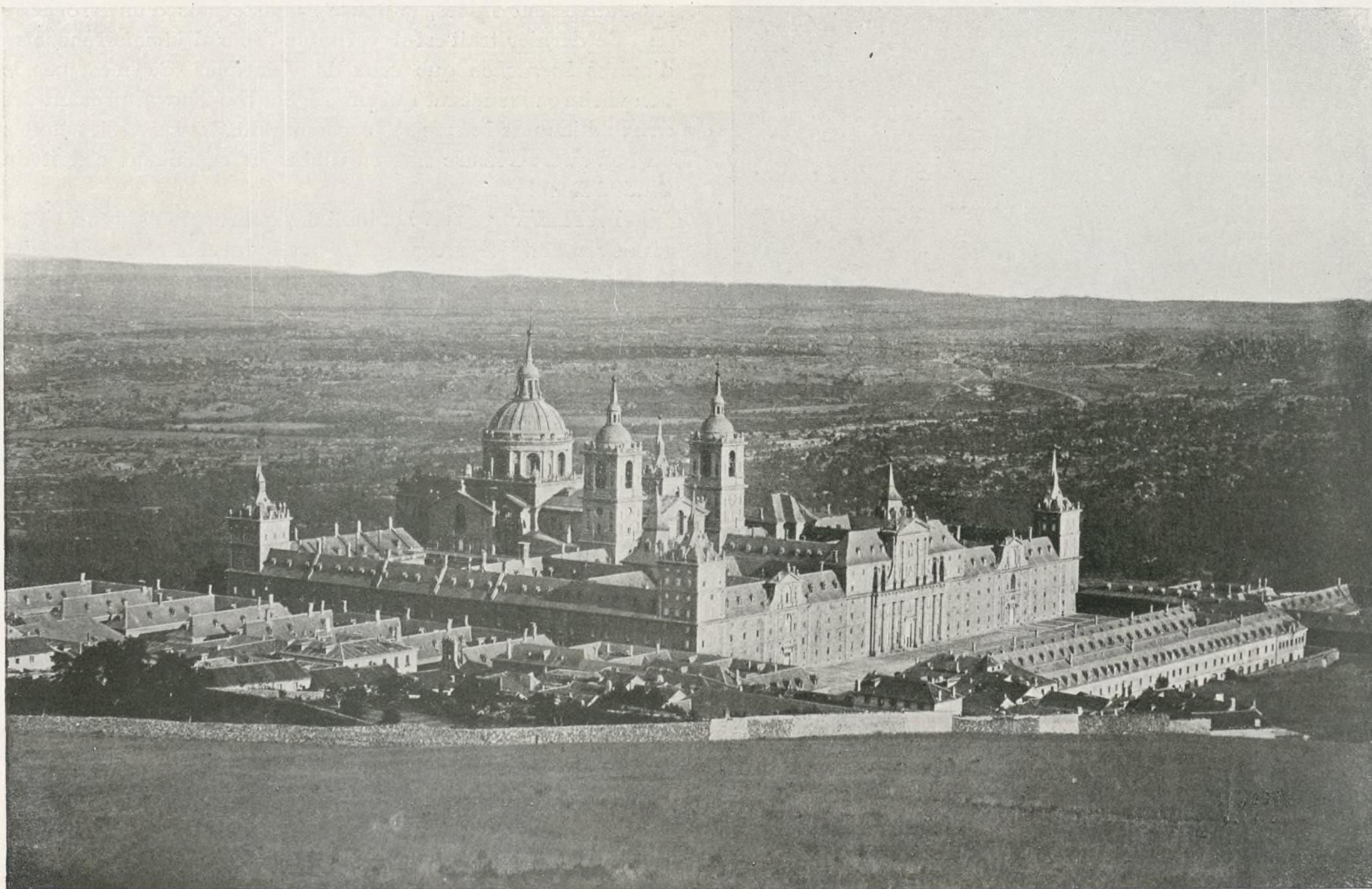
artistes viennent essayer de surprendre le secret de Velasquez et de Goya : Henri Regnault, de qui l'ardeur est consignée dans sa fougueuse correspondance ; Manet, qui avant d'exécuter ses parisienneries, piocha le musée de Madrid, tellement que son *Exécution de Maximilien* est presque une réplique des *Fusillés du Dos de Mayo* de Goya et que certain paysan espagnol de lui est posé, drapé exactement comme le *Ménippe* de Velasquez. De même qu'à Sienne on se trouve face à face avec le *Saint Jean* de Donatello qui

inspira celui de Rodin, à Pise avec les fresques du Campo-Santo qui inspirèrent Puvis de Chavannes, c'est un contentement de voir à Madrid la genèse de ce que Paris a produit.

Quelque débiles qu'aient été certains rois d'Espagne, reconnaissons la clairvoyance qui leur désigna, parmi les portraitistes de leur temps, les meilleurs. De là une succession d'effigies dont l'expression pose souvent un problème historique autant que pictural. En cet adolescent au front haut, que le Titien et le sculpteur Léoni se vérifiant l'un par l'autre nous présen-



Casa del Principe, à l'Escorial (Cliché Lacoste)



L'Escorial (Cliché Lacoste)

vantès déclare qu'il n'estime pas avoir payé trop cher du bras qu'il y perdit l'honneur d'avoir participé à cette victoire.

L'Armeria excite une curiosité par trop rétrospective. Comment expertiser l'art des frères Negroli quand le peu que

tent, est-il possible que ce soit ce monstre qu'on nous a fait de Philippe II ? Les passions politiques ne l'auraient-elles pas défiguré ? Charles IV ne l'est point, sa femme pas davantage. Roi débonnaire, reine débridée, tels la nature les fit, tels

Goya les a peints. Goya est, avec Cervantès, le plus fidèle réflecteur de son pays. Il en a tout rendu : la ténacité défensive — oh ! le regard enragé de son Palafox ! — l'ensorcellement de la femme, les manèges de la prostitution, les courses de taureaux, l'amour et la mort, les sacrifices au dieu Argent, les fêtes populaires, les deuils nationaux, que sais-je ? Satiriste, décorateur d'églises et de boudoirs, illustrateur de la cour et du peuple, chercheur toujours, depuis vingt ans jusqu'à quatre-vingts, quelle moisson ! On n'en voit au Prado que de pompeuses gerbes. Les autres, ses dessins, gravures, aquatintes, allez à la Bibliothèque nationale, à la Chalcographie de l'Académie de San Fernando. Et suivez-le depuis le riant de ses premiers pas jusqu'au *nada* du vieillard, qui a expié par le désabusement total le don d'avoir vu clair.

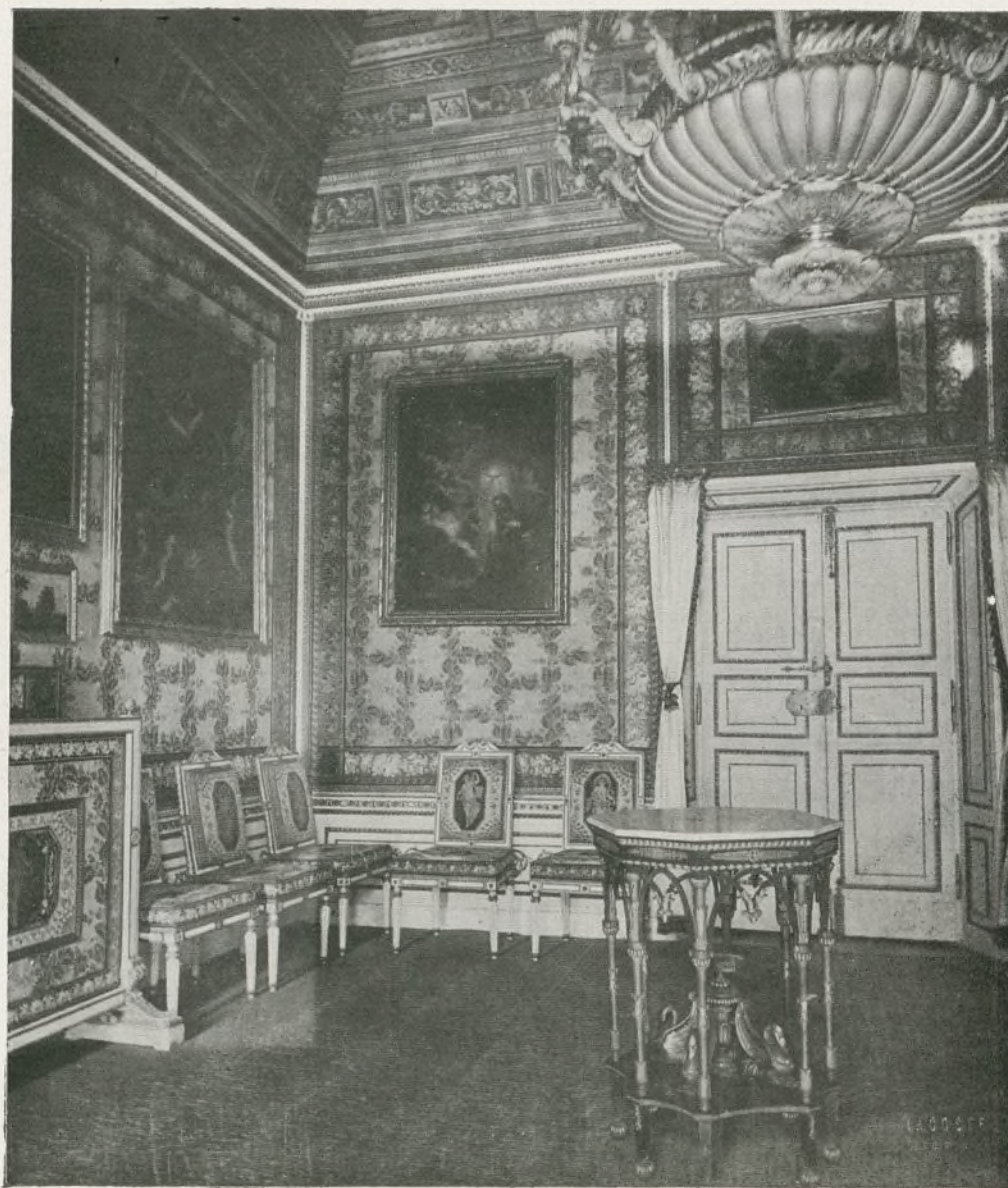
On ne saurait pas un mot d'histoire, on ignorerait que l'Espagne domina sur l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne, qu'on le soupçonnerait devant le contingent des Van Eyck, des Van der Weyden, des Antonio Moro, des Rubens, des Albert Dürer. Quant au Greco, Oriental naturalisé Espagnol, vous n'ignorez pas qu'il est à la mode. Les snobs de la peinture ne jurent que par ce génial infirme, ce demi-fou devenu fou tout à fait, qui sur d'inconsistantes charpentes humaines colla de graves physiologies d'hidalgos.

✂ A quoi tient le charme de Madrid ? C'est bien malaisé à dire. Il en est des villes comme des personnes. Leur agrément est indépendant de ceci et de cela. J'imagine que les lieux qu'habitèrent des hommes d'élite ont absorbé quelque chose d'eux-mêmes, c'est-à-dire que l'émanation de leur pensée vers les choses longtemps soumises à leur présence, les a affectées. Ce phénomène agissant sur la partie intellectuellement aspirante de la population, crée l'atmosphère de ce qu'on appelait autrefois « la société polie ». L'altitude de Madrid, la pureté de l'air, la pauvreté du sol, ont leur action aussi. Madrid dut de naître à ces trois circonstances : point central, proximité de vastes terrains giboyeux, sanatorium pour les dégénérescences qui s'attaquent aux familles royales. C'est de quoi s'étonnent les médecins d'aujourd'hui. Mais leur opinion n'a pas de fixité. Elle change tous les vingt ans. Ils envoient aujourd'hui leurs malades aux mêmes stations qu'ils déclaraient efficaces pour les achever.

L'Escorial est comme le Versailles et le Saint-Denis à la fois de Madrid, à cette opposition près que Versailles est la création d'un roi dilettante et sociable, tandis que l'Escorial est le monument d'un farouche orgueil qui se rencoigne.

L'architecte de l'Escorial, Herrera, mourut fou, juste châtiment d'une si ennuyeuse bâtisse. Mais Philippe II en avait admirablement choisi l'emplacement. Je ne sais pas plus grandiose spectacle que celui que réserve la terrasse du palais. A droite, à gauche, les monts de Guadarrama laissent jouer la lumière sur leurs flancs décharnés. En face, la plaine, que rien, semble-t-il, ne limite, tant elle s'espace, sans village pour la repérer, sans forêt pour la velouter, sans brume pour l'estomper. Planté sur cette terrasse, on ne sent point le prisonnier d'un site. On est libre comme devant la mer. La crainte d'être rapetissé par ce magnifique décor

justifie les colossales proportions de l'édifice. Tas de granit sans exemple au monde. Fenêtres par milliers, corridors par kilo-



Salon de la Torre, dans la Casa del Principe (Escorial)
(Cliché Lacoste)

mètres, gigantesque coupole, portes de hauteur assyrienne... mais la vastitude n'est pas nécessairement mère de la beauté. Tout cela n'est issu que du calcul. On a bâti une caserne... Dans l'esprit de Philippe II ç'en était une.

Au XVI^e siècle, l'Espagne n'a pu réaliser ce paradoxe d'aspirer, nation de dix millions d'hommes, à la domination universelle qu'en recrutant outre mesure des moines et des soldats. Pour les soldats, moyennant solde on en prenait partout. Les moines, c'était plus délicat. On ne les avait bien à soi que soigneusement endoctrinés. A eux les manuscrits anciens, les langues étrangères. Ils ont le droit de tout lire. Pas une branche de la science sur laquelle il leur soit interdit de se poser. Philippe II compose pour eux à l'Escorial une bibliothèque dont les érudits sont loin d'avoir épuisé les trouvailles. Pour eux, il collectionne ces luxueux antiphonaires qui ne sont pas un des moindres luxes de ce somptueux décor.

Cette caserne est un tombeau. C'est là que sont déposés rois et reines d'Espagne. Quel ordre dans ce caveau ! On le dirait disposé par un soupçonneux archiviste qui, après avoir enfermé sous je ne sais combien de clefs des papiers de famille, les range méthodiquement le long du mur et inscrit les dates :

Alphonse XIII y a son sarcophage tout prêt et qui l'attend. L'Escorial est aussi un lieu de pénitence. Philippe II y



La Reine Marie-Louise, par Goya
Musée du Prado (Cliché Lacoste)

rachète ses péchés, s'y administre la discipline, s'y prive de tout confort. Pour chambre à coucher une alcôve sombre. Pour cabinet de travail une cellule. Les ambassadeurs, il les reçoit dans un corridor, sur une banquette. Il ne prononce avec eux que les paroles indispensables.

L'Escorial est une infirmerie. Philippe y soigne ses ulcères. On sait qu'il mourut d'un horrible mal pédiculaire et qu'il en subit héroïquement le martyre, au témoignage de Brantôme qui a écrit là-dessus une page colorée. Tout cela est pour dire que l'Escorial a ses raisons de ne point paraître folichon aux Français de passage.

Ils en sont heureusement déridés par la *Casa del Principe*, coquet pavillon de la fin du XVIII^e siècle, posé au milieu des jardins au centre de la promenade de Camepès. C'est le petit Trianon de ce Versailles, lieu de galanterie sinon d'amour. C'est là qu'Alphonse XII vint avec sa première femme, Mercédès, passer sa lune de miel. Architecture et décoration congruentes à ces délices. Ornementation pompéienne, classicisme mignard. Le jaspe, le marbre, la mosaïque, l'ivoire, l'ébène, les cristaux, les paysages d'inspiration japonaise brodés sur soie, les filets d'or, cela est joli comme une pastorale de l'*Armide* de Gluck.

De Madrid à Tolède, dix-huit lieues, dit le Baedeker. En deux heures de train, on en franchit deux cents sans compter les siècles ! Excroissance d'Afrique sur le plateau castillan ! Les ponts qui, d'une enjambée, franchissent le Tage semblent faits

pour le défilé de caravanes. La ville est escarpée comme un *bordj*. La place du Zocodover — un nom arabe — est bariolée comme un étendard d'Afrique avec ses façades peintes et ses tendelets rayés. Les rues étroites, pavées de menus cailloux

tranchants, ne sont accessibles qu'aux mules. Les églises, ici, font l'effet d'une désharmonie. La cathédrale, ornée de richesses sans nombre, est l'œuvre incohérente d'artistes appelés de partout : Flamands, Français, Allemands, Italiens. De sorte que ces rétables qui, jusqu'à la voûte, sculptent les scènes de l'Évangile, ces visages de madones où l'artiste figura les traits chers à son cœur, ces vitraux qui semblent des cristallisations de pierreries, ces roses entrelacées comme des anguilles fraîchement capturées, ces orgues dont les bouches horizontales dardent la foi comme un coup de canon tonne un argu-

ment, ces christs où Jésus est supplicié cent fois plus qu'il ne fut en réalité, ces cloîtres où les pas sur les dalles rythment la méditation, imposent mais ne touchent pas. Tolède est si peu chrétien que l'usage de la langue arabe n'y fut interdit qu'en 1580, cinq siècles après la conquête, que, pour terrifier les habitants, les chanoines de la cathédrale commandèrent à un sculpteur sur bois autant de fois la prise de Grenade qu'il leur fallait de stalles dans le chœur et que la seule emprise castillane est une forteresse : l'Alcazar qui, au-dessus de la *Vega* nourricière, dresse la plus élégante armure qui ait jamais été faite de marbre et de pierre.

ÉDOUARD CONTE.



La Famille de Charles IV, par Goya
Musée du Prado



Portrait de Goya y Lucientes, par lui-même
(Cliché Lacoste)



LA PLAZA DE TOROS, UN JOUR DE CORRIDA
Tableau de M. Henri A. ZO (appartient à M. Fernandez Patto)

rachète ses péchés, s'y administre la discipline, s'y prive de tout confort. Pour chambre à coucher une alcôve sombre. Pour cabinet de travail une cellule. Les ambassadeurs, il les reçoit dans un corridor, sur une banquette. Il ne prononce avec eux que les paroles indispensables.

L'Escorial est une infirmerie. Philippe y soigne ses ulcères. On sait qu'il mourut d'un horrible mal pédiculaire et qu'il en subit héroïquement le martyre, au témoignage de Brantôme qui a écrit là-dessus une page colorée. Tout cela est pour dire que l'Escorial a ses raisons de ne point paraître folichon aux Français de passage.

Ils en sont heureusement déridés par la *Casa del Principe*, coquet pavillon de la fin du XVIII^e siècle, posé au milieu des jardins au centre de la promenade de Campepès. C'est le petit Trianon de ce Versailles, lieu de galanterie sinon d'amour. C'est là qu'Alphonse XII vint avec sa première femme, Mercédès, passer sa lune de miel. Architecture et décoration congruentes à ces délices. Ornementation pompéienne, classicisme mignard. Le jaspe, le marbre, la mosaïque, l'ivoire, l'ébène, les cristaux, les paysages d'inspiration japonaise brodés sur soie, les filets d'or, cela est joli comme une pastorale de l'*Armide* de Gluck.

De Madrid à Tolède, dix-huit lieues, dit le Baedeker. En deux heures de train, on en franchit deux cents sans compter les siècles ! Excroissance d'Afrique sur le plateau castillan ! Les ponts qui, d'une enjambée, franchissent le Tage semblent faits

pour le défilé de caravanes. La ville est escarpée comme un *bordj*. La place du Zocodover — un nom arabe — est bariolée comme un étendard d'Afrique avec ses façades peintes et ses tendelets rayés. Les rues étroites, pavées de menus cailloux

tranchants, ne sont accessibles qu'aux mules. Les églises, ici, font l'effet d'une désharmonie. La cathédrale, ornée de richesses sans nombre, est l'œuvre incohérente d'artistes appelés de partout : Flamands, Français, Allemands, Italiens. De sorte que ces rétables qui, jusqu'à la voûte, sculptent les scènes de l'Évangile, ces visages de madones où l'artiste figura les traits chers à son cœur, ces vitraux qui semblent des cristallisations de pierreries, ces roses entrelacées comme des anguilles fraîchement capturées, ces orgues dont les bouches horizontales dardent la foi comme un coup de canon tonne un argu-

ment, ces christes où Jésus est supplicié cent fois plus qu'il ne fut en réalité, ces cloîtres où les pas sur les dalles rythment la méditation, imposent mais ne touchent pas. Tolède est si peu chrétien que l'usage de la langue arabe n'y fut interdit qu'en 1580, cinq siècles après la conquête, que, pour terrifier les habitants, les chanoines de la cathédrale commandèrent à un sculpteur sur bois autant de fois la prise de Grenade qu'il leur fallait de stalles dans le chœur et que la seule emprise castillane est une forteresse : l'Alcazar qui, au-dessus de la *Vega* nourricière, dresse la plus élégante armure qui ait jamais été faite de marbre et de pierre.

ÉDOUARD CONTE.



La Famille de Charles IV, par Goya
Musée du Prado



Portrait de Goya y Lucientes, par lui-même
(Cliché Lacoste)



LA PLAZA DE TOROS, UN JOUR DE CORRIDA

Tableau de M. Henri A. Zo (appartient à M. Fernandez Patto)

Théâtres

Si nous parlions un peu de la question de l'Opéra ? Rassurez-vous, je ne veux pas l'approfondir, je ne veux plaider ni pour, ni contre MM. Messenger et Broussan. Je n'en ai ni le temps, ni l'envie.

Mais combien de gens sont portés à juger sévèrement les directeurs d'une entreprise aussi complexe, aussi difficile à conduire !

Je crois qu'en vérité, on ne peut guère réaliser de bénéfices avec l'Opéra. Quand tout va bien, on gagne une centaine de mille francs... qu'on reperd l'année suivante.

C'est que l'Opéra n'est pas un théâtre, c'est une administration publique, ou presque, et chacun sait combien, chez nous, il est difficile pour une administration de ne pas gaspiller l'argent des contribuables par suite du « coulage » inévitable, du trop grand nombre d'employés, du zèle un peu tiède de certains d'entre eux, etc.

Il n'en va pas autrement en ce qui concerne l'Opéra. Tout y coûte les yeux de la tête ; le personnel y est deux fois trop nombreux. Le déficit est à ce point inhérent à cette organisation que sans la grosse subvention de l'Etat, il serait impossible, assure-t-on, de couvrir les frais, même avec des représentations faisant chaque soir le grand maximum.

Et il faut ajouter que les exigences du cahier des charges actuel ont encore notablement augmenté les difficultés dans lesquelles se débat la direction.

Je ne veux pas dire que MM. Messenger et Broussan soient à l'abri de toute critique, mais, en bonne justice, il faut prendre en considération les aléas et les difficultés de l'entreprise.

Diriger l'Académie nationale de Musique est presque aussi malaisé que de monter *Chantecler*, ce qui n'est pas peu dire.

Déjà l'auteur de *Cyrano* était perplexe devant la mise au point définitive de cette œuvre ; déjà les difficultés de la réalisation scénique d'une comédie lyrique aussi considérable, que la moindre anicroche peut faire choir dans le ridicule, préoccupaient terriblement les directeurs de la Porte-Saint-Martin, et voici que l'interprète principal, chargé d'un rôle écrasant, fait pour lui seul, a disparu de la façon la plus imprévue !

Quel que soit le talent du successeur de Constant Coquelin, on peut dire que « ce ne sera plus cela » et peut-être le succès — au moins moral — de la pièce s'en ressentira-t-il. Souhaitons le contraire, à moins toutefois que M. Edmond Rostand ne suive le conseil de M. Henry Maret et ne stipule en bonne et due forme que *Chantecler* sera joué seulement cinquante ans après sa mort.

En attendant la date plus ou moins éloignée où nous applaudirons l'Aristophane moderne (si l'on peut donner ce titre à M. Edmond Rostand), ce poète heureux, bien qu'il ait des « histoires », prépare avec M^{me} Sarah Bernhardt une reprise de *La Princesse lointaine*, ce poème dramatique subtil et rêveur, que beaucoup considèrent comme son œuvre la plus haute. L'auteur en a écrit une nouvelle version, qu'on dit supérieure à la première.

Mais *La Princesse lointaine* ne passera sans doute qu'à l'automne, en tout cas après la pièce nouvelle de M. Eugène Morand, *La Princesse Elfa*. Encore une princesse ! Il sied que les princesses ne se succèdent pas de trop près, même si elles ne se ressemblent pas.

Décidément, c'est inouï ce que les œuvres de nos leaders du théâtre font parler d'elles aujourd'hui. Après l'affaire du *Foyer*, celle de la *Furie*, du poète ésotérique Jules Bois, dont il faut louer le souci de rêve idéaliste ; l'affaire de Maeterlinck avec *Monna Vanna*, et l'affaire de *Chantecler*, qui vaut bien toutes les autres réunies.

Quant à ce pauvre Catulle Mendès, il n'aura pas la joie de voir jouer la pièce, *L'Impératrice*, qu'il avait donnée au Théâtre Réjane, et qui doit passer lorsque le nouvel ouvrage de M. Abel Hermant, *Trains de luxe*, aura épuisé son succès, qui

sera certainement prolongé, grâce au grand intérêt de cette comédie de mœurs exotiques ; grâce aussi à M^{me} Réjane, à M^{me} Yvonne de Bray, à MM. Signoret, Puylagarde, et autres artistes dont on connaît la valeur.

L'auteur du libretto d'*Ariane* ne pourra pas non plus jouir du succès assuré que remportera l'autre opéra qu'il avait donné au maître Massenet, *Bacchus*, que MM. Messenger et Broussan doivent monter assez prochainement.

La mort, malheureusement, se préoccupe peu de savoir si elle interrompt des efforts vaillants, si elle fauche de nobles espérances.

Rendons au moins aux disparus le culte pieux du souvenir. Boulogne-sur-Mer va donner à l'une de ses voies le nom de *rue des Frères-Coquelin*. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant à réunir ainsi ces deux bons et grands artistes, qui luttèrent souvent aux côtés l'un de l'autre, et moururent presque en même temps ?

Paris s'honorerait en suivant cet exemple. On a fait justement remarquer que la rue de Bondy, où se trouve l'administration du théâtre Saint-Martin, pourrait changer avec avantage son nom contre celui de *rue Coquelin*. En effet il n'y a aucun intérêt spécial à conserver le nom actuel, qui évoque plutôt de fâcheux souvenirs. La rue longe



"LA MODE AU THÉÂTRE"
Robe de gaze noire à large bordure imprimée Renaissance
Tunique de tulle grec. "Empiècement" et manches de dentelle d'or
Modèle de LAFERRIÈRE (Cliché Félix)

quatre théâtres, c'est dans un de ses immeubles que le baron Taylor fonda toutes ses associations de bienfaisance au profit des artistes. C'est au n° 42 qu'a son siège l'Association des Artistes Dramatiques. Il y a donc toutes sortes de raisons pour commémorer de cette façon le créateur de *Cyrano de Bergerac*, en même temps que son illustre cadet, que pleurera longtemps la Comédie-Française.

On poursuit, dans cette vénérable Maison, les études de *Connais-toi*, l'ouvrage nouveau de M. Paul Hervieu, mis en scène par M. Leloir, et qui sera interprété par M^{me} Bartet, MM. Le Bargy, Raphaël Duflos et Dehelly.

Le second théâtre français, vulgairement appelé Odéon, s'est honoré en montant le *Beethoven* de M. René Fauchois, un poète aux idées nobles et généreuses. Et comment ne pas faire une belle pièce sur un sujet semblable ? Mais comment aussi égarer la sublimité de ce sujet ?

M. Antoine serait, paraît-il, repris de la nostalgie des planches. On assure qu'il demandera au ministre l'autorisation de reparaitre sur la scène au début de la saison prochaine, dans un des principaux rôles d'une pièce que MM. André de Lorde et Pierre Chaine ont tirée d'une nouvelle de Maupassant : *La Petite Roque*.

A quoi a pensé M. Jean Richepin, en donnant la *Route d'émeraude* au Vaudeville ? D'aucuns croient que c'est une poétique allusion à l'habit à

palmes vertes que vient d'endosser l'auteur du *Chemineau*.

De son côté, M. Albert Carré, en attendant qu'il abandonne l'Opéra-Comique pour la Maison de Molière (si toutefois il doit faire jamais ce voyage), donne ses soins à la *Solange* de MM. Ad. Aderer et Salvayre, tout en préparant une fantaisie de MM. Franc-Nohain et Maurice Ravel : *L'Heure espagnole*, et une œuvre de M. Richard Strauss : *Feuersnot* (titre que l'on peut traduire par : « Au feu ! »)

En fait de pièces étrangères, *L'Œuvre*, dont le rôle est si intéressant au point de vue de l'art, ne cesse de nous donner des spectacles d'un rare intérêt, par exemple les représentations que M. Lugné-Poë a organisées au théâtre Marigny, avec le concours de la *Schauspielhaus* de Dusseldorf, et qui comprenaient : *Medea*, de Grillparzer, *Le Triomphe de la sensibilité*, de Goethe, *La Vie de l'homme*, d'Andreiew, *Les Revenants* et *Hedda Gabler*, d'Ibsen.

On le voit, il est encore juste de dire que c'est du Nord que nous vient la lumière, — fût-ce la lumière de la rampe. — Mais, tout en sauvegardant les intérêts des auteurs français, chose non négligeable, il est bon d'ajouter au « Connais-toi » de Socrate et de M. Paul Hervieu, une autre maxime non moins précieuse : « Connais aussi les autres ! »

HENRI ALLORGE.

Petit Courrier

Véronique, la délicieuse pièce d'André Messager, continue, aux Folies-Dramatiques, sa brillante et fructueuse carrière. M. Debrenne, l'aimable directeur, a du reste confié les destinées de *Véronique* à des artistes d'élite comme Mariette Sully, Tariol-Beaugé, Regnard, Laporte, etc. A signaler particulièrement M. Vermandele, un jeune baryton de talent, qui débute en France et a reçu le meilleur accueil du public et de la grande presse.

A l'Olympia, MM. Victor de Cottens et Marinelli ont réalisé ce tour de force d'acclimater, à leur beau music-hall, la vogue qui ne les quitte plus. Leur spectacle varié et choisi qui se recommande d'un programme aussi artistique qu'éclectique fait, chaque soir, les délices du Tout Paris. La mise en scène brillante, un bataillon de jolies femmes triées sur le volet, du nouveau et encore du nouveau, voici les raisons du succès durable de l'Olympia et de la fidélité du grand public.

La Mode au Théâtre

Les premières ne nous ont pas été ménagées ces temps-ci. Ce furent, un peu partout, des soirées à succès, d'amusantes soirées parisiennes, étincelantes d'esprit dans la jolie élégance des décors et la profusion des chiffons nouveaux, cette joie des yeux.

Au théâtre Réjane, *Trains de luxe* nous donne les plus adorables toilettes qui soient, toilettes un peu cosmopolites peut-être, mais fort joliment portées par M^{me} Marie Magnier et M^{me} Yvonne de Bray. La première offre à notre admiration, dès son entrée en scène, une robe bleu lavande enveloppée d'un superbe manteau de velours du même bleu : en accompagnement, turban gris à girandoles de perles grises aigretté dans le ton. Nous lui devons, un peu plus tard, une toilette de liberty rose recouverte d'application et enrichie d'une étoile constellée de pierreries. Mais j'ai surtout retenu sa robe de liberty bleu ourlée d'une bande de skungs et voilée d'une longue tunique de dentelles d'or que des ors de tous les tons rebrodent.

Ah ! les exquises toilettes que celles de M^{me} Yvonne de Bray ! Au premier acte, la délicieuse artiste est moulée dans une robe très moscovite en drap citron garnie de fourrure, puis, tour à tour, dans un déshabillé tout blanc où se marient la

mousseline de soie et le liberty, et dans une robe d'intérieur que n'eût pas désavouée M^{me} Récamier. Imaginez un enveloppement de mousseline rose atténuée de gris pâle en transparence, sur lequel se détache un fichu souple tout enguirlandé de roses anciennes.

Au Palais-Royal, c'est un envol de tissus frais et printaniers, une aimable symphonie des plus tendres coloris, car « Monsieur Zéro » met en rivalité d'élégance M^{me} Yrven, délicieusement habillée de liberty rose perlé et rebrodé d'acier, M^{me} Templey à la robe de tussor rose ceinturée de gris, et M^{me} Pierval toute charmante dans un costume de foulard blanc à minuscules pois rouges, qu'enjolive une fine broderie anglaise.

Avec l'Ane de Buridan, nous excursionnons en plein Gymnase, — petit royaume dont M^{me} Marthe Régner serait la gentille souveraine, — souveraine à la coquetterie adorable, au tact infini, qui s'habille place Vendôme et se « chapeaute » rue de la Paix — comme toute souveraine qui se respecte. Ici, son charme est très « jeune fille » dans sa simplicité voulue. Parée au premier acte d'une robe de dentelle blanche sur liberty rose givré d'argent, elle porte fort allègrement, au troisième, un costume de voyage en drap gris brodé. Les débuts de M^{me} Mistinguett au Gymnase nous ont encore valu de folles coquetteries : robe de liberty bois de rose, alourdie de Venise, manteau de crêpe de Chine « taupe » superbement brodé, — toute la lyre !

La salle était en harmonie, et je m'en voudrais de me laisser accaparer par la scène sans en dire un mot. Non, une description suffira, en passant : celle de la robe de la marquise de la V..., qui réunit à la fois l'allure la plus nouvelle à l'élégance la plus recherchée. La robe-type par excellence, celle dont toutes les femmes rêvent ! En gaze de soie noire ornée d'une large bordure imprimée de volutes Renaissance. La jupe, très ample dans le bas, était recouverte d'une tunique de gros tulle grec soulignée de galons à reliefs, s'attachant au corsage par une ceinture rebrodée et pailletée, aux tons anciens sur fond « Nil ». — Rehaussant le tout, empiècement et longues manches plates en dentelle d'or. Cette toilette, teintée d'un brin d'austérité, mais aux lignes si pleines de noblesse et de charme, fait plus d'honneur à Laferrière, qui l'a signée, que les plus étincelantes créations. Ici, la magie de la couleur échappe. Une robe noire... C'est le triomphe ou c'est l'écueil. Mais Laferrière se joue des difficultés ; il les aborde toutes pour mieux les vaincre, et pour qui le suit dans cette cueillette de lauriers, il reste un maître, un maître aimé de l'art du chiffon.

LAURENCE DE LAPRADE.



Les Sports

Les constructeurs proposent, et la force des choses dispose : certains doivent être dans la désolation ; l'année 1909 s'annonce très mal pour eux, en effet ; ils voulaient qu'elle n'eût pas de Salon et le diable s'en mêlant elle en aura deux ! Il était difficile qu'il n'y en eût pas du tout ; pour le moins il devait y en avoir un, mais il faut avouer que c'est le comble de l'ironie dans l'organisation des événements quand après avoir mené activement campagne pour que 1909 se passât sans Salon du tout, on se réveille sur la fin du mois de février avec la certitude d'en avoir deux. Et qui dit qu'il n'y en aura pas trois !!

Il était impossible, en effet, qu'il n'y eût pas de Salon. Des industries nouvelles, ou qui sans être nouvelles sont la conséquence des industries déjà existantes, ont activement besoin des Salons pour s'imposer au public et manifester leurs progrès ; ces industries, telles celles de l'aéronautique et de l'aviation, se rattachent directement à l'automobile par le moteur, par la mécanique, par les hélices, par les roues aussi, par les pneumatiques par conséquent, et l'on conçoit tout de suite qu'il

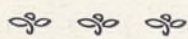
eût été injuste et même inadmissible, sous prétexte que la voiture automobile n'a plus besoin de l'élan ni de l'émulation des Salons, de priver les autres industries de manifestations qui leur sont non pas seulement nécessaires, mais indispensables. Comment aurait-on pu distinguer ce surplus et limiter ? Et en vertu de quel criterium aurait-on interdit aux constructeurs qui auraient pris un stand pour exposer leurs moteurs d'aviation et leur mécanique d'aéronautique, d'exposer également leurs moteurs d'automobiles et tout ce qui s'ensuit ? C'est l'engrenage ; où passe le moteur, doit passer la voiture.

Mais il y a mieux encore ! S'il est vrai qu'au pis aller pour l'industrie de la voiture de luxe on peut se passer des expositions, on ne peut en dire autant, et cela de toute évidence, pour les véhicules industriels qui ne sont qu'à leurs débuts, et pour les voitures légères qui, elles aussi, commencent à perfectionner leur industrie et à se lancer dans le public ! La prochaine exposition ne sera pas d'ailleurs qu'automobile, elle sera plus générale : elle sera une exposition de l'automobile, de l'aéronautique, du cycle et des autres sports.

Il est probable que ceux qui ont signé le pacte d'abstention ne participeront pas au Salon de 1909 ; ce sera tant pis pour eux et aussi tant pis pour nous, bien qu'ils doivent se rendre compte dès à présent des impossibilités auxquelles ils se heurtaient : ils avaient projeté de demander aux constructeurs anglais de renoncer en 1909 à leur Salon Automobile de l'Olympia. Les constructeurs anglais, qui sont de grands et excellents commerçants, ont refusé de porter à leur industrie un coup aussi fatal ; ils considèrent que les expositions leur sont non seulement utiles, mais qu'ils seraient bien fous d'enterrer des industries de luxe qui ont besoin pour vivre, prospérer et se développer, de l'animation des concours et des manifestations publiques. Il y aura donc un Salon à Londres en 1909, un Salon comme il y en a tous les ans ; l'exemple des constructeurs anglais aurait dû décider les constructeurs français et les ramener au Salon. Il eut pour résultat extraordinaire de les engager davantage dans la ligne de conduite qu'ils avaient adoptée ; ils feront mieux même, non seulement ils ne participeront pas au Salon de Paris, mais ils ne participeront pas davantage au Salon de Londres. Les Anglais, inutile de le dire, sont enchantés de cette décision qui réservera à leur industrie le marché anglais et le fermera à l'industrie française.

Il est vrai que d'ici la fin de l'année bien des choses pourront changer.

Notre Salon classique, le douzième de la série, sera d'ailleurs précédé à un ou deux mois d'intervalle d'un autre Salon exclusivement aéronautique qui aura lieu au Grand Palais. Il sera organisé par un Comité spécial composé de constructeurs de l'aéronautique et de constructeurs d'automobiles s'adonnant à la fabrication des moteurs pour les dirigeables et les aéroplanes. On est donc sûr de trouver à cette exposition le magnifique moteur d'aviation Renault, et on y verra également les moteurs Antoinette qui, en France, ont les premiers permis à un homme de quitter le sol avec un plus lourd que l'air.



L'aviation continue d'ailleurs à être la grande actualité de tous les jours. Et c'est encore et toujours à Wright que nous devons le mouvement qui se fait autour de la conquête de l'air ; établi à Pau, Wright vole et revole tous les jours, tantôt seul, tantôt en compagnie de ses élèves, MM. Tissandier, le comte de Lambert ou le capitaine Lucas-Gérardville et quelquefois avec un ou une invitée.

Ses expériences sont d'ailleurs suivies avec intérêt tant par le grand public que par le monde aéronautique. Tant de questions touchant à la réussite de la navigation aérienne sont en discussion !

Comme organe de propulsion, par exemple, on a discuté longtemps dans la marine sur la valeur respective des roues, des rames et des hélices.

Le même cycle se recommence en navigation



WILBUR WRIGHT ET SES DEUX PREMIERS ÉLÈVES
MM. Tissandier et le capitaine Lucas-Gérardville
(Cliché J. Thézard)

aérienne, et bien que l'on n'ait pas encore vu l'application des rames et des ailes battantes donner lieu à des expériences pratiques concluantes, l'hélice a encore des détracteurs malgré que son emploi soit général, aussi bien sur les aéroplanes, de toutes les écoles que sur tous les dirigeables français et étrangers.

L'hélice est en effet très simple, en tant qu'organe et sa rotation continue offre des facilités de commande indiscutables puisqu'on la cale très souvent sur l'arbre même du moteur.

En outre, son rendement propre est excellent puisqu'il est comparable à celui des meilleures machines de l'industrie mécanique.

Toute la confusion et les doutes émis résultent de l'appréciation du coefficient d'utilisation défectueux de certaines hélices, montées sur des engins mal étudiés, dont la résistance à l'avancement est énorme, résistance qui se révèle brutalement par un recul exagéré de l'hélice, dont celle-ci n'est nullement la cause.

Voici, à titre documentaire, quelques chiffres sur les poussées et le travail de propulsion des hélices « Intégrale » de l'ingénieur Chauvière, l'éminent constructeur d'hélices d'aéroplanes et de dirigeables.

Une hélice de 2 mètres de diamètre, susceptible d'entraîner, à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure, un aéroplane bien profilé, pesant 500 à



M. LOUIS BARTHOU ET WILBUR WRIGHT
(Cliché de M. Lamirault)

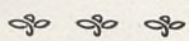
600 kilos, ne demandera que 23 chevaux de force en donnant une poussée de 100 kilos au démarrage.

Une hélice de dirigeable, comme celle qu'il a exécutée pour le Bayard-Clément, de 5 mètres de

diamètre, donne à la vitesse d'entraînement de 50 kilomètres à l'heure un effort propulsif de 325 kilos, en n'absorbant que 80 à 90 chevaux.

Cette puissance, actuellement nécessaire, pourra diminuer sensiblement avec les améliorations dans la forme et la stabilisation des dirigeables de l'avenir.

Les grands diamètres, que l'ingénieur Chauvière préconise, sont favorables à une bonne appropriation. Il construit plusieurs hélices en ce moment qui ont jusqu'à 6 et 7 mètres; la limite d'encombrement est d'ailleurs la seule cause pour laquelle ces chiffres sont rarement dépassés.



Un incident de mise en page a causé dans le numéro spécial sur la « Conquête de l'air » une regrettable erreur qu'il importe de rectifier

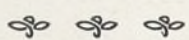


M. ÉDOUARD SURCOUF



M. R. ESNAULT-PELTERIE
(Clichés Pirou, rue Royale)

ici. Les deux portraits de MM. Surcouf et R. Esnault-Pelterie ont été intervertis. Nous les reproduisons ici avec leur légende véritable.



Le mois dernier, en préparant le fascicule spécial sur la « Conquête de l'Air », j'avais adressé à une vingtaine de personnalités particulièrement autorisées, le questionnaire suivant :

1° A qui appartiendra l'empire de l'air, au plus léger ou au plus lourd que l'air ?

2° Si le plus léger et le plus lourd que l'air se développent concurremment, quel sera le rôle de l'un, quel sera le rôle de l'autre ?

3° Les dirigeables et les aéroplanes seront-ils des modes de transport dont se serviront les particuliers comme ils utilisent les voitures attelées et les automobiles ?

4° Quelle influence sur les rapports de peuple à peuple assignez-vous à la navigation aérienne ?

J'ai reçu, malheureusement trop tard pour les insérer dans le numéro spécial, les trois intéressantes réponses que voici.

D'abord celle de M. J. de Castillon de Saint-Victor :

1° Le plus léger que l'air a pour le moment une avance considérable sur le plus lourd ; mais ce dernier se développera rapidement et aérostats et aéroplanes rendront chacun de leur côté de signalés services.

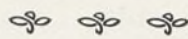
2° Le plus léger sera le grand sport, celui des gens très riches ; il donnera le confort et la sécurité que l'on pourra difficilement obtenir chez le plus lourd. Au point de vue militaire, les dirigeables feront les reconnaissances à longue distance et seront un engin de combat, tandis que les aéroplanes pourront difficilement s'éloigner (d'une façon utile) du front des armées ; ils seront un mode de communication rapide pour une armée en campagne.

3° Les dirigeables seuls pourront être un mode de transport en commun ; leur rôle sera limité au tourisme aérien. L'aéroplane sera au dirigeable ce que la bicyclette est à l'automobile (non point toutefois au point de vue de la vitesse qui sera supérieure chez le premier).

4° Au point de vue du rapport des peuples, l'aérostation développera l'heureuse influence que l'automobilisme a déjà eue. Nous supprimera-t-elle les douaniers ? J'en doute. Le territoire entier sera

considéré comme frontière et les douaniers seront répandus à la surface de tout le pays. Ce sera un prétexte pour augmenter le nombre des fonctionnaires et les tracasseries de l'Administration ; comme pour les automobilistes, la loi sera remplacée par le bon plaisir des magistrats ou plutôt des gouvernants qui leur donnent des ordres.

Tant il est vrai que chaque conquête pour la liberté est immédiatement compensée par un autoritarisme plus étroit de l'État.



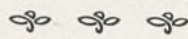
Celle de M. Jacques Faure, plus laconique :

1° L'empire de l'air appartiendra au plus lourd que l'air.

2° Le plus lourd que l'air seul se développera, le plus léger que l'air fera quelques progrès peu sensibles et restera plutôt stationnaire.

3° Les aéroplanes deviendront un mode de transport au même point que l'automobile de tourisme dans dix ans.

4° ???



Enfin, cette belle lettre de M. le commandant Paul Renard :

1° A qui appartiendra l'empire de l'air ? au plus léger ou au plus lourd que l'air ?

Je crois que rien ne remplace rien ; les aéroplanes ne supprimeront pas plus les ballons que les chemins de fer et les automobiles n'ont supprimé les chevaux ; l'atmosphère est assez vaste pour que tout le monde y ait place.

2° Si le plus léger et le plus lourd que l'air se développent concurremment, quel sera le rôle de l'un, quel sera le rôle de l'autre ?

Les dirigeables feront comme par le passé des progrès continus et rendront de plus en plus de services. Cette évolution sera lente. Les aéroplanes, au contraire, vont faire des progrès très rapides ; toutefois, j'estime que la vogue dont ils sont l'objet est le résultat d'un emballement exagéré, mais je suis bien loin de contester leurs mérites. A l'heure actuelle les dirigeables peuvent faire un service pratique que les aéroplanes n'ont pu faire encore, mais je pense que le temps est proche où l'on pourra demander à ceux-ci un service régulier. Lorsque les deux appareils marcheront concurremment, les aéroplanes auront la supériorité de la vitesse et les dirigeables auront celle de la puissance de transport.

En admettant que les dirigeables finissent par être vaincus par les appareils d'aviation et doivent disparaître un jour, il y aura toujours une espèce d'aérostas qui subsistera malgré tous les progrès du plus lourd que l'air, ce sera le vieux ballon sphérique. Les appareils dirigeables, quels qu'ils soient, ne donneront jamais l'impression exquise et le charme pénétrant des voyages en ballon libre ; ceux-ci auront donc toujours des adeptes fervents. Supposé que ce goût passe, ce que je considère comme invraisemblable, on devrait encore conserver les ballons libres comme une des formations dont auront toujours besoin les pilotes d'aéroplanes.

3° Les dirigeables et les aéroplanes seront-ils des modes de transport dont se serviront les particuliers comme ils utilisent les voitures attelées et les automobiles ?

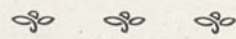
En raison de leur prix élevé, je crois que les dirigeables ne serviront aux transports particuliers que dans une proportion très restreinte, comme font aujourd'hui les grands yachts de plaisance capables de voyages au long cours ; ils seront donc surtout employés soit comme engins de guerre soit pour des services de transports publics.

Les aéroplanes pourront, plus tard, servir couramment à des transports particuliers ; mais ce sera toujours un moyen de locomotion assez onéreux réservé aux gens fortunés, comme sont les automobiles aujourd'hui. Le prolétaire devra se contenter de monter dans les aéroplanes chargés des services publics.

4° Quelle influence sur les rapports de peuple à peuple assignez-vous à la navigation aérienne ?

Je crois que la navigation aérienne fera plus pour le rapprochement des peuples que tout ce qu'a fait le développement des autres modes de transport terrestres ou aquatiques. Grâce à elle, tous les points habitables du globe pourront être reliés l'un à l'autre sans aucun intermédiaire et sans qu'on ait à créer préalablement des voies de communication. La propriété que détiennent aujourd'hui les points du littoral des mers d'être reliés directement à tous les autres rivages du monde, appartiendra, grâce à la navigation aérienne, à tous les points du globe sans exception. Ce sera là une révolution dont les conséquences sont incalculables. Les frontières des peuples ne seront plus réduites à une ligne conventionnelle tracée sur le sol ou au littoral de la mer : tous les points d'un pays seront, pour ainsi dire, frontière, puisqu'ils pourront être reliés directement à tous les autres points du monde, et de part et d'autre de cette frontière on pourra communiquer non seulement avec le seul peuple voisin, mais avec tous les peuples de l'univers. Les conséquences d'un tel changement dépasseront certainement tout ce qu'on peut imaginer à l'heure actuelle.

Est-ce à dire que la navigation aérienne procurera au monde la paix universelle ? C'est possible et désirable, mais nous n'en sommes pas encore là, et avant que nos arrière-petits-neveux voient réalisé ce rêve, le nouveau mode de locomotion, comme toutes les inventions humaines, servira à la guerre, et nous aurons des batailles atmosphériques comme il y a eu des batailles navales depuis l'invention de la navigation maritime.



Seule, la boxe dispute à l'aviation les préoccupations des foules sportives ; on boxe de plus en plus ; le grand match du mois aura été celui qui mit aux prises Sam Mac Vea et Joë Jeannette, deux nègres qui, disait-on, nourrissaient l'un contre l'autre de très noirs desseins, mais qui se sont agréablement offert la tête du public en faisant de leur terrible combat un câlin assaut. Le grand événement du mois qui se termine sera les championnats du monde de boxe anglaise et de boxe française organisés à la salle Wagram par la Fédération Française des Sociétés de Boxe. Ils ne troublent pas le public comme les rencontres de professionnels, mais ils font du sport autrement sincère, loyal et ardent.

N'oublions pas, enfin, de signaler la grande victoire française, celle remportée, dans un cross country international de professionnels disputé dans le parc de Saint-Cloud, par Louis Bouchard, sur l'Anglais Aldridge qui, croyait-on, était invincible pour les nôtres. Et nous aurons ainsi terminé la revue sportive d'un mois qui n'a valu à personne de palpitations de cœur.

FRANTZ-REICHEL.



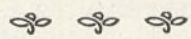
Les Affaires

Le mois de février, commencé avec de notables avances sur toutes les valeurs, présente, après la liquidation de quinzaine, une allure hésitante qui paralyse les affaires. Il semble que les acheteurs, trompés par des mois d'inactivité ou de réaction, ne soient pas encore habitués au changement radical qui s'est produit dans la situation générale et que toute avance acquise les incite à réaliser rapidement.

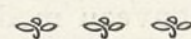
Les ventes, en effet, se succèdent, bien qu'aucun fait ne soit survenu qui soit de nature à modifier les impressions très favorables de la place.

On doit persister à envisager la situation avec une grande confiance : les allègements de positions ne font que consolider encore une position des plus saines : ils permettront de prolonger plus longtemps un mouvement de reprise qui a les bases les plus solides. Si les demandes de la spéculation se sont un peu ralenties, les achats de l'épargne n'ont pas cessé de se produire et ce sont ces derniers qui, en définitive, auront raison de la réserve de la place.

Il faut d'ailleurs convenir que si le public s'est montré moins enclin à conclure des affaires nouvelles, il a été peu encouragé par les marchés étrangers. Londres, Berlin et New-York sont, en effet, peu actifs, mais il faut se souvenir qu'étant données les conditions politiques actuelles, nous sommes à même de nous désintéresser beaucoup plus des indications fournies par ces places dont la situation est toute différente de la nôtre. Nous avons chez nous des éléments d'activité assez nombreux et des motifs de reprise assez puissants pour que nous puissions diriger un mouvement au lieu de le suivre.

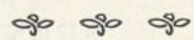


Les assemblées des grandes Compagnies de Chemins de fer français se tiennent habituellement en mars et avril. Elles s'annoncent, cette année, comme devant être intéressantes, tant par les résultats qu'elles feront connaître pour l'exercice 1908 que par les rapports qu'elles fourniront sur la situation présente et celle de l'avenir. Les conditions d'exploitation ont, en effet, changé depuis deux ans, et l'examen de l'exercice 1907 appelait l'attention sur l'augmentation des charges qui est venue entraver les Compagnies dans leur mouvement de prospérité.

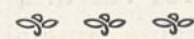


La Compagnie d'Orléans, en attendant que soit ratifiée la convention passée avec le gouvernement, n'a pas d'autre répartition à envisager que celle du dividende de 56 francs, garanti, auquel elle ajoute un complément de 3 francs, fourni par les revenus du domaine privé. Bien que les recettes soient, en 1908, en augmentation de 9 millions, la marge ne doit, en effet, pas être des plus larges pour que, en présence de l'aggravation des dépenses, on puisse escompter une prochaine élévation de dividende.

Le cas de la Compagnie du Midi est plus simple : comme sa dette envers l'Etat, qui s'élève à 280 millions, en principal et intérêts, n'a fait, jusqu'à présent, que s'accroître, le dividende ne peut que rester au chiffre de 50 francs garanti ; il n'est pas impossible, d'ailleurs, que se pose, tôt ou tard, la question du rachat de cette Compagnie. Les recettes se sont accrues de 8.700.000 francs en 1908 ; mais, comme l'exercice 1907 avait nécessité un appel de 4.800.000 francs à la garantie de l'Etat, grossissant d'autant la dette, indépendamment d'environ 11 millions d'intérêts, ce n'est pas encore par les résultats de l'exercice 1908 que s'améliorera la situation de la Compagnie du Midi ; la dette ne fera, au contraire, que s'augmenter, ne fût-ce que de ses intérêts.



La Compagnie de Lyon avait vu, en 1907, ses recettes s'accroître de 16 millions ; mais le partage des bénéfices avec l'Etat n'a été que de 1.300.000 fr. contre 14.400.000 francs en 1906 : c'est dire combien les charges avaient progressé. Le dividende a été réduit de 58 à 57 francs.



Pour le Nord, les recettes de 1908 augmentées de 2.800.000 francs environ sur l'année précédente : le produit net de 1907 avait été de 125.750.000 francs, en diminution de 700.000 francs sur 1906, sans compter une augmentation de recettes de 8 millions. En tenant compte du bénéfice des lignes belges, le solde a permis, après maintien du dividende à 72 francs et transport de 11.600.000 francs à la réserve des retraites, de porter un solde de 2.500.000 francs environ à la réserve extraordinaire. En ce qui concerne le dividende de 1908, tout dépend de la part des bénéfices qui sera appliquée à la prévoyance. Il ne serait pas surprenant, vu la prudence du Conseil, et après ses déclarations de l'année dernière, qu'une petite diminution de dividende traduise cette année, à titre indicatif, l'appréhension qu'il éprouve pour l'avenir.

ALFRED DUPUY.

Voyages et Villégiatures

Depuis vingt-sept ans, le protectorat de la France vaut à la Régence une sécurité et un accroissement de ressources dont bénéficient les colons et les hivernants de toutes nations. Comme nos nationaux hésitent à s'expatrier, ces résultats de notre effort profitent surtout aux étrangers. Sur les 200.000 habitants que compte Tunis, il n'y a que 12.000 Français résidents. Pourquoi tant de nos compatriotes qui luttent avec peine, malgré leur énergie, dans un milieu trop encombré, ne se risquent-ils pas à tenter la fortune sur une terre d'élection, sous un ciel splendide ? Ce serait une tâche vraiment patriotique pour les Français fortunés, d'aller explorer cet admirable pays et de rapporter, pour les transmettre autour d'eux, des renseignements précis et pratiques dont feraient leur profit des travailleurs, terriens ou hommes de métier, qui, par ignorance et aussi par peur d'épuiser leur maigre avoir, hésitent à quitter le coin où ils végètent.

Une institution existe qui s'est donné pour tâche de faciliter aux touristes la résidence, aux colons l'établissement. Ce Comité dit d'Hivernage et de Colonisation a son siège 8, avenue de Carthage à Tunis, et son Office, 2, rue Meyerbeer à Paris. Comme son intervention est désintéressée, elle mérite d'autant plus qu'on la signale.

Le Comité d'Hivernage met gratuitement à la disposition des étrangers toutes les indications qui peuvent leur être utiles sur les fournisseurs, logements, villas dans les environs de Tunis et les stations climatiques, itinéraires d'excursions, moyens de transport, hôtels, guides. Son bureau de renseignements, dont le personnel parle français, anglais et allemand, est ouvert de neuf heures à midi et de deux à cinq heures. Ce Comité est représenté dans chacun des centres de la Régence par un délégué, choisi parmi les personnalités les plus en vue de la localité ; nous y relevons les noms d'un grand nombre de vice-présidents de municipalités : MM. Balade (la Goulette), Bertrand (Hammam-Lif), Ruprich-Robert (Nabeul), Teulière (Souk-el-Arba), Hugon (Beja), Monty (Le Kef), Gallini (Sousse), Paradis (Kairouan), Louis (Gabès), cap. Hartmayer (Djerba), Laballe, directeur d'assurances (Bizerte).

Fait important à noter. Comme les personnes sus-désignées exercent une action de contrôle en même temps que de propagande, les voyageurs peuvent leur adresser des réclamations, s'ils ont eu quelque sujet de plainte, qu'il s'agisse d'un hôtelier, d'un guide, d'un conducteur, etc. Les protestations, dûment consignées, sont transmises par le Comité qui a toute l'autorité nécessaire pour obtenir du coupable un meilleur service à l'avenir.

Il serait fort à souhaiter qu'un organisme analogue fonctionnât avec autant d'indépendance dans certaines villes d'eaux et de bains de mer cosmopolites où nous devons subir tant d'excessives exigences sans toujours réussir à nous faire bien traiter.

Ce vœu que je forme ne sera pas platonique, je me plais à l'espérer et certaines indications le présagent.

Nous avons maintenant en France de puissantes organisations, très bien dirigées, qui s'efforcent de protéger leurs membres contre toutes exploitations abusives, contre toutes malfaçons déplorables. Je citais dans une récente chronique le triomphant Touring-Club, dont M. Baillif et ses collaborateurs ont fait une puissance bienfaisante ; je n'ai garde d'oublier non plus l'Automobile-Club dont l'autorité n'est pas moins efficace. Pour s'assurer la faveur de clients qui se présentent sous de tels auspices, quelles prévenances prodiguent les fournisseurs ! Et quelle prudence ils montrent, au moment d'établir l'addition ! Un associé mécontent qui soumet son cas au Comité de son Association peut faire perdre, s'il a bon droit, toute une clientèle et la meilleure des clientèles.

Quand un pareil pouvoir s'exerce sans abus au profit de la généralité, il y a lieu d'en souhaiter le développement indéfini. Oui, voyageons de plus en plus, apprenons à connaître toutes les beautés du monde, mais d'abord organisons-nous et défendons-nous.

P.-L. LAFAGE.

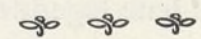


Les Livres

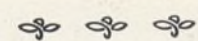
M. Romain Rolland a réuni en un volume, sous le titre général de *Théâtre de la Révolution*, trois de ses pièces consacrées à la grande tourmente de la fin du XVIII^e siècle.

L'auteur évoque dans *Le 14 Juillet*, la généreuse ivresse de tout un peuple, que soulève une grande vague de foi. Dans *Danton*, la tragédie poignante qui met aux prises les deux protagonistes de la Convention : Danton et Robespierre. Dans *Les Loups*, la Révolution aux armées, et la fièvre d'héroïsme sauvage qui dévore les chefs de Mayence assiégée.

Ces pièces sont écrites en vue d'un Théâtre du Peuple, dont M. Romain Rolland a été un des premiers promoteurs. Elles sont aussi un essai de théâtre nouveau, où la foule joue le premier rôle. Dans *Le 14 Juillet*, le peuple est vraiment l'acteur principal ; tous les personnages sont plus ou moins l'émanation de son âme collective. M. Gémier a montré, dans les représentations qu'il a données à l'Œuvre, combien cette conception dramatique était susceptible d'efforts neufs et puissants.



M. Ad. Van Bever a eu l'heureuse idée de publier une anthologie des *Poètes du Terroir*. C'est un ouvrage forcément incomplet, mais de la plus haute utilité. On y trouvera, sous la forme de poésies chantées par les fils du terroir, la physiologie de nos provinces : *Alsace, Anjou, Auvergne, Béarn, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Bretagne, Champagne, etc.* On y trouvera aussi des chansons populaires que leur saveur a fait survivre. Texte patois et texte français s'éclairent quand il est utile. Pour chaque région, l'auteur est remonté aux poésies du XV^e siècle. Des notices biographiques et bibliographiques établies d'après des documents originaux, une histoire brève et une carte littéraire de chaque province, en tête de chacun des choix de poésies qui les concernent, font des *Poètes du Terroir* un livre curieux, indispensable à tous ceux qui veulent connaître l'âme de notre pays et rechercher les éléments de la personnalité française actuelle. Le plan en est excellent et fait souhaiter vivement que M. Ad. Van Bever puisse le développer quelque jour dans des proportions sensiblement plus étendues, surtout (mais non exclusivement) en ce qui concerne la partie rétrospective.



Tous ceux qui s'intéressent aux arts plastiques, ou même à l'art en général, liront avec intérêt le livre de M. Hans Thoma : *A l'Automne de la vie* (Im Herbst des Lebens), notes et souvenirs, fort soigneusement édité par la maison des *Cahiers mensuels de l'Allemagne du Sud*, à Munich.

Dans ce volume, riche de matière, qui contient, à côté d'articles de critique, des discours et même des vers, on remarquera notamment les études sur Goethe et Schiller, ainsi que les suivantes : *Voyages en Italie ; Considérations sur le thème : l'Art et l'Etat ; Une Réforme du costume ; Décoration scénique ; France, Angleterre et Allemagne ; Art et morale ; Sur l'Impressionnisme et l'amateur d'art, etc.*

Ce sont vraiment là les souvenirs précieux d'un artiste dont la longue carrière mérite une particulière estime.

JEAN MAUBOURG.